

Delly

La rose qui tue



BeQ

Delly

La rose qui tue

roman

La Bibliothèque électronique du Québec
Collection *Classiques du 20^e siècle*
Volume 339 : version 1.0

Delly est le nom de plume conjoint d'un frère et d'une sœur, Jeanne-Marie Petitjean de La Rosière, née à Avignon en 1875, et Frédéric Petitjean de La Rosière, né à Vannes en 1876, auteurs de romans d'amour populaires.

Les romans de Delly, peu connus des lecteurs actuels et ignorés par le monde universitaire, furent extrêmement populaires entre 1910 et 1950, et comptèrent parmi les plus grands succès de l'édition mondiale à cette époque.

Des mêmes auteurs, à la Bibliothèque :

Entre deux âmes

Esclave... ou reine ?

L'étincelle

L'exilée

Le rubis de l'émir

La biche au bois

La rose qui tue

Édition de référence :
Librairie Flammarion, 1948.

J'ai lu.

I

La brise, saturée du parfum des orangers, soulevait le journal étendu sur la table. Gemma pencha la tête pour relire l'annonce :

« On demande jeune personne de bonne famille, munie de diplômes, pour instruire deux petites filles. Écrire avec tous renseignements et références à la comtesse de Camparène, Grand-Hôtel, à Cannes. »

De longues coulées de soleil pénétraient jusqu'au milieu du salon vieillot, dont les murs tendus de toile de Jouy fanée s'ornaient de portraits encadrés d'une dorure ternie. Sur la petite terrasse, dans des vases en terre vernissée, de hautes digitales offraient la pourpre vive et le rose tendre de leurs clochettes. Le jardin s'étendait au-delà, abondamment fleuri, bien que négligé depuis la mort de M^{me} Faublans.

Gemma repoussa le journal et s'accouda à la

table. La chaude lumière de mars avivait les reflets moirés des cheveux blonds formant des boucles légères sur la nuque délicate, d'un blanc de nacre. De cette même blancheur nacrée, à peine teintée de rose tendre, était le jeune visage sérieux aux beaux yeux songeurs et soucieux.

Une porte claqua tout à coup, des pas résonnèrent sur le dallage du vestibule. Au seuil du salon parut une jeune fille vêtue de demi-deuil. Elle jeta sur un siège le carton à musique qu'elle tenait à la main, et se laissa tomber sur le petit canapé dont la soie s'élimait.

– Quelle corvée que ces leçons ! Quelles nullités que ces élèves !

La voix était plaintive, comme les yeux couleur d'un beau ciel d'été. Sur ceux-ci battaient de longs cils blonds qui formaient un séduisant contraste avec de bruns cheveux bouclés.

Gemma laissa retomber ses mains sur la table et regarda sa sœur.

– Je viens de voir dans ce journal quelque chose qui pourrait peut-être me convenir...

Elle tendit la feuille à Mahault. Celle-ci lut, et fit la moue.

– Institutrice, avec tous tes diplômes...

– Tu as vu qu'ils ne me servent à rien pour trouver une situation, depuis des mois que je cherche ?

Une note de lassitude passait dans la voix au timbre pur et grave.

– ... Puisque la villa doit être vendue dans trois semaines, il convient de ne plus faire les difficiles.

Mahault eut un sourire un peu amer.

– Tu dis cela pour moi ? Alors, il va falloir me résigner à enseigner toute l'année la musique aux élèves de M^{lle} Courballon, à vivre comme les sous-maîtresses, dans une petite chambre sous les toits, et cela, pour gagner quoi ? Non, c'est trop odieux !

Elle se leva brusquement, son regard était plein de colère, ses lèvres tremblaient comme celles d'un enfant prêt à pleurer.

Gemma se leva à son tour. Ses yeux, d'une

sombre teinte bleue, considéraient pensivement Mahault. Les deux sœurs n'avaient comme trait de ressemblance que le même teint de nacre. Mahault, petite, mince, offrait un singulier mélange de langueur et de vivacité. Celle-ci l'emportait, en ce moment. Mahault de Fonteillan n'avait d'ardeur que pour ce qui l'intéressait personnellement.

Gemma eut un geste d'impatience, aussitôt contenu. Elle dit avec une ferme douceur :

– Il le faut cependant. Je vais écrire à cette dame, et si je m'arrange avec elle, nous déciderons pour toi.

Les doigts de Mahault se crispèrent sur le petit sac élégant qu'ils tenaient.

– Je ne pourrai pas, Gemma !

Sa voix reprenait le ton plaintif.

– ... J'aurais mieux fait, vois-tu, d'épouser M. de Plissan.

– Mahault !... Un homme de cinquante ans, toi qui en as vingt et un ! Et un homme de réputation douteuse, au point de vue moralité.

– Ce sont peut-être des mensonges. Et j’aurais été riche.

– Si cela te suffit...

Il y avait une nuance de mépris dans l’accent de Gemma.

Mahault leva les épaules.

– Eh bien non, je ne regrette pas, malgré tout. Mais je voudrais que quelque chose change dans ma vie !

Gemma songea : « D’autres le souhaitent aussi. »

Elle quitta le salon, monta l’escalier garni d’un tapis usé. Dans sa chambre, envahie par le soleil et les parfums enivrants, elle demeura debout devant la fenêtre, le regard perdu dans la lumière et dans le bleu céleste de l’horizon.

Changer quelque chose à sa vie... Depuis l’enfance, elle le désirait obscurément.

Être aimée. Ne plus être celle qui ne compte qu’à moitié, aussi bien pour la mère au cœur léger que pour le père absorbé par ses travaux d’historien. Tous deux lui préféreraient Mahault.

La vieille tante Laurence aussi. Mais Gemma, seule, avait soigné celle-ci dans ses derniers jours.

Elle ne sentait pas de rancœur, mais une peine infinie. Son âme noble pardonnait. Mais le pardon n'empêche pas la souffrance.

Une âme secrète. Personne n'avait su l'ouvrir jusqu'ici. Gemma endurait sa peine en silence. Son père, qu'elle avait aidé parfois dans son travail, disait : « Elle est parfaite comme une belle statue. »

Une belle statue frémissante, ainsi qu'en cet instant où elle songeait à son enfance blessée par la mésentente de ses parents, à son adolescence qui avait vu la mère quitter son foyer, ses enfants, rompre avec ses principes religieux par le divorce. Son père avait souffert dans un farouche silence. Cette charmante Yolanda aux clairs yeux bleus – Mahault lui ressemblait – il avait dû l'aimer passionnément. Jamais plus Gemma n'avait surpris un sourire sur cette bouche durcie, dans ce regard qui ne s'adoucissait un peu que pour Mahault. Elle pensait parfois qu'il était

peut-être mort de ce chagrin, trop lourd pour son cœur envoûté par l'amour.

Et il avait laissé dans la gêne ses deux filles. Une belle fortune, négligée depuis l'abandon de l'infidèle, se trouvait réduite à peu de chose. Gemma venait de terminer des études brillantes, Mahault s'adonnait à la musique, pour laquelle ses dons étaient remarquables. En attendant qu'elles eussent trouvé une situation, leur grand-tante, M^{me} Faublans, leur ouvrait sa petite villa de Vallauris. Il y avait dix-huit mois de cela. Un soir de janvier, la vieille dame s'était alitée pour ne plus se relever. Elle vivait en grande partie d'une forte rente viagère. Les deux sœurs héritaient de la villa et d'une cinquantaine de mille francs chacune. La maison devait être vendue pour payer les frais de succession. Avec ce qui leur restait de la fortune paternelle, les jeunes filles se trouveraient nanties chacune d'un revenu de dix mille francs.

Il fallait se faire une situation. Mais les diplômes de Gemma, jusqu'ici, n'avaient pu lui en procurer une. M. de Fonteillan n'ayant eu que

peu de relations, ses filles ne savaient à qui s'adresser. Mahault donnait quelques leçons de musique dans une institution de jeunes filles, à Cannes. La directrice offrait de la prendre à demeure. Mais Gemma ne voyait pas dans cette cage cet oiseau trop joli...

Mahault. Une âme légère, comme celle de sa mère. Un visage délicieux. Vers quel troublant destin s'en irait-elle ?

À Paris, le baron de Plisson, qui occupait un appartement dans la même maison que M. de Fonteillan, l'avait demandée en mariage après la mort de son père. Elle avait un peu hésité – très peu. Elle se savait assez jolie pour espérer mieux, la fortune mise à part.

Oui, elle le disait franchement, avec le naïf orgueil qu'on ne songeait pas trop à lui reprocher.

Gemma soupira et quitta la fenêtre pour s'asseoir devant sa table, afin d'écrire à M^{me} de Camparène.

II

Dans l'après-midi du surlendemain, les deux sœurs prirent l'autobus de Vallauris à Cannes. Gemma était convoquée au Grand-Hôtel pour cinq heures. Mahault avait décidé de l'accompagner. « Cela me distraira, et puis je verrai la tête de cette dame. »

Gemma pensait aussi que le plaisir de se trouver, ne fût-ce que quelques instants, dans un milieu luxueux, entraînait pour quelque chose dans cette décision.

Elles longèrent la Croisette, à cette heure fort animée. On les regardait beaucoup. Même dans leurs simples robes de demi-deuil, les deux sœurs n'étaient pas de celles qui passent inaperçues.

Comme elles entraient au Grand-Hôtel, un jeune homme brun, au teint un peu bronzé, les croisa, et Gemma vit de sombres yeux qui la considéraient au passage, discrètement d'ailleurs.

Il monta dans un élégant cabriolet qui démarra aussitôt.

Le portier pria les jeunes filles d'attendre dans le hall, tandis qu'il téléphonait à l'appartement de M^{me} de Comparène. Puis l'ascenseur les mena au second étage. Une jeune femme de chambre les introduisit dans un salon où se trouvait un homme âgé, qui se leva à leur vue.

Il allait leur adresser la parole, quand, d'une pièce voisine, surgit une femme vêtue de velours noir. Une vieille femme, en dépit du fard savamment appliqué. Un visage dont l'âge avait déformé les lignes, qui devaient être belles naguère. Une allure aristocratique, de la souplesse encore dans ce long corps maigre.

– M^{lle} Gemma de Fonteillan ?

Des yeux clairs, scrutateurs, regardaient alternativement les deux sœurs.

– C'est moi, madame.

M^{me} de Comparène s'assit, en désignant un siège aux arrivantes. Le vieux monsieur avait repris son fauteuil, près d'une table où des revues

voisinaient avec un nécessaire de fumeur.

– Il s’agirait, mademoiselle, ainsi que je l’ai indiqué dans mon annonce, d’instruire mes deux arrière-petites-filles, sept et neuf ans. Mais peut-être une licenciée en histoire trouvera-t-elle la tâche un peu... simple pour elle ?

– Mais non, madame, j’aime beaucoup les enfants, et je serais heureuse de contribuer à l’éveil de toutes jeunes intelligences.

– Tant mieux ! Car, de mon côté, j’aimerais voir près de Joyce et d’Auberte une personne de bonne éducation et de très bonne famille. Or, mon mari...

Elle tourna la tête vers le vieux monsieur.

– ... qui connaît la généalogie de toute la noblesse du midi de la France, m’a dit que les Fonteillan était une des plus anciennes familles du Dauphiné.

– C’est exact, madame. Mon père en était le dernier descendant mâle. Ma sœur et moi restons seules héritières de ce nom.

Le regard de M^{me} de Comparène se posa sur

Mahault, s'y attarda un moment. Puis la voix un peu brève, au léger accent anglais, reprit :

– Si cette situation vous convient, il sera, je pense, facile de nous entendre... Vous me dites, dans votre lettre, que vous parlez l'anglais et l'italien. Couramment ?

– Oui, mon père possédait parfaitement la première de ces langues, et ma mère est italienne.

M. de Comparène dit avec un accent d'intérêt :

– Cela explique votre prénom. De quelle partie de l'Italie ?

– Du Milanais. Elle est une Pazzini.

– Eh ! très ancienne famille aussi ! Pazzini ? Mais un Pazzini a épousé une Comparène, au siècle dernier ! Giorgio Pazzini...

– C'est possible, mais je suis peu au courant de ma parenté maternelle. Ma mère, très jeune, s'est trouvée orpheline, et elle avait conservé peu de relations avec ses cousins.

Mahault interrompit vivement :

– Je l'ai entendue un jour parler d'un oncle

Giorgio qui était très musicien. Elle disait que je tenais ce don de lui.

– Ah ! vous êtes bonne musicienne, mademoiselle ?

Mahault eut pour M^{me} de Camparène son plus charmant sourire, en répondant :

– C’est l’unique chose qui me plaise, la seule où je sois capable de réussir, du moins mes professeurs me l’assuraient. Mais que faire, seule, sans relations ? Me voilà réduite à donner des leçons dans une institution de jeunes filles.

De ses longs doigts aux ongles brillants, M^{me} de Camparène tourmentait le face-à-main suspendu à une chaîne de platine ornée de rubis. Ses yeux d’un bleu pâle, un peu saillants, ne quittaient pas Mahault. Elle semblait réfléchir. Son mari considérait Gemma avec un intérêt accru. Il demanda :

– Votre père ne serait-il pas Hector de Fonteillan, qui a écrit quelques très intéressants ouvrages historiques ?

– C’était lui, en effet, monsieur.

– Ah ! très bien, très bien !

De fait, M. de Comparène paraissait enchanté. Il avait une physionomie assez sympathique, de beaux cheveux blancs, un visage ridé, où le menton et la bouche indiquaient une âme faible.

– ... Peut-être vous intéressez-vous aussi à ce genre de travaux ?

– Beaucoup. Du reste, j’aidais parfois mon père pour ses recherches, dans la dernière année de sa vie.

– Mais c’est parfait !... Cynthia, ne pourrions-nous pas arranger quelque chose ?

Détournant son regard de Mahault, M^{me} de Comparène demanda :

– Quoi donc, mon ami ?

– L’instruction des enfants, à cet âge, ne prendra pas beaucoup de temps à M^{lle} de Fonteillan. Il serait peut-être possible qu’elle me réservât quelques heures dans la semaine, pour m’aider dans mes travaux... avec un supplément d’émoluments, bien entendu.

– Je n’y vois, pour ma part, aucun

inconvenient. À vous de dire, mademoiselle, si cet arrangement vous conviendrait ?

– Je m’occupe d’écrire l’histoire des vieilles familles provençales, expliqua le comte. J’ai bien un secrétaire, mais il ne vaut rien pour les recherches dans les archives, et moi, à mon âge, parfois malade, je puis difficilement les faire maintenant. S’il vous était possible de me suppléer sur ce point, mademoiselle ?

– Mais très volontiers, monsieur, tant qu’il vous plaira !

La satisfaction parut dans les yeux du vieillard.

– Me voilà tout à fait enchanté ! Je vous montrerai les très intéressantes archives du château de Brussols, notre demeure...

M^{me} de Comparène l’interrompt :

– Et moi, je pensais à un autre arrangement...

La porte du salon fut ouverte à cet instant ; le jeune homme brun, croisé tout à l’heure par les deux sœurs, entra, eut un léger mouvement de surprise, salua, puis s’adressa à M^{me} de

Camparène :

– J’ai oublié votre lettre pour Lætitia, grand-mère.

La comtesse désigna une enveloppe posée sur une table.

– La voici, Salvatore.

Il prit la lettre et sortit. Gemma avait rencontré encore le regard de ces yeux sombres, très beaux dans le visage au net dessin.

M^{me} de Camparène reprit :

– ... Mes petites filles ont commencé l’étude de la musique avec leur gouvernante anglaise, qui vient de les quitter pour soigner une anémie persistante. Du reste, elle n’aurait pu les mener bien loin. Joyce, l’aînée, paraît très douée. Elle tient cela de son père, mon petit-fils Lionel, musicien remarquable. Or, mademoiselle...

Elle s’adressait à Mahault.

– ... Peut-être envisageriez-vous sans déplaisir de venir, vous aussi, à Brussols et de faire l’éducation musicale de ces enfants, ainsi que de me tenir un peu compagnie, de me faire la

lecture ?

La physionomie de Mahault témoigna du plus vif contentement.

– Certes, madame ! Je ne demande pas mieux !

– Eh bien, nous allons convenir de tout cela en prenant le thé.

M^{me} de Camparène sonna, donna un ordre à la jeune femme de chambre. Celle-ci reparut peu après, apportant un plateau. Mahault et Gemma, sur l'invitation de la comtesse, servirent le thé. Après quoi, M^{me} de Camparène énonça le chiffre, très large, des émoluments qu'elle offrait aux deux sœurs, et qu'elles acceptèrent aussitôt.

– Nous habitons toute l'année notre château de Brussols, dans la montagne, expliqua-t-elle. Vous déjeunerez avec les enfants, mais dînez avec nous. Pour ce repas, nous prenons la tenue du soir, selon la coutume anglaise...

– Nous nous y conformerons, dit Gemma.

– Très bien. Nous sommes encore pour toute la semaine ici. Convenons donc que j'enverrai

une voiture vous chercher dans quinze jours ?

– Oh ! certainement ! répondit Mahault d'une voix joyeuse. N'est-ce pas, Gemma ?

– Oui, je pense que nous pourrons être prêtes pour ce moment-là.

Le ton réservé de la cadette contrastait avec l'allégresse que l'aînée ne pouvait dissimuler. M^{me} de Comparène eut un rapide coup d'œil, curieux, scrutateur, vers le visage aux lignes pures, au profond regard.

– Habitez-vous Vallauris depuis longtemps ?

– Seulement depuis la mort de notre père, c'est-à-dire dix-huit mois. Mais la grand-tante chez qui nous vivions est morte, et sa villa va être vendue.

– Oh ! je pensais que vous viviez avec votre mère ?

– Notre mère est remariée, dit brièvement Gemma.

– Ainsi, vous êtes libres, tout à fait libres, toutes les deux ?

– Complètement libres, dit en souriant Mahault ; je suis majeure, et Gemma le sera l'année prochaine.

Il parut à Gemma qu'une lueur de satisfaction passait dans les yeux froids de la vieille dame.

– J'espère que vous vous plairez à Brussols, dit-elle, avec, elle aussi, un sourire sur ses lèvres minces et fardées.

Un bizarre sourire, sans charme, sans douceur.

– ... L'été y est fort plaisant, l'hiver a ses agréments. Avez-vous fait du ski ?

– Non, jamais ! répondit Mahault avec regret. Nous avons voyagé dans le Dauphiné un été, avec notre père, et une autre année dans les Pyrénées. C'est tout.

– Ah ! vous ne connaissez donc pas nos Alpes-Maritimes ? Nos admirables vallées du Yar, de la Tinée, de la Vésubie ? demanda M. de Comparène.

– Hélas ! non.

– Vous en aurez ainsi tout le plaisir ! Brussols se trouve en pleine campagne, proche de la vallée

de la Tinée. Ce fut autrefois une demeure féodale. Elle appartenait à une famille seigneuriale de Provence, dont la dernière descendante épousa, vers la fin du XV^e siècle, un comte Camparini, venu de Toscane. Plus tard, le nom, francisé, devint Camparène.

– Et vous trouverez chez nous une comtesse Camparini, de la branche demeurée italienne, ajouta M^{me} de Camparène. C’est une savante, spécialisée en chimie – ce qui ne l’empêche pas, d’ailleurs, d’être une parfaite femme du monde.

Peu après, les deux sœurs quittaient le Grand-Hôtel. Mahault exultait, vantait l’affabilité du vieux comte, la mine de grande dame de la comtesse.

– ... Et ils paraissent nous traiter comme des égales. D’ailleurs, si vraiment un Pazzini a épousé une Camparène, nous leur sommes un peu parents.

– Oh ! c’est bien lointain, dit Gemma.

Elle ne s’associait pas à l’enthousiasme de sa sœur. Cette situation, qui eût dû combler ses

vœux, elle l'envisageait avec une singulière appréhension. Pourquoi ? Eh bien, le plus étrange, c'est qu'elle ne pouvait pas se l'expliquer.

M^{me} de Comparène lui déplaisait, certes. Il y avait dans cette physionomie, dans ce regard, une froideur – plus que cela, parfois, une sorte de dureté assez désagréable. Mais elle n'avait témoigné aucune morgue à l'égard de ces jeunes inconnues qui seraient, bientôt, les institutrices de ses petites-filles. Mahault disait même vrai : elle les avait traitées presque à égalité. Ainsi donc, il n'existait pas de raison pour éprouver cette vague angoisse, au seuil de cette nouvelle existence qui leur était offerte, dans des conditions telles qu'elles n'eussent pu les espérer.

Près d'elle, Mahault continuait de parler avec animation. Elle disait : « Je me demande si le père des petites filles est veuf ? Probablement, puisque c'est leur grand-mère qui paraît s'en occuper... Et c'est un autre petit fils, celui qui est entré tout à l'heure. Il est très bien... »

Des rêves s'ébauchaient déjà, des visions de richesse et de plaisirs surgissaient devant les yeux éblouis de Mahault.

III

La voiture avait quitté la vallée, le torrent, les sauvages défilés. Elle s'engageait sur une route taillée dans le schiste rouge. Un paysage hivernal s'offrait aux regards émerveillés des deux sœurs. Les énormes rocs aux tons de cuivre brasillaient sous le soleil de midi. Une forêt de hêtres et de chênes dressait vers le ciel ses branches encore dénudées. La route s'élargissait un peu, tournait dans un vallon où mugissait un jeune torrent serré dans son lit étroit. Sur sa rive, à droite, un village semblait plaqué contre les hautes roches au sommet déchiqueté comme si le feu du ciel l'eût foudroyé. Le clocher crénelé de la petite église s'enveloppait d'une lumière qui, déjà, s'apprêtait à quitter le vallon resserré. La voiture passait sur un vieux pont du Moyen Âge, continuait sa montée sur la route qui tournait toujours. Elle s'engageait dans un cirque de hautes falaises rouges dégradées par les éboulis qui formaient

sur le sol des tas de pierrailles. Paysage aride, magnifique dans sa désolation.

À droite, sur un promontoire, se dressait une construction qui rappelait, par ses ouvertures étroites et ses créneaux, les anciens palais italiens fortifiés en ces temps où l'on se battait de ville à ville. Deux tours carrées, à meurtrières et mâchicoulis, donnaient l'aspect d'une forteresse à cette demeure dont la pierre avait pris le même ton fauve que le roc sur lequel s'appuyait son assise. Un oiseau de proie planait au-dessus, dans la lumière de midi.

– Brussols, sans doute ? dit Mahault.

Sa voix avait un léger frémissement. Gemma comprit que la légère Mahault elle-même était impressionnée par l'allure farouche de cette demeure.

« C'est donc là que nous allons vivre », pensa-t-elle, avec un étrange serrement de cœur. « Là-haut, dans cette solitude, dans ce désert de pierre. »

La route contournait le promontoire, dans un

étroit défilé très montueux. Subitement, la voiture se trouva devant une antique muraille, percée d'un porche monumental, qu'elle franchit. Au-delà d'un grand espace nu se dressait le château que les arrivantes avaient aperçu d'en bas.

Un domestique âgé, de mine imposante, parut sur le seuil et vint aider les jeunes filles à descendre. Il les introduisit dans un grand vestibule dallé de marbre rouge et blanc, décoré de très beaux bahuts du XVI^e siècle et d'armures damasquinées. La jeune femme de chambre, déjà vue au Grand-Hôtel, s'avança et pria les deux sœurs de la suivre, afin qu'elle les conduisît à leur appartement. Par le grand escalier de marbre blanc, elles gagnèrent le second étage. Comme elles y atteignaient, une porte s'ouvrit, laissant apparaître une singulière créature. Elle avait la taille d'un enfant de huit ans, un maigre visage flétri maladroitement fardé, de longs cheveux noirs réunis en une natte attachée par un ruban écarlate. Sa robe de soie rose à fleurs, un peu élargie aux hanches par une sorte de vertugadin, comme celle des infantes dans les portraits de Velasquez, tombait jusqu'à ses pieds chaussés de

souliers en brocart d'argent à hauts talons. Des yeux brillants se levèrent sur les jeunes filles, des yeux où Gemma crut lire une sournoise jubilation. Une voix perçante s'éleva, disant ces mots :

– Encore deux pour la mort !

Puis l'apparition recula, referma la porte sans bruit.

– C'est la naine de M^{me} la comtesse, dit la femme de chambre. Que ces demoiselles ne fassent pas attention, elle est un peu...

Et, de son index, elle toucha son front.

Puis elle ouvrit une porte et introduisit les deux sœurs dans une grande chambre tendue de vieux Jouy, garnie de meubles anciens d'une noble simplicité. Deux lits s'alignaient côte à côte. Une confortable salle de bains se trouvait à côté. On y avait déposé les malles envoyées la veille de Vallauris, selon les indications de M^{me} de Comparène.

– Je vais apporter le déjeuner dans une demi-heure, dit la femme de chambre. À trois heures,

Madame recevra ces demoiselles pour leur souhaiter la bienvenue et leur présenter leurs élèves.

Aussitôt seule avec sa sœur, Mahault laissa éclater son contentement. L'impression causée par le site sauvage et par l'extérieur du château s'effaçait devant le faste de l'intérieur.

– C'est une demeure magnifique ! Je crois que nous serons admirablement ici, Gemma !

Sans répondre, Gemma alla vers une fenêtre, qu'elle ouvrit. Des parterres s'étagaient sous ses yeux, étagés en terrasses qui montaient jusqu'à une forêt de pins et de mélèzes au-dessus de laquelle se dressait un escarpement couleur de rouille, dénudé, déchiqueté, se découpant sur le ciel pâle, dans la pure lumière.

De chaque côté du bâtiment principal se trouvait une aile longue, à un étage surmonté de lucarnes dont l'ornementation évoquait l'époque de la Renaissance. L'espace compris entre elles formait un parterre décoré de grands vases antiques posés sur des piédestaux et, en son centre, d'une fontaine de marbre rose d'où

s'échappait une onde bouillonnante qui tombait dans une large vasque de marbre blanc.

– C'est merveilleux ! dit Mahault, qui était venue rejoindre sa sœur.

– Oui, merveilleux, répéta Gemma.

Mais il n'y avait aucun enthousiasme dans sa voix. Elle, si sensible à la beauté des choses, se sentait comme glacée devant cet admirable décor qui atteindrait toute sa perfection dans quelques semaines, lorsque le tardif printemps de la montagne aurait couvert de fleurs les beaux parterres harmonieux.

Quand le vieux maître d'hôtel introduisit Mahault et Gemma dans le salon du rez-de-chaussée où les attendait M^{me} de Comparène, elles virent se lever à leur entrée un mince jeune homme blond, de petite taille, vêtu d'un veston de velours noir et d'un pantalon de lainage blanc. Il se leva péniblement, en s'appuyant aux bras de son fauteuil, et saisit aussitôt deux cannes déposées près de lui, sur lesquelles il s'appuya,

tout en saluant les arrivantes.

– Soyez les bienvenues à Brussols, mesdemoiselles, dit la voix brève de la comtesse.

Elle était assise près d'une table où se trouvaient un jeu d'échecs et des livres. En désignant le jeune homme, elle ajouta :

– Mon petit-fils, Lionel de Camparène, le père de vos élèves.

– ... Qui vous remercie de bien vouloir prendre en main leur éducation.

Quelle douce voix ! Mélodieuse, caressante... Caressante comme les yeux bleu pâle qui regardaient les jeunes filles, comme le sourire de la bouche fine qui découvrait de fines dents aiguës.

– ... Nous espérons tous que vous vous trouverez bien à Brussols...

– Oh ! je n'en doute pas ! dit spontanément Mahault.

Il sourit encore, en attachant longuement sur elle son regard.

– Je vois que Brussols vous plaît déjà ? Tant mieux ! Nous ferons en sorte que vous ne soyez pas déçue par la suite.

M^{me} de Comparène invita les jeunes filles à s’asseoir. Lionel reprit place sur son fauteuil. Il était infirme, ayant les jambes à demi paralysées depuis l’enfance, ainsi que devaient l’apprendre par la suite les nouvelles commensales du château. Il ressemblait à sa grand-mère, ayant comme elle le type anglais, des traits fins, des yeux du même bleu pâle. Mais il existait chez lui une séduction presque féminine que ne possédait pas M^{me} de Comparène.

Deux petites filles entrèrent : l’aînée, blonde aux vifs yeux bleus, au teint laiteux, la cadette, petite figure pâle enfouie entre de grosses boucles châtain foncé. Celle-ci resta silencieuse, tandis que sa sœur répondait sans timidité aux paroles amicales de Gemma.

– Viens, Joyce, dit Lionel.

L’enfant blonde s’approcha de son père. Il caressa les cheveux légers, les blanches petites joues.

– Elle aime beaucoup le travail, dit-il, s’adressant à Gemma. J’espère que vous serez satisfaite d’elle. Mais je crains qu’il en soit tout autrement pour Auberte.

Il glissa vers l’autre petite fille un coup d’œil dont la douceur donna à Gemma la bizarre impression d’une hostilité secrète.

– ... Auberte ne travaille pas. Elle ne joue pas. Elle rêve. J’aurai plaisir à vous voir réformer cela, mademoiselle.

– Nous y parviendrons certainement, monsieur.

La petite fille se trouvait près de Gemma. Celle-ci étendit la main, prit les doigts un peu crispés.

– ... N’est-ce pas, Auberte, que vous vous mettez au travail, peu à peu ?

Des yeux d’un gris tendre, velouté, des yeux tristes d’enfant souffrante – ou malheureuse – se levèrent sur Gemma.

– J’essaierai, mademoiselle, dit une douce voix.

– Maintenant, retirez-vous, enfants, ordonna M^{me} de Comparène. Il n’y aura pas de leçon aujourd’hui. Mesdemoiselles de Fonteillan vont faire un peu connaissance avec le château, avec les jardins...

Au seuil d’une pièce voisine apparut à ce moment une grande jeune femme aux cheveux noirs, à la taille sculpturale. Tandis qu’elle s’avançait, Gemma pensa : « Quelle allure ! Elle semble marcher sur des nuées, comme une déesse. » Le velours couleur capucine de sa robe semblait répandre un chaud reflet sur la fine peau mate. Des paupières un peu lourdes, bordées de cils courts et foncés, retombaient à demi sur les yeux qui glissèrent un rapide coup d’œil vers les deux sœurs.

– Notre cousine italienne, donna Lætitia Comparini, dit M^{me} de Comparène.

Donna Lætitia tendit aux jeunes filles une main un peu grande, mais d’une belle forme, et à laquelle manquait le pouce. Elle leur adressa quelques mots de bienvenue, sur un ton d’amabilité qui semblait un peu forcé. Sa voix

était grave, avec des notes de contralto. Elle acquiesça d'un geste, quand M^{me} de Camparène demanda :

– Veux-tu montrer les jardins à ces demoiselles, Lætitia ?

Gemma et Mahault se levèrent. La comtesse ajouta, s'adressant à elles :

– Voulez-vous mettre un vêtement ? Je ne crois pas que ce soit nécessaire, car nous sommes de ce côté dans une situation particulière, abritée du nord, qui permet la culture de plantes que l'on est surpris de trouver à cette hauteur dans la montagne.

– Oh ! nous ne sommes pas frileuses, dit Mahault.

– Eh bien, à tout à l'heure !

Lionel la regardait en souriant.

– ... Et puis, vous reviendrez, et nous ferons de la musique. J'ai hâte de connaître votre talent !

– Peut-être serez-vous déçu, monsieur !

– J'ai idée que non ! Ma cousine peut vous

dire que mes impressions sont presque toujours justes.

– C’est exact.

Les yeux de Lætitia, d’un noir profond, ténébreux, considéraient longuement Mahault, souriante, si jolie avec son teint rosé par la douce chaleur de la pièce et ce regard ingénu, cette mine puérile qu’elle avait parfois.

– ... Il est aussi terriblement accapareur. Si votre talent lui plaît, il vous mettra souvent à contribution, mademoiselle, car la musique est une passion chez lui.

– Oh ! Je vous comprends si bien, monsieur !

Lionel se frotta doucement les mains. Il semblait enchanté.

– C’est parfait ! Nous ferons de bonnes séances... Va, Lætitia, montre à ces demoiselles notre cher vieux Brussols.

Lætitia alla vers une porte-fenêtre, qu’elle ouvrit. Un large degré de marbre s’étendait au long de cette façade, décorée d’une élégante loggia soutenue par des arcades de pierre

finement ciselée. Tout en avançant dans le parterre où la belle fontaine déversait son eau limpide, Lætitia expliqua que le bâtiment central datait de la fin du XV^e siècle, avec quelques remaniements postérieurs. Les deux tours étaient plus anciennes. Quant aux ailes enserrant le parterre, elles avaient été construites dans le courant du XVII^e siècle. Une orangerie occupait le rez-de-chaussée de l'aile gauche. L'autre contenait des appartements, en général inhabités. Autrefois, quand les Camparène recevaient des hôtes, ils servaient à leur logement.

– L'infirmité de mon cousin le rend un peu sauvage, et on ne reçoit plus ici, maintenant, que quelques amis assez intimes. En outre, M. et M^{me} de Camparène étaient de grands voyageurs. Je devrais dire : ma cousine surtout. Elle a entraîné son mari sur toutes les routes du globe. Aussi verrez-vous ici, dans la domesticité, un échantillon de différentes races exotiques. Le premier chauffeur est un noir de Guinée, la seconde femme de chambre une mulâtresse de la Martinique, le valet de chambre de Lionel un Chinois. Quant à celui de M. de Camparène, il est

russe, la femme de charge autrichienne, la femme de chambre de M^{me} de Camparène, anglaise, comme elle-même. Je crois que, seuls, le maître d'hôtel, la cuisinière et le second chauffeur sont français.

– Oh ! que c'est singulier ! dit Mahault.

– M^{me} de Camparène a parfois des goûts assez originaux. Ainsi, il y a une vingtaine d'années, elle a ramené une naine qu'elle avait vue dans un harem turc...

– Nous l'avons aperçue tout à l'heure, dit Gemma.

– Naturellement ! Elle est curieuse au dernier point. Gourmande, coquette, paresseuse. Passablement toquée, d'ailleurs.

Lætitia et ses compagnes longeaient à ce moment l'orangerie. À travers les hautes vitres, on apercevait des lauriers-roses en caisses, des orangers, des grenadiers. À l'extrémité du parterre, une colonnade de marbre rose formait un hémicycle autour d'une statue de Diane. Le long des terrasses et de leurs escaliers se

dressaient de grands buis taillés. Tout en haut, la forêt étendait sa masse sombre sur le ciel d'un bleu si pur. Elle descendait, en forme de croissant, atteignant presque le château. À droite de celui-ci, des bâtiments bas se distinguaient entre les arbres. C'étaient les garages, communs, logements des jardiniers, comme l'expliqua Lætitia aux deux sœurs. À gauche, dans la pointe de la forêt, un mur gris, de hautes cheminées de pierre apparaissaient parmi les mélèzes et les sapins.

Mahault et Gemma voyaient tout cela du haut de la dernière terrasse, tournant le dos à la forêt. Elles s'appuyaient à la balustrade de pierre pour contempler le château qui s'offrait tout entier à leurs regards, sur cette façade, et les jardins encadrés de ces noires futaies, de ces grands buis qui formaient un second plan harmonieux dans sa sévérité. Au fond, dominant de haut Brussols, des sommets s'étagaient, couverts de neige, par endroits étincelants sous les rayons obliques du soleil, un peu bas maintenant.

À quelques pas en arrière des jeunes filles,

Lætitia les considérait attentivement. Gemma, en se retournant, rencontra le lourd regard de ses yeux noirs.

– Eh bien, croyez-vous vous plaire ici, mademoiselle.

– Mais je l’espère... La situation de cette demeure est magnifique.

– Elle le paraît moins pendant l’hiver. Toutefois, l’organisation parfaite de Brussols en atténue beaucoup les inconvénients.

Elles descendirent les degrés des terrasses, en causant. Mahault disait son admiration. Lætitia la regardait curieusement, tout en lui donnant la réplique de sa voix calme, aux belles sonorités. Elles passèrent sous la colonnade de marbre, rentrèrent dans le château par une des grandes portes vitrées qui ouvraient de ce côté. Celle-là était une des trois qui éclairaient un grand salon décoré d’anciennes tapisseries, de précieux meubles de la Renaissance. La salle à manger, de la même époque, lui faisait suite, et ensuite la bibliothèque. Dans celle-ci, une large porte de chêne aux antiques ferrures ciselées donnait accès

dans une des tours.

– On l’appelle la Tour-Hardie, expliqua Lætitia. Elle a joué un grand rôle dans la défense, au temps où les seigneurs de Brussols dominaient le pays. Au premier étage se trouve le laboratoire où nous travaillons, Lionel et moi.

– M. Lionel s’occupe aussi de chimie ? demanda Gemma.

– Oui, il s’y intéresse énormément. Nous faisons tous deux des recherches passionnantes. Ce n’est pas toujours sans risque, car...

Elle montra sa main mutilée.

– Voilà cinq ans que j’ai eu cet accident. Heureuse encore de m’en être tirée à si bon compte.

Elles revinrent au salon où les attendaient M^{me} de Camparène et Lionel. Mahault laissa éclater toute l’admiration que lui inspirait Brussols. Elle se mit à bavarder à sa manière vive, légère, amusante parfois. Lionel l’écoutait avec un sourire sur ses lèvres curieusement sinueuses, un sourire que Gemma n’aimait pas.

Mais il était un musicien d'une singulière valeur. Pendant deux heures, avec Mahault enthousiasmée, il passa des maîtres classiques aux modernes avec la même aisance, la même virtuosité. Violoncelle, violon, piano, aucun de ces instruments ne semblait avoir de secrets pour lui. Il mettait dans son interprétation une note très personnelle, un peu étrange parfois. Plus qu'étrange. Gemma ne se rendait pas compte de ce qui lui donnait ce malaise, en l'écoutant...

Elle chercha en vain à se l'expliquer, le soir, une fois couchée, tandis que Mahault dormait déjà paisiblement dans le lit jumeau. Pourquoi, aussi, l'éloignement que lui avait inspiré, dès le premier instant, le jeune père de ses élèves ?

Elle revoyait en pensée la soirée qui venait de finir : le dîner dans la grande salle à manger, servi par le vieux maître d'hôtel secondé par le valet de chambre russe, les roses blanches et les œillets pourpres décorant la table garnie de précieuses dentelles ; la physionomie affable et sans caractère de M. de Comparène ; la grande

mine et le froid regard de la comtesse ; donna Lætitia, vêtue de brillante soie jaune, son cou mat entouré d'un bizarre collier fait de petites têtes de serpents en or ciselé, incrustées d'émeraudes...

Donna Lætitia, son visage aux traits un peu lourds, le pli énigmatique de sa belle bouche, les paupières aux épais cils courts souvent retombantes sur les yeux, qui semblaient scruter à leur ombre, sournoisement.

Et Lionel, si élégant dans son smoking, gai, aimable, séduisant.

Tous aimables, d'ailleurs, chacun à sa manière. Toujours cette impression, chez les deux sœurs, d'être traitées en égales, d'être accueillies avec plaisir.

Après le dîner, encore de la musique, jusqu'à onze heures, tandis que Gemma jouait aux échecs avec M. de Comparène, ravi de trouver une excellente partenaire pour son jeu favori.

Quoi donc, en tout cela, pouvait justifier cet étrange sentiment de gêne, d'inquiétude ? Pourquoi penser : « Nous n'aurions pas dû

accepter si vite... Nous aurions dû nous renseigner... » ?

Par la fenêtre ouverte entraient l'air presque froid et la pâle clarté de la lune. Les frais parfums de la montagne, de la forêt proche, arrivaient jusqu'à la grande chambre où Mahault dormait, où Gemma songeait. L'aube était proche, quand enfin elle trouva le sommeil.

IV

La pièce réservée à l'étude et aux jeux des deux petites filles se trouvait entre leur chambre et celle de Mahault et Gemma. Ce fut là que Gemma, dans la matinée, revit ses élèves et commença son rôle près d'elles.

Il lui parut s'annoncer facile. Joyce semblait une aimable enfant, de vive intelligence. Auberte devait avoir une nature douce et timide, un esprit un peu distrait. Dans ses yeux, Gemma retrouvait cette mélancolie qui l'avait frappée la veille, et contrastait si fort avec l'air gai de Joyce.

– Êtes-vous souffrante, ma chère petite ? lui demanda-t-elle en passant une main caressante sur ses fins cheveux bouclés.

– Je suis souvent fatiguée, mademoiselle.

Joyce eut un rire clair, un peu méprisant.

– Dis plutôt que tu te crois toujours fatiguée.

Je tâche de la secouer, mademoiselle, mais je n’y arrive guère. Et puis, elle est toujours dans la lune.

– Ce n’est pas très bon pour les petites filles, dit Gemma avec un sourire encourageant vers le mince visage trop grave. Nous tâcherons de changer cela, petite Aube.

Joyce fit une pirouette, en déclarant :

– Je crois que nous nous aimerons beaucoup, mademoiselle.

Gemma fit aussi la connaissance de la seconde femme de chambre, la mulâtresse Aurélie, attachée au service des petites filles, et qui assumerait également celui de M^{lle} de Fonteillan. Cette femme, d’une cinquantaine d’années, avait de beaux yeux doux qui parurent considérer avec sympathie la nouvelle venue.

Elle apprit à Gemma que Joyce et Auberte avaient coutume de faire une promenade dans le parc avant le déjeuner. En conséquence, vers onze heures, la jeune fille sortit avec ses élèves. Quand elles eurent traversé la cour située entre

les deux ailes, elles prirent à gauche un sentier bordé de hauts troènes qui les amena jusqu'à la pointe de la forêt. Elles s'engagèrent sous les pins et les mélèzes dont la senteur parfumait l'air. Joyce bavardait en anglais. Elle racontait qu'en été, elle allait avec sa sœur passer un mois à Cannes, où elles prenaient chaque jour des bains.

– J'aime tant cela ! Je nage bien, mais Aube a peur.

Une nuance de dédain passait dans la voix rieuse.

– Est-ce que vous savez nager, mademoiselle ?

– Non, pas du tout.

– Oh ! il faudra apprendre ! C'est l'oncle Salvatore qui nous a montré, l'année dernière. Il est très bien, très fort nageur. Un vrai poisson, dit grand-père.

Gemma évoqua la mince forme souple, le brun visage entrevu. Elle demanda :

– C'est le frère aîné de monsieur votre père ?

– Non, son cousin germain. Il habite par là...

Joyce tendait la main vers l'allée qui montait à travers la forêt.

– Nous allons passer près de sa maison. Il est parti cette semaine pour la Corse, le pays de sa mère, où il a des propriétés. Du reste, il voyage souvent. Et quand il est ici, on ne le voit pas beaucoup au château.

La sylve résineuse s'éclaircissait un peu, et bientôt apparut un espace découvert, vaste clairière cernée par des plantations d'azalées. Au centre s'élevait un grand pavillon fait en pierre du même ton fauve que le château. Ses lignes sobres et harmonieuses étaient celles des constructions du XVI^e siècle. À l'intérieur, des chiens aboyèrent. Une figure de femme, maigre et ridée, parut derrière les vitres d'une des larges portes-fenêtres ouvrant sur l'étroite terrasse qui faisait le tour du bâtiment.

– C'est Paola, la servante corse de l'oncle, dit Joyce. Je ne l'aime pas. C'est une espèce de sauvage.

La douce voix d'Auberte s'éleva, pour la première fois.

– L'oncle dit qu'elle se jetterait au feu pour lui.

Joyce leva les épaules.

– Eh bien, les sauvages peuvent faire ça... Vous entendez ses chiens, mademoiselle ? Ce sont des chiens de chasse. L'oncle est un grand chasseur, et il les emmène à l'automne en Corse.

Les promeneuses longèrent la maison, autour de laquelle l'espace était soigneusement sablé. Au-devant de l'autre façade, un dauphin de pierre noirci par les siècles et les intempéries laissait échapper de sa bouche une eau intarissable venue des profondes sources de la montagne. Il était encadré de deux statues, faites d'un marbre patiné, aux tons d'ambre pâle. Elles représentaient des nymphes, couronnées de fleurs, rieuses, esquissant un mouvement pour la danse. L'une d'elles retint surtout l'attention de Gemma. Elle était frêle, presque une enfant, avec des traits délicats, un regard candide et amusé. Des fleurs s'échappaient de ses mains, tombaient jusque sur ses pieds nus. Cette statue semblait vivante, réellement.

– C’est maman, dit Auberte.

Gemma se retourna et regarda l’enfant avec surprise.

– Que dites-vous, ma petite fille ?

Joyce eut ce mouvement de dédain qui lui semblait habituel à l’égard de sa sœur.

– Elle trouve que cette statue ressemble au portrait de sa mère qui est dans le salon de papa.

Et elle ajouta, en manière d’explication, devant un certain étonnement discerné chez son institutrice :

– Sa maman était la seconde femme de papa. Moi, je suis la fille de la première.

– Ah ! bien ! dit Gemma.

– Vous les trouvez belles, ces statues, mademoiselle ? C’est l’oncle Salvatore qui les a faites. Grand-père dit que c’est parfait.

– Je suis de son avis !

– Voilà où l’oncle travaille, reprit la bavarde Joyce, en tendant son doigt vers deux fenêtres voilées de rideaux de toile bise. Il a fait un buste

de la cousine Lætitia. Vous l'avez vu dans le salon jaune, mademoiselle ?

Oui, Gemma l'avait vu, et elle avait été frappée de la façon dont était rendue la figure assez étrange, assez énigmatique de la comtesse Camparini. En vérité, ce Salvatore de Camparène était un grand artiste.

Au-delà du pavillon, une route continuait de monter à travers la forêt. Mais Gemma et ses élèves n'allèrent pas plus loin ce jour-là. Joyce voulait montrer à son institutrice l'aquarium installé dans une partie de l'orangerie. C'était une fantaisie de M^{me} de Camparène, qui avait rapporté de ses voyages de curieux poissons. Gemma admira les hôtes éblouissants des grands bacs de verre, où rien ne manquait pour le confort de la gent aquatique.

– C'est Tchang, le Chinois de papa, qui s'en occupe, dit Joyce. Grand-mère trouve qu'il s'y entend parfaitement.

Quittant l'orangerie, Gemma et ses élèves gagnèrent la loggia aux sveltes colonnes, qui donnait à cette façade du château un aspect tout

italien. Devant les portes-fenêtres du salon où se tenait habituellement la famille – le salon jaune, ainsi qu’on le désignait – M^{me} de Comparène écoutait la lecture que faisait Mahault. Lionel était là aussi, les genoux recouverts d’une fourrure, le buste enveloppé d’un tartan. Il accueillit par un sourire l’institutrice et les petites filles.

– Bonne promenade, mademoiselle ?

– Très bonne, monsieur.

– J’ai fait voir à mademoiselle le pavillon et l’aquarium.

Joyce s’approchait de son père, appuyait câlinement sa tête blonde contre son épaule.

– Ah ! le pavillon de notre grand sculpteur ?

Il y avait une nuance de moquerie dans l’accent de Lionel.

– ... Vous avez vu ses œuvres, mademoiselle ?

– Oui, et elles m’ont paru fort belles, autant que j’en puis juger.

– Ah ! il a du talent, ce cher Salvatore. Mais il

est la modestie même. Il le garde caché ; bien peu se doutent que Brussols abrite un artiste de grande valeur.

Gemma ressentait un sourd agacement du ton légèrement persifleur de Lionel. Elle répliqua, non sans quelque vivacité :

– Cette modestie est une chose trop rare pour ne pas l’estimer à sa juste valeur.

– Certes, certes.

Du bout des doigts, Lionel caressait la joue d’Auberte, qui lui disait timidement : « Bonjour, papa. » Puis, quand les enfants eurent reçu un baiser de leur grand-mère et salué Mahault, Gemma les emmena vers leur appartement.

Elle voulait, avant le déjeuner, écrire un mot à sa mère pour lui apprendre leur changement de situation et lui donner leur nouvelle adresse. Yolanda, mariée à un riche propriétaire algérien, habitait Alger une partie de l’année. Elle venait tous les ans à Paris, et, pendant son séjour, voyait ses filles deux ou trois fois, leur faisait quelques cadeaux et beaucoup de caresses. Après quoi, de

retour chez elle, une lettre tous les six mois lui semblait suffisante. Mahault lui avait appris la mort de M. de Fonteillan, leur départ pour Vallauris où les recueillait la tante Laurence. M^{me} Dorfier avait répondu par un court billet, où, en douze lignes, elle trouvait moyen de parler surtout d'elle, selon sa coutume.

Comme Gemma finissait d'inscrire l'adresse de sa mère, Mahault entra, toute fraîche dans sa robe de souple étoffe gris clair. Ses yeux brillaient, sa bouche souriait.

– Quel délicieux séjour, que ce Brussols ! Et quels hôtes charmants ! Nous avons une chance extraordinaire, Gemma !

– Je l'espère !

Mahault lui jeta un coup d'œil narquois.

– Tu n'as pas l'air enthousiaste ? Que te faut-il donc ?

– Ce n'est pas en quelques heures que nous pouvons nous faire une opinion.

Mahault leva les épaules.

– Toi, peut-être, avec ta manie de tout

analyser, de chercher ce qu'il y a de caché dans le cerveau des gens. Heureusement, je suis plus simple et ne m'embarrasse pas de tant de subtilités. M^{me} de Camparène est une femme intelligente, pleine de tact. M. Lionel est très aimable, très simple. Et quel musicien ! C'est un délice de l'accompagner... À qui écris-tu ? À maman ?

– Oui, je lui apprends que nous sommes ici. Ma lettre n'est pas cachetée ; veux-tu y mettre un mot ?

– Oh ! c'est inutile. Elle s'intéresse si peu à nous...

Il y avait une intonation de rancune dans la voix de Mahault. Enfant, elle admirait sa jolie mère, si élégante, mais ensuite elle lui en avait voulu de son indifférence, plus que Gemma qui en souffrait cependant bien autrement.

Mahault fit quelques pas dans la chambre, ses fins sourcils légèrement froncés. Puis elle demanda :

– Et tes élèves, te plaisent-elles ?

– Elles semblent très gentilles. Joyce est plus en dehors, plus causante que sa sœur. Celle-ci ne paraît pas d’une très bonne santé. J’ai appris ce matin qu’elles ne sont que demi-sœurs, leur père s’étant marié deux fois.

Mahault eut un vif mouvement de surprise.

– Déjà, à son âge ? Car il paraît si jeune... deux fois veuf !

Elle alla vers la coiffeuse, prit sa brosse, la passa lentement sur ses cheveux. Elle dit pensivement :

– S’il a eu si peu de chance, peut-être n’aura-t-il plus maintenant l’idée de se remarier.

Au bout de huit jours, l’enthousiasme de Mahault n’avait pas faibli, bien au contraire. Elle était enchantée de tout et de tous. Joyce avait de grandes dispositions musicales et se montrait une parfaite élève. Auberte, moins douée, lui donnait cependant satisfaction. Les séances d’accompagnement avec Lionel, dans lesquelles le comte de Camparène, bon violoncelliste, faisait

parfois sa partie, la transportaient de joie. Elle s'épanouissait dans ce milieu raffiné, dans ce luxe aristocratique. Avec un rire moqueur, elle disait à Gemma :

– Eh bien, as-tu trouvé quelque chose à reprocher à nos hôtes ?

Non, Gemma n'avait rien trouvé qui pût justifier ce vague malaise persistant en elle, depuis qu'elle habitait Brussols. Bien qu'elle n'éprouvât point de sympathie pour M^{me} de Camparène, pour donna Lætitia, et encore moins pour Lionel, il lui était impossible de nier que, chacun à sa manière, ils fissent leur possible pour être agréables à leurs jeunes commensales, et que celles-ci fussent traitées beaucoup plus comme des invitées que comme des institutrices, demoiselles de compagnie, secrétaires, toutes fonctions qu'elles assumaient ici. Les petites filles semblaient avoir un caractère facile.

Quant à M. de Camparène, Gemma le tenait pour un excellent homme, sans volonté, visiblement dominé par sa femme. Il passait une partie de ses journées dans la bibliothèque occupé

à des recherches, à des travaux historiques. Un après-midi, sur sa demande, Gemma l'y rejoignit. Cette grande pièce à trois fenêtres était décorée de vieilles boiseries sculptées, entre lesquelles s'encadraient des armoires aux portes treillagées qui renfermaient des volumes, anciens et modernes, des liasses de paperasses soigneusement rangées par le secrétaire du comte, petit vieillard à tête de rat qui se tenait assis devant un bureau, dans l'embrasure d'une fenêtre, et salua obséquieusement Gemma.

M. de Comparène invita la jeune fille à prendre ici les livres qui lui plairaient. Il lui parla de son travail en train, cette histoire des vieilles familles de Provence pour laquelle il lui manquait encore certains éléments.

– Je dois les trouver dans des bibliothèques privées, entre autres à Aix. J'ai là un très bon ami, M. de Rambertin, mais il n'est guère capable de ces recherches. J'ai pensé à vous demander, chère mademoiselle, de vous rendre là-bas dans quelques semaines, pour les effectuer vous-même. Vous logeriez chez mon ami, qui vit avec

sa charmante fille. Huit, dix jours suffiraient, je pense, pour que vous consultiez ces archives privées, dont M. de Rambertin vous obtiendra facilement l'accès, car il est très connu et estimé là-bas.

Gemma assura qu'elle serait heureuse de lui rendre ce service. Elle le suivit dans la tour voisine, où se trouvaient les archives, dans une salle voûtée du rez-de-chaussée. Cette Tour-Hardie, vestige de l'ancien château fort, avait des murs d'une épaisseur énorme. Dans l'un d'eux se trouvait l'escalier menant au premier étage. M. de Comparène le montra à Gemma.

– Là-haut, c'est le domaine de Lætitia et de Lionel, leur laboratoire. Ils y font je ne sais quelles expériences, plus ou moins dangereuses, ainsi qu'en témoigne l'accident arrivé à ma jeune parente. Aussi ne suis-je jamais tranquille pour Lionel. Mieux vaudrait qu'il se contentât de sa musique. Mais il s'est si bien engoué de la chimie qu'il est impossible de lui faire entendre raison.

– Comment peut-il se transporter là ? demanda Gemma en désignant les raides degrés de pierre.

– Il se fait porter par son valet chinois, qui est étonnamment fort sous sa mince apparence. Vous le connaissez ?

Oui, Gemma avait aperçu le maigre petit homme jaune, et elle n'avait pas aimé son regard fuyant, son obséquieux salut. Mais ceci, elle ne le dit pas à M. de Camparène.

Les archives de la famille étaient enfermées dans des coffres anciens, dont certains devaient dater de la même époque que la Tour-Hardie. M. de Camparène en avait compulsé un certain nombre, mais n'avait encore pu venir à bout de toutes, les voyages ne lui ayant laissé que peu de temps pour séjourner à Brussols, jusqu'à ces dernières années.

– Ma femme aime tant le changement ! Nous connaissons toutes les parties du monde. Cela ne m'était pas désagréable quand j'étais plus jeune, mais j'avoue qu'à mon âge, j'aspire à la tranquillité. Elle aussi, d'ailleurs, semble la désirer. Nous ne ferons plus que d'assez courtes absences. C'est pourquoi je me suis promis de terminer l'examen de ces vieux manuscrits, et je

serais heureux d'avoir votre aide pour cela.

– Je vous la donnerai avec plaisir, monsieur.

Un bruit léger dans l'escalier leur fit lever la tête. Une femme descendait les degrés – Lætitia vêtue de lainage sombre sur lequel se détachait un simple col de piqué blanc.

– Ah ! tu étais là-haut ? dit M. de Camparène. Je montrais nos archives à M^{lle} de Fonteillan. Cela est plus intéressant que ta chimie, ma chère enfant.

– Chacun son goût, mon cousin.

Elle était au bas des degrés, éclairée par une torchère de bronze dont le comte avait allumé les lampes électriques. Dans cette tenue austère, privée de ses soieries, des vives couleurs qui semblaient lui plaire et seyaient à sa beauté brune, elle apparaissait une autre femme, un peu terne, mais de physionomie plus énigmatique encore, avec ses lourdes paupières demi-baissées sur les yeux noirs si calmes, où Gemma n'avait jamais vu paraître rien qui trahît les mouvements de cette âme.

– Certes, certes, je ne t’en blâme pas, mon enfant. Tu tiens sans doute ce goût-là de notre ancêtre...

S’adressant à Gemma, M. de Camparène expliqua :

– D’après la tradition, au début du seizième siècle, Cesare Camparini avait le renom d’un alchimiste distingué. On prétend aussi qu’il était fort expert dans la fabrication des poisons.

Lætitia leva légèrement les épaules.

– Fable que cela. Dans les papiers de famille que je possède, il est dit, en effet, que Cesare s’occupait d’alchimie, mais cela n’implique pas qu’il s’intéressait à la toxicologie, comme nous disons aujourd’hui. C’est une manie d’accuser les gens de cette époque d’être à peu près tous des empoisonneurs. Il y en eut, certes, mais beaucoup moins qu’on ne le pense généralement.

– Eh bien, souhaitons que notre ancêtre ait échappé à cette criminelle contagion ! dit en souriant M. de Camparène. Maintenant que je vous ai montré notre réserve de vieilles

paperasses, mademoiselle, allons prendre notre thé.

Ils quittèrent la tour, dont M. de Camparène referma la porte derrière lui. Lætitia s'arrêta au seuil de la bibliothèque, en disant sèchement :

– Qu'est-ce que tu fais ici, toi ?

À quelque distance du bureau du secrétaire se tenait debout Zorah, la naine. Ses yeux noirs, brillants dans sa petite face flétrie, s'attachaient avec une sournoise curiosité sur Lætitia et Gemma. Celle-ci l'avait rarement aperçue depuis son arrivée. Elle se tenait surtout dans l'appartement de la comtesse, car sa présence était désagréable à Lionel. Joyce non plus ne l'aimait pas et, quand elle l'apercevait errant dans les jardins, elle murmurait avec mépris :

– Voilà encore cette petite horreur dont grand-mère s'est entichée, comme dit papa.

L'apostrophe de Lætitia ne parut pas émouvoir la naine. Sa petite bouche charnue ébaucha même un sourire, qui lui donna l'air d'un enfant malicieux. Elle répondit d'une voix flûtée :

– Je venais voir M. Bardoux.

Le secrétaire, occupé à écrire, n'avait pas levé la tête. Lætitia dit du même ton sec :

– M. Bardoux n'a que faire de ta présence. File d'ici, petite peste.

Dans les yeux de Zorah, Gemma vit pendant une seconde l'expression d'une haineuse colère. Pivotant sur ses hauts talons, la naine s'éloigna et sortit de la bibliothèque.

– Elle ne faisait pas grand mal, dit M. de Camparène avec un accent de léger reproche. Tu as une prévention contre elle ; cependant, elle n'est pas méchante, un peu toquée seulement parfois.

– Une petite peste, je le répète, mon cousin : curieuse, sournoise et, je le crains, voleuse.

– Oh ! cela !... Tu n'as pas de preuves, mon enfant.

– Non, malheureusement. Des soupçons seulement, parce qu'elle rôde partout, touche à tout, et que certains objets, certains papiers ont disparu de chez moi.

– Tu m’as dit que ces papiers avaient été remis sur ton bureau le lendemain.

– Oui, le voleur, ou la voleuse, les avait rapportés, n’y trouvant sans doute pas l’intérêt escompté. Mais je n’ai jamais revu la double clé du laboratoire, et il a fallu faire changer la serrure. Or, chez moi, à plusieurs reprises, j’ai cru sentir le parfum de lilas dont se sert Zorah.

– Que ferait-elle de cette clé ? Tu l’as égarée, sans doute, mise ailleurs que dans l’endroit habituel. Zorah est curieuse, je te le concède, mais voleuse, je n’y croirai pas jusqu’à preuve du contraire.

Lætitia eut un geste qui signifiait : « À votre aise ! » Puis elle marcha vers la porte en disant :

– Je vais changer de robe, et vous rejoins tout à l’heure.

Le comte et Gemma gagnèrent le salon jaune où Lionel et Mahault jouaient une œuvre de Ravel. Dans un salon voisin, M^{me} de Camparène recevait une de ses amies de Cannes, lady Brendwill. Elles apparurent toutes deux pour le

thé. L'Anglaise était une agréable vieille dame, petite, grassouillette, visiblement d'intelligence assez bornée, mais de nature bienveillante. Elle parlait beaucoup de ses enfants, de ses petits-enfants, et demanda à voir Joyce et Auberte. M^{me} de Camparène sonna Aurélie pour qu'elle les amenât. À la vue de Joyce, la visiteuse s'écria :

– Mais elle ressemble de plus en plus à sa mère, cette enfant ! C'est frappant ! Ne trouvez-vous pas, ma chère Cynthia ?

Ce fut Lionel qui répondit, de sa voix caressante :

– Oui, elle me rappelle absolument ma pauvre Laura. C'est une consolation pour moi.

De fait, d'après la photographie placée au-dessus du lit de Joyce, Gemma avait pu juger de cette ressemblance. La première épouse de Lionel était une mince et belle femme blonde, aux traits réguliers, au sourire un peu dédaigneux. Infiniment moins sympathique, certes, que la mère d'Auberte, dont le portrait se trouvait également suspendu au-dessus de l'autre lit, dans la chambre qu'occupaient les deux sœurs. C'était

bien la même toute jeune femme représentée dans la statue due au ciseau de Salvatore de Camparène ; mais la gaie candeur du regard, le sourire discrètement amusé avaient disparu. Il ne restait qu'une expression de tristesse, de lassitude ou d'ennui.

Répondant à la dernière phrase de Lionel, lady Brendwill dit avec compassion :

– Oui, vous avez eu bien des chagrins, mon pauvre ami. Cette gentille Juliette... Une petite santé, malheureusement.

– Dont a hérité sa fille, ajouta M^{me} de Camparène.

Gemma jeta un coup d'œil vers Auberte. Elle se tenait debout près de sa sœur, toute menue dans sa robe de velours gris. Ses doux yeux mélancoliques semblaient regarder au-delà de cette réunion, de ce salon ensoleillé, où s'exhalait le discret parfum des jacinthes et des violettes disposées dans des coupes de cristal. Gemma se demandait avec perplexité si cette singulière tristesse était due seulement à une santé délicate. Auberte ne souffrait-elle pas de la préférence

ouvertement témoignée par tous à sa sœur ? Ou fallait-il en chercher quelque autre cause ?

« Cette enfant est un mystère, pensa Gemma. Arriverai-je à en trouver la clé ? »

V

Mahault et Gemma, en compagnie d'Auberte, descendirent en voiture le dimanche jusqu'au village pour assister à la messe, dans la petite église au clocher crénelé aperçue lors de leur arrivée à Brussols. M^{me} de Comparène appartenait à la confession anglicane et Joyce recevait les enseignements de cette religion, qui avait été aussi celle de sa mère.

Dans l'antique sanctuaire, sombre, mal chauffé par un petit poêle, le banc de chêne armorié continuait de recevoir les seigneurs de Brussols, ou du moins leurs hôtes. Le curé, un grand vieillard de mine austère, venait d'arriver au bas de l'autel. Autour d'un harmonium tenu par une vieille petite dame coiffée d'un chapeau fané, quelques jeunes filles du village et des hameaux voisins exécutaient les chants liturgiques, tant bien que mal. Un peu avant

l'Offertoire, Lætitia entra dans le banc. Elle ne s'agenouilla pas, inclina seulement un peu la tête et s'assit près de Gemma.

La première, elle sortit de l'église. Mais elle attendait sur la petite place M^{lle} de Fonteillan et Auberte. En tendant la main à Gemma, elle dit, montrant d'un signe de tête son petit cabriolet vert :

– Je vous ramène toutes les trois.

Puis elle se tourna vers une femme vêtue de noir, coiffée d'un mouchoir noir, qui passait à ce moment près d'elle :

– Profitez donc de l'autre voiture, Paola. Cela vous épargnera la fatigue de la montée.

– Je vous remercie, mademoiselle, mais j'y suis habituée.

La voix était froide, comme le regard des yeux noirs un peu enfoncés dans l'orbite. Cette grande femme sèche, au maigre visage brun strié de rides, n'avait pas une mine avenante. Son accent, son type, et le nom de Paola que venait de lui donner la comtesse Camparini, firent penser à

Gemma que ce devait être la servante de Salvatore de Camparène.

– Votre maître n’a pas annoncé son retour ? demanda Lætitia.

– Non, pas encore, mademoiselle.

Et, avec un bref petit salut, Paola s’éloigna, d’un pas encore alerte.

– Eh bien, partez, Martin, dit Lætitia s’adressant au chauffeur qui avait amené Auberte et les jeunes filles. Vous pourrez remonter Aurélie et Anna que j’aperçois là-bas.

Sur son invitation, Gemma prit place près d’elle, et Mahault s’installa avec Auberte à l’arrière. Quand la voiture fut en marche, Lætitia demanda :

– Vous ne connaissiez pas encore Paola ? Elle était au service de la mère de Salvatore et a en partie élevé celui-ci. Une curieuse femme. Un dévouement farouche pour son maître. Lionel prétend qu’elle l’influence pour le détourner du mariage, par jalousie. Ce n’est pas impossible, même avec un homme doué d’une forte volonté,

tel que Salvatore.

– Il habite généralement ici ? demanda Gemma.

– Une partie de l’année seulement. Il passe plusieurs mois en Corse, où il a des propriétés. Puis il voyage souvent.

La voiture passait sur le vieux pont aux arches en ogive, s’engageait sur la route montante. Lætitia reprit, au bout d’un instant de silence :

– Vous allez faire aujourd’hui la connaissance de Brigida Tchernine. Ses parents, au temps du tsarisme, passaient à Antibes tous les hivers. Ils étaient en relation avec mes cousins de Comparène et Brigida, petite fille, jouait avec Salvatore et Lionel. Elle a épousé à dix-sept ans un de ses compatriotes, un peintre qui l’a laissée veuve avec un petit garçon. Ce Tchernine avait du talent, et depuis sa mort ses tableaux se vendent admirablement. Il y en a un dans l’appartement de Lionel. Je vous le montrerai un de ces jours.

Lætitia s’interrompt un moment pour prendre

un tournant difficile.

– ... Brigida a téléphoné ce matin qu'elle arriverait pour le déjeuner. Elle aura une déception, car elle comptait probablement trouver Salvatore. Pauvre Brigida, elle espère toujours atteindre ce cœur inaccessible.

La voix de Lætitia avait une intonation d'ironie un peu méprisante qui déplut à Gemma. Aussi ne chercha-t-elle pas à continuer la conversation, préférant contempler le sauvage chaos des falaises à demi écroulées, le cirque de rouges pierrailles baigné par le soleil.

Quand apparut Brussols sur son rocher fauve, Lætitia étendit la main vers lui :

– Ce vieux logis a subi jadis nombre d'assauts, sans jamais avoir succombé. Nous pouvons supposer aussi que ses murs ont vu bien des drames, au cours des siècles. Peut-être exhumez-vous le souvenir de quelques-uns en compulsant les archives que mon cousin n'a jamais eu, jusqu'ici, le loisir d'examiner à fond. Il est tout à fait enchanté de vous avoir à sa disposition. Pour vous, ce sera plus intéressant

que l'instruction des petites.

– Il ne me déplaît pas du tout de m'occuper d'elles. Toutes deux me paraissent charmantes, bien que très différentes de nature.

– Auberte est une petite sournoise.

De nouveau, Gemma se sentit choquée par ce jugement et par le ton sec de la comtesse Camparini.

– Je ne crois pas, dit-elle froidement. C'est surtout, il me semble, une enfant qui souffre.

Lætitia eut un haussement d'épaules.

– Eh de quoi donc souffrirait-elle ?

– Peut-être de voir sa sœur plus aimée.

– À juste titre. Joyce est une enfant aimable, affectueuse, très gaie, très intelligente. Auberte n'a rien de ces attachantes qualités et, quoi que vous en pensiez, elle est fausse, hypocrite – comme l'était sa mère.

« Pauvre petite Aube ! » pensa Gemma, le cœur serré.

Elle venait de comprendre que Lætitia

détestait cette enfant – probablement parce qu'elle avait détesté sa mère. Pourquoi ? Jalousie ? Aimait-elle Lionel et en voulait-elle à celle qu'il lui avait préférée ? Mais, en ce cas, elle aurait dû avoir les mêmes sentiments à l'égard de la première femme et de sa fille. Or, elle s'associait aux éloges que tous décernaient à Joyce et lui témoignait une visible bienveillance.

Alors, quelle raison avait-elle de porter un pareil jugement sur Auberte et sa mère ? – un jugement qui était un mensonge, Gemma en était persuadée. Car elle n'avait jusqu'ici discerné aucune fausseté dans la nature de cette enfant, tandis que quelques observations faites ces derniers jours lui donnaient à penser qu'il n'en était pas de même chez Joyce.

Quand M^{lle} de Fonteillan eurent regagné leur appartement, Aurélie vint les prévenir que M^{me} de Camparène les priait d'assister au déjeuner, car elle désirait les présenter à M^{lle} Tchernine. En rentrant un peu avant midi de sa promenade avec les petites filles, Gemma vit dans le hall un mince et blond garçonnet d'une douzaine d'années, qui

la salua correctement, et que Joyce lui présenta aussitôt :

– Oleg Tchernine.

Puis elle lui saisit la main et l’entraîna au second étage, où il devait déjeuner avec elle et Auberte.

Gemma les suivit. Près d’elle montait Auberte, dont elle avait pris la main. Elle demanda :

– Vous allez jouer avec lui ? Cela vous distraira, Aube.

– Jouer ?...

La voix d’Auberte hésita :

– Je... je ne crois pas. C’est Joyce...

– Quoi, Joyce ?

– C’est Joyce qui joue.

– Pourquoi pas vous ?

La douce voix murmura :

– Je ne sais pas...

Gemma eut l’explication de ces réponses d’Auberte quand, après le déjeuner, les enfants

parurent un moment au salon, et ensuite se mirent à jouer sous la loggia. Joyce accaparait Oleg, et celui-ci, nonchalant, un peu mou, subissait visiblement l'ascendant de sa vivacité, de ses sourires, de ses mines gaies et caressantes. Auberte restait à l'écart de leurs jeux, de leurs conversations, comme ignorée d'eux.

– De plus en plus charmante, votre Joyce, mon cher Lionel ! disait Brigida Tchernine. Une adorable enfant. Mon Oleg l'aime beaucoup.

Elle riait, montrant de fines dents nacrées entre ses lèvres trop épaisses, défaut que le fard accentuait encore. Cette longue et mince jeune femme n'avait pas de beauté, mais une certaine séduction dans le regard des yeux gris-bleu, tour à tour vifs ou langoureux, une grâce captivante dans les mouvements, dans la démarche. La brillante soie verte de sa robe atténuait la fadeur du blond trop pâle des cheveux, du teint presque trop blanc que rehaussait pourtant le rose du maquillage.

Quand le café fut pris, elle demanda :

– Si nous allions voir vos roses, chère

Madame ? Je suis férue d'admiration pour elles, vous le savez ?

– Allez, allez, mon enfant. Lætitia et ces demoiselles vous accompagneront. Après quoi, Lionel et M^{lle} Mahault nous feront de la musique. Grand régal pour vous aussi, qui l'aimez tant.

– Surtout de la musique de Lionel ! C'est une fête de l'entendre !

– Vous ne partagez pas sur ce point les goûts de Salvatore, ma chère amie.

Un léger ricanement accompagnait ces paroles de Lionel.

Les lèvres de Brigida se contractèrent un peu, tandis qu'elle répliquait :

– Salvatore rend justice à votre talent, Lionel.

– Oui, mais il le déteste... Oh ! inutile de protester ! Il me l'a dit un jour, avec sa franchise habituelle.

Nouveau ricanement. Après quoi, un sourire très doux détendit la bouche ironique.

– Entre cousins, cela ne tire pas à

conséquence. Moi, je n'aime pas sa sculpture et je le lui ai dit aussi. Nous sommes donc quittes... Maintenant, chère Brigida, allez voir nos roses, ces chefs-d'œuvre d'une autre espèce. Ensuite, nous vous donnerons un petit concert, M^{lle} de Fonteillan et moi.

Dans les jardins, sur la droite de la seconde terrasse, s'étendait une longue serre, domaine enchanté où régnait un vieux jardinier italien, maître en sa partie. Il avait créé plusieurs variétés de roses dont il obtenait la floraison tout l'hiver et qui, à la beauté du coloris, ajoutaient de suaves parfums. L'une d'elles, surtout, baptisée par lui « la Cynthia », en l'honneur de M^{me} de Camparène, était admirable tant par sa dimension que par les tons dégradés des pétales satinés, couleur d'or et de feu. Il s'en dégagait une senteur fine, subtile, qui devenait vite grisante.

Dans cette atmosphère saturée par l'arôme des roses, des lis, des tubéreuses, Gemma se sentait, mal à l'aise. Elle sortit bientôt et, tandis qu'elle faisait quelques pas sur la terrasse, elle fut rejointe par Lætitia.

– Je vous ai dit que je vous montrerais les tableaux de Grégory Tchernine qui sont dans l'appartement de Lionel. Voulez-vous les voir maintenant ?

– Volontiers. Mais M^{me} Tchernine ?...

– Elle et votre sœur sont en admiration devant les orchidées. Elles en ont pour un moment et regagneront le salon sans nous. Brigida est une vieille connaissance avec qui nous agissons sans cérémonie.

L'appartement de Lionel occupait trois pièces du premier étage. Gemma éprouva un vif étonnement en entrant dans le salon où l'introduisait Lætitia. Les murs étaient tendus d'une épaisse soie couleur de citron pâle. Une soie couleur lie de vin recouvrait les sièges profonds, des rideaux en velours de même teinte décoraient les fenêtres. Les meubles aux lignes sèches étaient faits d'un bois satiné aux tons rougeâtres sur lequel semblaient se jouer de pâles reflets roses. Un épais tapis jaune recouvrait le parquet, et jaune aussi était le somptueux brocart du divan qui occupait l'un des angles de la pièce,

près d'une table basse garnie d'un nécessaire de fumeur. Devant l'une des fenêtres, dans un long tube d'argent ciselé, s'érigeaient les hampes de lis blancs et rouges.

– Un peu anachronique, cette installation dans une demeure telle que celle-ci, dit Lætitia. Lionel a des goûts particuliers... Voici les tableaux.

Sur le mur se détachaient deux toiles. L'une représentait une femme, une sorte de fantôme plutôt, flottant au-dessus d'un étang couvert de plantes aquatiques. Dans l'autre, une jeune fille se penchait vers un moribond dont le visage avait déjà des teintes cadavériques. L'atmosphère, dans ces œuvres d'ailleurs non dénuées de talent, avait quelque chose de trouble, de morbide, qui frappa désagréablement Gemma.

– Eh bien, qu'en dites-vous ? Cela vous plaît-il ?

– Non, pas du tout.

La franche réponse amena un sourire sur les lèvres de la comtesse Camparini.

– Vous n'êtes pas la seule. Mais d'autres en

raffolent. Tant mieux pour Brigida, qui a ainsi largement de quoi vivre.

Le regard de Gemma, à cet instant, fut attiré par une autre toile, un portrait. Elle reconnut d'un coup d'œil la mère d'Auberte. Mais elle était là telle que Salvatore de Camparène l'avait représentée dans la statue pour laquelle cette jeune femme lui avait servi de modèle : rieuse, ouvrant des yeux candides et heureux. À côté se trouvait le portrait de Laura, la mère de Joyce. Elle aussi avait un sourire qui atténuait la courbe un peu dédaigneuse de ses lèvres. Elle aussi donnait l'impression d'une femme heureuse.

– Des portraits très ressemblants, dit la voix lente et grave de Lætitia. Il y a une dizaine d'années, un vieux peintre est venu prendre sa retraite dans une petite villa près de Nice. Il n'avait jamais eu de notoriété. Cependant, il la méritait. Mais il vivait seulement pour son art, insouciant de tout le reste. Il est venu ici pour faire le portrait de Laura, et plus tard celui de Juliette.

Gemma détourna son regard des deux visages souriants. Pourquoi leur vue lui était-elle pénible ? Un malaise, d'ailleurs, la pénétrait, dans cette pièce déplaisante où le trop enivrant parfum des lis se mêlait à la senteur un peu entêtante du tabac dont se servait Lionel. Un malaise tout semblable à celui qu'elle ressentit peu après, une fois de plus, en entendant Lionel interpréter à sa façon très personnelle une œuvre de Chopin. Et elle songea qu'elle n'était pas la seule à éprouver ce sentiment. Lionel, lui-même, avait déclaré tout à l'heure que son cousin détestait sa musique.

VI

Trois semaines plus tard, une voiture conduite par Martin, le second chauffeur, emmenait Gemma vers Aix. M. de Rambertin, ainsi que l'avait dit M. de Camparène, se tenait à son entière disposition pour les recherches nécessaires à l'achèvement de l'ouvrage mis en train par le châtelain de Brussols.

Elle fut accueillie avec affabilité par cet ancien officier d'abord un peu froid et d'une grande distinction. Sa fille, Delphine, laide mais gracieuse et d'esprit vif, amusant, plut aussitôt à Gemma. Ils habitaient tous deux un vieil hôtel légué par un oncle du commandant, ancien magistrat issu d'une longue lignée parlementaire. Gemma apprécia vivement le calme, la distinction de cette ville aux belles fontaines, le charme de cette campagne provençale que M^{lle} de Rambertin entreprit de lui faire connaître en

l'emmenant dans sa petite voiture, quand elle ne travaillait pas aux recherches dans les archives privées dont M. de Rambertin lui facilitait l'accès.

Le père et la fille avaient une grande amitié pour M. de Camparène, et Delphine faisait beaucoup d'éloges de Lionel, « si courageux dans son malheur, si charmant de caractère ».

– C'est nous qui avons fait son second mariage, dit-elle à Gemma. Juliette de Négrelise nous était un peu parente. Elle vivait avec son père dans une petite bastide à dix kilomètres d'ici. Pénible existence près d'un homme aigri par la mort d'une femme très aimée, par l'appauvrissement et l'ennui. Elle travaillait au jardin, au ménage, aidant une servante infirme, essayant de contenter son père qui ne trouvait jamais rien à son gré. Malgré tout, elle était gaie, ne se plaignait pas. Une jolie enfant, un peu frêle, mais bien portante. Dix-huit ans. Je l'ai emmenée un jour à Brussols, elle a conquis Lionel qui l'a fait demander en mariage par mon père. M. de Négrelise a dit oui avec empressement. Juliette

était ravie. Lionel lui plaisait et son bon petit cœur se réjouissait à l'avance de mettre quelque joie dans sa vie d'infirmes. Le mariage s'est fait dans la chapelle de Brussols. Mon père et moi étions ses témoins. Quelle délicieuse petite mariée ! Mais quand je suis venue passer quelques jours à Brussols, un an plus tard, je l'ai trouvée changée. La naissance de sa petite fille l'avait sans doute assez fortement éprouvée. D'après ce que m'en a dit ensuite M^{me} de Camparène, elle ne s'en est jamais bien remise. Après avoir languie pendant deux ans, elle est morte, et ce pauvre Lionel s'est trouvé encore une fois veuf.

Un jour, en revenant d'une promenade, M^{lle} de Rambertin montra à Gemma une petite bastide aux murs d'un rose passé, posée au milieu d'un jardin où toutes les fleurs du printemps provençal s'épanouissaient.

– Voici la demeure de M. de Négrelise. Depuis le mariage de sa fille, une de ses sœurs, célibataire, habite avec lui. Ils ne s'entendent guère, car elle aussi est peu facile de caractère.

Gemma regarda longuement le simple logis où avait vécu Juliette. Quel contraste avec l'imposant et fastueux Brussols ! Elle imaginait volontiers l'éblouissement de cette jolie Juliette, et sa joie, quand lui avait été offert ce sort enviable de devenir la femme de Lionel.

Enviable ? Oui, au point de vue fortune. Mais Lionel, tout séduisant qu'il pût paraître à beaucoup, et son infirmité mise à part, continuait d'être pour Gemma l'objet d'une antipathie invincible.

Et, si l'on considérait la physionomie de Juliette sur la photographie placée au chevet du lit d'Auberte, il fallait bien penser que, de façon ou d'autre, ce mariage ne lui avait pas donné le bonheur.

Quelques jours plus tard, Gemma prit congé de ses hôtes. Ceux-ci, répondant à une invitation de M. de Camparène, lui donnèrent la promesse d'aller faire un petit séjour à Brussols au cours de l'été. La voiture des Camparène l'emmena vers Nice, où elle demanda au chauffeur de s'arrêter afin d'y faire quelques emplettes. Mais elle ne

s'attarda pas. Elle éprouvait une hâte de regagner le château – hâte sans motif, car elle avait reçu la semaine précédente un mot de Mahault où celle-ci témoignait du même enchantement, lui redisait l'amabilité de tous et particulièrement de M^{me} de Camparène, qui l'avait emmenée à Cannes où elle lui avait offert un délicieux chapeau.

« M. Salvatore de Camparène est arrivé hier, ajoutait-elle à la fin de cette courte lettre. Je ne l'ai pas encore vu. Il est venu chez ses grands-parents pendant que je me promenais avec Joyce et Auberte. Il paraît que M^{me} de Camparène n'est pas réellement sa grand-mère, car son père était né d'un premier mariage du comte. »

Sur la route de Brussols, la voiture où se trouvait Gemma fut dépassée par le cabriolet qu'elle avait déjà vu devant le Grand-Hôtel de Cannes, et elle reconnut, dans celui qui tenait le volant, le jeune homme brun entrevu un instant ce jour-là.

Dans le grand vestibule du château, Sylvestre, le vieux maître d'hôtel, l'accueillit et prit des mains du chauffeur valises et paquets. Il annonça :

– M^{lle} Mahault attend mademoiselle dans sa chambre.

Sur le palier du second étage, Joyce surgit de la salle d'études et se jeta au cou de Gemma.

– Oh ! que je suis contente, mademoiselle ! Vous voilà enfin ! Et vous allez savoir la grande nouvelle...

– Allons, allons, petite bavarde, taisez-vous !

Au seuil d'une pièce voisine, paraissait Mahault, souriante, radieuse plutôt, les mains tendues vers sa sœur.

– J'avais hâte de te voir ! Viens vite, que je te raconte...

Elle l'emmenait vers leur chambre, et, la porte fermée, lui jetait ses bras autour du cou.

– Oh ! ma chérie, quelle joie !

– Quoi donc ?

Gemma se sentait tout à coup comme oppressée.

– Je suis fiancée à Lionel !

Gemma eut un raidissement de tout son corps.

– Fiancée à... ?

Mahault se recula un peu, en fronçant les sourcils.

– Pourquoi fais-tu cette tête-là ? Cela ne te plaît pas ?

Gemma fit un effort pour surmonter l'impression pénible qui venait de la saisir.

– À vrai dire, non, ma chère Mahault. Je ne t'ai pas caché qu'il ne m'est pas sympathique, que j'ai cru sentir de la fausseté...

– Oui, oui, tu m'as dit ces sottises ! Un homme si charmant ! d'une telle délicatesse ! Tant pis s'il ne te plaît pas ! Mais moi, j'en suis amoureuse, et je suis sûre d'être follement heureuse avec lui !

La joie, le triomphe, brillaient dans ses yeux, semblaient s'exhaler de toute sa personne.

Gemma s'avança vers elle et l'embrassa.

– Eh bien, si tu crois trouver là le bonheur, je ne souhaite que cela, Mahault, tu le sais bien. J'aurais voulu cependant que tu aies plus de temps pour le connaître mieux, pour réfléchir...

– Réfléchir à quoi ? Ce mariage représente tout ce que je désire : un beau nom, une grande fortune, un mari séduisant et très épris... Que voudrais-tu de plus ?

Oui, en vérité, que pouvait-on demander de mieux pour cette âme légère qui cherchait surtout dans la vie la satisfaction de ses goûts de luxe, d'élégance, de plaisirs ? Après tout, elle ne souffrirait probablement pas de cette fausseté de Lionel, dont elle ne s'était même pas aperçue.

Mahault continuait, animée, un peu fiévreuse :

– Et une famille si parfaite, en outre ! M^{me} de Camparène se montre pour moi une véritable mère. Vois cela...

Elle désignait, étendue sur un fauteuil, une robe de crêpe blanc ornée de délicates broderies d'argent.

– Elle me l’avait fait faire en cachette et me l’a offerte hier, pour le dîner de fiançailles qui a lieu ce soir. N’est-ce pas charmant ?

– Certes !

Refoulant un soupir, Gemma se forçait à sourire.

– M^{me} Tchernine sera là, et puis Salvatore de Camparène. Pas bien aimable, le cousin ! Lionel ne l’aime guère, et je crois qu’il a bien raison.

– J’ai remarqué en effet, chez lui, un certain ton d’animosité, quand il en parlait.

– Il m’a dit qu’ils n’avaient jamais pu se souffrir. Salvatore a un caractère orgueilleux, difficile, qui a toujours résisté à la douceur, à l’affabilité de son cousin... Mais il est six heures, Lionel m’attend en bas. Je te laisse, chère. À tout à l’heure... Ah ! regarde ma bague ! Est-elle superbe ?

Elle faisait scintiller devant les yeux de sa sœur le diamant qui ornait son doigt.

– Et j’aurai de très belles perles, m’a dit Lionel.

Voilà ce qui comptait. Voilà ce qui la transportait !

Gemma, demeurée seule dans la chambre éclairée par les feux du soleil couchant, ne se contraignait plus pour dissimuler cette impression de tristesse, involontairement un peu méprisante, que produisait toujours chez elle la futilité de Mahault. Il s'y ajoutait, cette fois, l'anxiété que la nouvelle de ces fiançailles venait de jeter en elle.

Lionel lui inspirait un sentiment qu'elle avait peine à définir. Elle n'osait le qualifier de répulsion. Mais elle détestait tout en lui : son regard, son sourire, sa voix caressante. Tout ce qui plaisait cependant à d'autres, et qui avait dû charmer, avant Mahault, lady Laura, Juliette de Négrelise.

Deux jeunes femmes vite fauchées par la mort. Mahault serait la troisième épouse. Avait-elle un seul instant, dans l'éblouissement causé par cette demande en mariage, songé à celles qui l'avaient précédée et qui reposaient côte à côte dans la crypte de la chapelle du château ?

En essayant de secouer sa préoccupation,

Gemma s'habilla pour le dîner. Puis elle se rendit dans la salle d'études, où l'attendaient Joyce et Auberte. L'aînée, de nouveau, bondit vers elle, toute joyeuse.

– Vous savez, maintenant ? M^{lle} Mahault va épouser papa ! Elle sera notre belle-mère... Oh ! je suis contente ! Elle est si gentille !

Auberte s'approchait, levant sur la jeune fille son regard timide.

Gemma l'embrassa, puis les interrogea toutes les deux sur leurs occupations pendant son absence. Mais Joyce revenait sans cesse à ce mariage de son père, qui semblait lui causer tant de joie.

Un peu avant sept heures, Gemma regagna sa chambre. Mahault finissait de s'habiller. À son poignet, elle portait un bracelet que venait de lui offrir Lionel : une chaîne de platine dans laquelle s'incrustaient des saphirs et des brillants.

Comme les deux sœurs quittaient leur chambre, une porte fut entrouverte sur le palier, laissant apparaître la tête de Zorah. Une sorte de

ricanement se fit entendre. Puis le battant fut brusquement refermé.

– Cette odieuse créature ! dit Mahault. Elle rôde tous ces jours-ci autour de moi. Lionel ne peut pas la sentir. Lætitia non plus. Mais M^{me} de Camparène s’obstine à la garder. Elle prétend que cette affreuse naine lui porte bonheur. Quelle affreuse superstition !

Dans le salon jaune, toute la famille était réunie : le comte et la comtesse de Camparène, Lionel, donna Lætitia, Salvatore, plus Brigida Tchernine, fort à son avantage dans une robe de satin noir qui faisait ressortir la blancheur de sa peau. Près d’elle, Lætitia, vêtue d’une soie couleur de framboise, avec un cercle d’or et de rubis dans ses cheveux noirs, formait un éclatant contraste que semblait considérer avec intérêt Salvatore de Camparène, au moment où M^{lles} de Fonteillan firent leur entrée.

– Ah ! vous voilà, chère enfant ! dit le vieux comte.

Il venait vers Gemma, lui prenait la main et la baisait.

– Vous nous avez bien manqué ! Tous nous sommes ravis de vous revoir.

– Et nous vous avons préparé une surprise, dit Lionel.

Il se levait, prenait ses cannes, faisait quelques pas qui le rapprochèrent de Gemma. Celle-ci dut faire effort pour ne pas retirer sa main quand il y posa ses lèvres.

– Une vraie surprise, en effet, répliqua-t-elle, avec un sourire contraint.

Elle s’avança pour saluer M^{me} de Camparène, puis serra la main de la comtesse Camparini et de M^{lle} Tchernine. M. de Camparène présenta :

– Mon petit-fils, Salvatore, qui vient faire un séjour près de nous.

Salvatore s’inclina. Gemma rencontra le regard attentif de ces yeux sombres entrevus un jour. La voix douce et railleuse de Lionel s’éleva :

– M^{lle} Gemma est une admiratrice de tes œuvres, mon cher.

– Vous me faites trop d’honneur,

mademoiselle ; ce sont de simples œuvres d'amateur.

La voix, la physionomie de Salvatore n'étaient que froideur.

– Il n'est pas défendu à un amateur d'avoir un grand talent, dit Lætitia.

Son lourd regard enveloppait Salvatore. Brigida Tchernine eut un rire léger en répliquant :

– Salvatore est trop modeste. Il met ce talent sous le boisseau. C'est presque un crime, mon cher ami !

– Eh bien, criminel je resterai donc ! Et sans repentir, je vous l'affirme ! Je travaille par goût, pour mon plaisir, et non pour celui d'autrui.

– Belle affirmation d'égoïsme ! dit Lionel.

Un petit rictus tordait sa bouche sinueuse.

– Un égoïsme qui ne fait de mal à personne, en tout cas.

La sèche réplique donna à Gemma l'impression d'un soufflet lancé à la face de Lionel. Mais celui-ci n'en parut aucunement

touché. Se tournant vers Mahault, il lui adressa le plus caressant de ses sourires.

– Eh bien, chère Mahault, votre sœur a-t-elle été très surprise de la nouvelle que vous lui annonciez ?

– Oh ! oui ! surprise et charmée !

Les sourcils qui formaient un bel arc au-dessus des yeux de Gemma eurent un rapide froncement. Ce mensonge de Mahault lui déplaisait fort, après ce qu'elle venait de lui dire au sujet de ce mariage. Mais il était impossible de protester autrement que par le silence contre une telle affirmation.

Elle rencontra à ce moment le regard de Salvatore. Dans ces yeux noirs, d'une sévère beauté, elle crut discerner une lueur de surprise.

– Nous sommes tous ravis, dit M^{me} de Camparène. Mahault fera le bonheur de notre cher Lionel qui, de son côté, ne demande qu'à la rendre heureuse.

Sylvestre, le vieux maître d'hôtel, annonça à ce moment le dîner. Lionel, d'un geste plein de

grâce, prit le bras de Mahault et l'emmena vers la salle à manger à la suite de ses grands-parents. Pendant le repas, il ne fut qu'attentions et sourires pour sa fiancée. Mahault laissait voir ingénument son allégresse. Elle rivalisait de gaieté avec Brigida, très en verve, qui racontait les potins de Cannes et de la Côte. Son voisin, Salvatore, restait presque silencieux, et ne semblait prendre aucun intérêt à ce qui se disait autour de lui. Dans son visage aux traits nettement frappés, les yeux seuls semblaient vivre, allant de l'un à l'autre, s'arrêtant plus longuement sur Mahault, se détournant de la souriante figure de Lionel. Plusieurs fois, Gemma les rencontra et y revit cette expression attentive, un peu curieuse, déjà remarquée auparavant.

Vers la fin du repas, M. de Comparène demanda à Gemma son impression sur M. de Rambertin et sa fille. Elle dit combien ils lui avaient été sympathiques et quel aimable accueil elle avait reçu d'eux. Alors, la voix de Salvatore s'éleva :

– Ce sont d'excellentes gens, mais comme

beaucoup de leurs pareils, ils se figurent que tous les autres sont semblables à eux, et commettent ainsi des erreurs préjudiciables au prochain.

– Comment cela ? dit M. de Camparène.

Il regardait son petit-fils avec étonnement.

– De quelles erreurs veux-tu parler ? Je ne vois pas ce que tu peux leur reprocher à ce sujet.

Lionel ricana légèrement.

– C’est que, cher grand-père, Salvatore doit vous ranger dans la même catégorie que ces gens à courte vue. Du haut de son intelligence supérieure, il nous considère tous comme des aveugles – ou des faibles d’esprit.

Gemma vit se contracter les lèvres de Salvatore, comme s’il retenait des paroles prêtes à s’en échapper. À ce moment, sans doute dans la crainte d’un conflit entre les deux cousins, M^{me} de Camparène se mit à le questionner sur le récent séjour qu’il venait de faire à Paris. Il parla de concerts entendus, de pièces de théâtre. Sa physionomie s’animait légèrement. Gemma l’écoutait avec intérêt. Elle aimait cette netteté

dans l'analyse, cette hauteur morale qu'attestaient les jugements de Salvatore. Brigida Tchernine semblait boire ses paroles. Lionel affectait de ne pas écouter son cousin et causait avec sa fiancée. Lætitia, silencieuse, semblait rêver.

Après le dîner, Lionel et Mahault firent de la musique. La soirée était si tiède que l'on avait ouvert les portes-fenêtres. Salvatore se tenait au seuil de l'une d'elles et fumait en regardant les parterres éclairés par la lune. Lætitia s'approcha, lui demanda une cigarette. Elle resta près de lui, sans parler, le regard perdu aussi dans cette nuit claire où passaient des parfums printaniers. À peine, parfois, échangeaient-ils quelques paroles. De sa place, Gemma voyait Salvatore de profil, et elle remarquait la froideur de sa physionomie, elle devinait au mouvement des lèvres la brièveté de ses réponses. Non, il ne paraissait pas très aimable, l'aîné des petits-fils du comte de Comparène ! Il prit congé peu après, pendant un morceau que jouait Lionel, et Gemma pensa que la musique de son cousin le faisait fuir.

Lionel lui-même confirma cette opinion

quand, s'apercevant du départ de Salvatore, il dit avec un petit rire sarcastique :

– Ce cher ami m'avait assez entendu... Il n'a pu soutenir jusqu'au bout cet héroïque effort.

– Je ne puis comprendre cela, dit vivement Mahault. Un musicien tel que vous ! Moi, je ne me lasserais jamais de vous entendre !

– Oh ! vous, chère, très chère, vous savez comprendre ce que j'exprime par ma musique. Vous n'avez pas l'âme compliquée d'un Salvatore – heureusement !

Un regard d'une féline douceur accompagnait ces mots. Gemma, une fois de plus, songea, le cœur serré : « Comment Mahault peut-elle aimer ces yeux-là ? » Puis elle pensa aux paroles de Salvatore, tout à l'heure, au jugement qu'il avait porté sur les Rambertin. Faisait-il allusion au mariage de Juliette de Négrelise, arrangé par eux ? Cette jeune femme avait-elle été malheureuse, près de l'inquiétant Lionel ?

VII

Dans la matinée du lendemain, M^{me} de Camparène fit appeler Gemma et, après lui avoir dit quel contentement elle éprouvait de ces fiançailles de son petit-fils avec « cette délicieuse et parfaite Mahault », elle ajouta :

– Mais ceci, ma chère enfant, va un peu changer votre situation. Car vous ne pouvez continuer à remplir ce rôle d’institutrice près des belles-filles de votre sœur.

– Je n’y verrais pour ma part aucun inconvénient, madame. Toutefois, si vous jugez préférable...

– Tout à fait préférable, ma chère Gemma. Me permettez-vous de vous appeler ainsi, puisque vous allez être alliée à notre famille ?

– Mais, certainement, madame.

– Donc, voici ce que nous pourrions faire :

mon mari s'est déjà rendu compte de la valeur que vous auriez pour lui comme collaboratrice. S'il vous plaisait de vous consacrer à cette tâche, il mettrait en train, après l'ouvrage en cours sur les anciennes familles de Provence, un autre travail plus important. Voulez-vous vous y associer ?

– Je ne demande pas mieux, madame, mais je regretterai mes gentilles élèves, auxquelles je m'attachais déjà.

Elle pensait : « À Auberte surtout. L'autre sera toujours heureuse avec n'importe qui. Mais celle-là... »

– Vous continuerez de les voir, de vous en occuper moralement, si elles vous intéressent. Du reste, je ne chercherai pas tout de suite une autre institutrice. Le mariage aura lieu fin juin. Nous partirons aussitôt, mon mari, moi, vous et les enfants pour Dinard. Le médecin que j'ai consulté en votre absence pour Auberte la trouve anémiée, languissante, et conseille l'air de la mer.

– Oui, elle semble de constitution délicate, dit Gemma.

– Comme sa mère. Cette pauvre Juliette a traîné longtemps avant de mourir. Les médecins n’ont jamais pu savoir ce qu’elle avait... Eh bien, chère enfant, c’est donc entendu ? À notre retour, en septembre, vous deviendrez exclusivement la collaboratrice de mon mari ?

– C’est entendu, madame, du moment où cela convient aussi à M. de Comparène.

– Si cela lui convient ! Il est ravi à cette pensée de vous avoir toute à lui pour fouiller dans ses chères paperasses. Mais il ne faudra pas vous laisser accaparer, Gemma. Il le ferait sans bien s’en douter, car les hommes sont terriblement égoïstes, voyez-vous.

Gemma l’avait su par expérience, au cours de la collaboration qu’elle apportait à son père. Mais combien plus facilement elle eût supporté cette fatigue qu’il lui imposait parfois, si elle avait trouvé chez lui cette affection dont il gratifiait Mahault !

Quand elle rapporta à sa sœur cet entretien avec M^{me} de Comparène, Mahault dit avec satisfaction :

– J’aime mieux cela. Cette situation aurait été gênante pour toi comme pour moi. M^{me} de Comparène y a heureusement songé. C’est une preuve de délicatesse de sa part.

Et ce fut de nouveau un hymne en faveur de tous les Comparène – hors Salvatore, qui fut passé sous silence.

Pas plus aujourd’hui qu’hier, Gemma ne s’y associa. Mais elle ne cherchait plus à changer les idées de Mahault. Grisée, enthousiasmée, celle-ci s’en allait vers son destin.

Dès ce jour, Gemma reprit en main ses élèves. Joyce manifestait avec expansion sa joie de la revoir. Mais la fine observatrice qu’était Gemma avait déjà saisi des fausses notes dans cette nature enfantine. Joyce n’était pas franche. Elle se permettait volontiers de petites hypocrisies, d’habiles mensonges. En outre, elle cherchait à déprécier sa sœur, à lui nuire sournoisement. Tenait-elle donc de la nature paternelle ? En tout cas, la première sympathie de Gemma pour elle s’était fort atténuée, faisant place à quelque méfiance.

Auberte semblait plus renfermée, plus mélancolique que jamais. Ses joues s'étaient creusées encore, son teint paraissait plus pâle, le cerne sous ses yeux s'élargissait. Aux questions de Gemma, elle répondait : « Oui, je suis fatiguée, je n'ai pas faim. » Et Joyce disait, en levant les épaules :

– Je crois que tu pourrais te secouer un peu. Comme le dit papa, tu t'écoutes trop.

Auberte jetait sur sa sœur un regard triste, où se discernait un reproche, mais elle ne répliquait rien.

Deux jours après son retour, vers la fin de la matinée, Gemma emmena les enfants en promenade dans le bois derrière le parc. Joyce courait, s'ébattait avec un petit chien que lui avait donné son père. Auberte marchait près de Gemma. Tout à coup, une petite main froide saisit celle de la jeune fille.

– Mademoiselle, je... je...

Et avant d'avoir pu achever sa phrase, Auberte glissa à terre.

Gemma s'agenouilla, la prit entre ses bras. L'enfant était sans connaissance. À Joyce qui accourait à son appel, Gemma dit d'aller chercher du secours.

– Je pourrais voir si l'oncle Salvatore est chez lui ; c'est le plus près.

– Vous avez raison. Allez vite, mon enfant.

Ce fut en vain qu'en attendant, Gemma essaya de ranimer la petite fille. Elle eut un soupir de soulagement en voyant apparaître Salvatore, que suivait Joyce.

– Emportons-la chez moi d'abord, dit-il. Ce doit être un simple évanouissement dû à la faiblesse. Cette petite aurait dû être soignée sérieusement depuis longtemps.

Il la prit dans ses bras et descendit rapidement la pente boisée. Gemma le suivait avec Joyce. En arrivant au pavillon, Salvatore dit à l'aînée de ses nièces :

– Va ouvrir la porte de l'atelier, Joyce.

En passant près du dauphin de pierre, dont la gueule laissait échapper l'eau intarissable de la

montagne, Gemma, Salvatore et Joyce entrèrent dans une grande pièce éclairée par deux larges baies vitrées. Elle était pavée de marbre noir et blanc, tendue de tapisseries anciennes représentant des scènes pastorales. Quelques très beaux tapis d'Orient, quelques précieux meubles et sièges anciens en décoraient une partie ; l'autre était réservée au travail du sculpteur, ainsi qu'en témoignaient quelques statues et plusieurs blocs de marbre, dans l'un desquels se discernait l'ébauche d'un corps de femme.

Salvatore étendit sa nièce sur un divan de vieille brocatelle et quitta un instant l'atelier. Il revint, apportant un petit flacon qu'il ouvrit et dont il fit couler une partie du contenu entre les lèvres d'Auberte.

– Une vieille recette de mes aïeules corses, dit-il en s'adressant à Gemma qui soutenait la tête de l'enfant. Très efficace, voyez !

Auberte soulevait ses paupières. À la vue de son oncle, son regard s'éclaira un instant.

– Allons, voilà qui est mieux, petite fille ! Un simple malaise dont il ne sera plus question tout à

l'heure.

La voix de Salvatore, que Gemma avait connue jusqu'ici brève et presque sèche, prenait des inflexions adoucies. Et de la douceur aussi changeait l'expression des yeux sombres.

– Je suis bien fatiguée, murmura Auberte.

Gemma mit un baiser sur le front de l'enfant.

– Vous allez bientôt vous reposer dans votre lit, ma petite Aube... Joyce pourrait aller demander une voiture au château, n'est-ce pas ?

Gemma levait la tête vers Salvatore. Il répondit :

– C'est inutile. Je vais téléphoner au garage pour qu'on m'amène la mienne et je vous emmènerai toutes trois.

Il passa dans la pièce voisine et Gemma l'entendit téléphoner. Puis il revint et avança un fauteuil pour la jeune fille, jusque-là agenouillée près du divan.

– Asseyez-vous, mademoiselle. Ne vous fatiguez pas ainsi.

Gemma se releva et jeta un coup d'œil autour d'elle.

– J'aimerais voir vos œuvres. Celles que je connais sont tellement belles !

– Mais c'est facile. J'ai peu de choses ici. J'en ai donné à des églises, à quelques amis... Voici une Vierge aux roses, un Enfant endormi – c'est le fils d'un ami, un délicieux bambin – un Ange que je viens de terminer et qui est destiné à être mis sur un tombeau.

– Quelle admirable expression d'extase, d'adoration !

D'un geste instinctif, Gemma avait joint les mains, comme si elle s'associait à l'hommage du pur esprit envers la majesté divine. Salvatore attachait sur elle un discret regard, où se discernait cependant une attention aiguë. Joyce tournait dans l'atelier, en jetant pourtant des regards curieux. Cela déplut sans doute à son oncle, car il lui dit sèchement :

– Reste un peu tranquille, je te prie. Tu vas fatiguer ta sœur.

Elle se rapprocha et vint prendre la main de Gemma, avec une mine câline.

– C’est joli, dites, mademoiselle ?

– Oh ! bien mieux que joli ! Ce n’est pas le mot qui convient.

Salvatore, d’un geste machinal, passait la main sur un petit vase de marbre rose d’un galbe parfait. Quelques œillets, quelques roses y avaient été disposés par une main d’artiste. D’autres fleurs encore s’élançaient d’un vase de vieux moustiers à long col.

– J’aime beaucoup les deux nymphes qui décorent l’entrée de votre demeure, dit Gemma. L’une d’elles, surtout. Elle est si vivante !

Une ombre parut tomber sur la physionomie de Salvatore. Ses lèvres eurent une crispation légère.

– Vivante, elle l’était tellement !

La voix de Joyce s’éleva :

– Auberte dit qu’elle ressemble à sa maman.

Salvatore ne parut pas entendre cette remarque

de sa nièce. Il se rapprocha d'Auberte, dont les beaux yeux cernés demeuraient attachés sur lui et sur Gemma.

– Te sens-tu mieux, petite fille ? demanda-t-il en posant sa main sur le front un peu brûlant.

– Oui, mon oncle.

Gemma s'assit près d'elle et prit sa main, elle aussi trop chaude maintenant.

– Vous avez la fièvre, petite Aube ; il va falloir rester tranquillement au lit.

– Oh ! je ne demande pas mieux ! Je suis si fatiguée !

Salvatore fronça les sourcils.

– Cette enfant a besoin d'être sérieusement soignée, dit-il à mi-voix.

– M^{me} de Camparène a consulté un médecin, qui a conseillé un séjour à la mer. Nous devons partir aussitôt après... le mariage.

Salvatore lui jeta un vif regard. Après un coup d'œil vers Joyce, occupée plus loin à regarder un des tableaux pendus au mur, il demanda, en

baissant encore la voix :

– Me trompé-je en pensant qu’il vous déplaît, ce mariage-là ?

Elle dit spontanément :

– Oh ! non, vous ne vous trompez pas !

Elle eut l’impression d’une détente sur la physionomie de Salvatore. Mais à ce moment la voiture arrivait, Joyce se rapprochait.

Salvatore prit Auberte dans ses bras et alla l’installer sur les coussins. Puis, quand il eut aidé Gemma à monter, il prit place auprès du chauffeur et remit la voiture en marche. En un instant, elle se trouvait devant le château. Auberte, emportée par son oncle, fut remise aux soins d’Aurélié, et Gemma vint la rejoindre, tandis que Salvatore allait prévenir M^{me} de Camparène de l’incident.

La vieille dame arriva peu après. Son œil sévère examina le petit visage fatigué, sa main sèche tapota la main amaigrie, maintenant brûlante.

– Encore de la fièvre... Vous téléphonerez au

docteur Gendre pour qu'il vienne cet après-midi, Aurélie.

Puis, en s'écartant du lit, elle ajouta à voix basse, en s'adressant à Gemma :

– Avec la pauvre santé de la mère, nous ne pouvons nous étonner de la voir ainsi.

– M^{lle} de Rambertin me disait qu'elle était bien portante avant son mariage.

– Fausses apparences. Car, depuis la naissance d'Auberte, elle n'a fait que languir, pour mourir deux ans plus tard. Les médecins n'ont pu déterminer sa maladie. En tout cas, ce fut un grand chagrin pour mon pauvre Lionel. Déjà, auparavant, Laura, si belle, emportée brusquement...

M^{me} de Comparène soupira.

– Il a déjà bien souffert ! Mais la charmante Mahault lui fera oublier tout cela... Eh bien, mon enfant, je vous laisse. Faites-moi prévenir lorsque le docteur sera là.

Quand elle eut quitté la pièce, Gemma se rapprocha d'Auberte et mit un baiser sur son

front – ce baiser que ne lui avait pas donné son aïeule.

Une révolte s'élevait dans l'âme de la jeune fille contre cette sécheresse de la comtesse pour l'enfant malade, contre son attendrissement à l'égard de Lionel, alors qu'elle n'avait pas un mot de pitié pour la jeune femme morte à vingt-deux ans, laissant après elle une pauvre petite fille vraiment orpheline, puisqu'elle ne comptait pas pour son père.

Sous le baiser de Gemma, Auberte souleva ses paupières et dit à mi-voix :

– Il faut m'aimer...

– Oui, ma chérie, je vous aimerai.

Comme Aurélie revenait, Gemma s'en alla dans sa chambre, où elle trouva Mahault qui venait de recevoir une lettre de sa mère, en réponse à celle lui annonçant ses fiançailles. M^{me} Dorquier manifestait une grande joie et annonçait qu'elle viendrait assister au mariage de sa fille.

– Tu vois que maman n'est pas comme toi ? Elle est ravie de la chance qui m'échoit ! dit

triomphalement Mahault.

– C’est qu’elle ne connaît pas le fiancé...

– Elle sera conquise par lui dès qu’elle le verra !

Gemma pensa : « Oui, c’est exact. Elle ne discernera pas ce qu’il y a d’inquiétant chez cet homme. »

– Lionel m’a dit de l’inviter à venir quelque temps avant la cérémonie, continuait Mahault. Du reste, il compte lui écrire ces jours-ci... Eh bien, qu’est-ce qu’elle a, cette petite Auberte ? Elle s’est trouvée mal, m’a dit grand-mère ?

– Oui. Heureusement, nous n’étions pas très loin de la demeure de M. Salvatore. L’état de cet enfant est inquiétant.

– Sa mère était une pauvre petite nature, m’a dit Lionel.

– Ce n’est pas ce que prétendent ceux qui l’ont connue avant son mariage. Elle ne paraît pas telle non plus dans son portrait et la statue de M. Salvatore...

– Oh ! ce Salvatore ! En voilà un vers lequel tu

devrais bien tourner ta vindicte, car c'est un détestable orgueilleux, et qui, plus est, un fameux hypocrite !

– Un hypocrite, lui ? J'en doute fort ! Pourquoi dis-tu cela ?

Mahault se mit à rire.

– Figure-toi que j'ai compris, à quelques mots de Lionel, qu'il avait fait la cour à la jeune Juliette et que celle-ci n'y serait pas restée insensible.

Gemma eut un geste de protestation.

– C'est un mensonge de Lionel, certainement.

– Et pourquoi serait-ce un mensonge ? Pourquoi ce monsieur, bien qu'il pose pour le grand chrétien, n'aurait-il pas convoité la femme d'autrui ?

– En tout cas, je ne le croirai jamais tant que je ne le saurai pas d'une autre source que celle-là !

– À ton aise ! dit Mahault, visiblement très vexée. D'autres personnes ici pourraient sans doute te renseigner à ce sujet – Aurélie, par exemple, qui était la femme de chambre de

Juliette. Mais peu importe, d'ailleurs, ce que tu crois ou ne crois pas ! Ce qui est révoltant, c'est ta partialité contre Lionel. Il s'est bien aperçu de ton antipathie, lui qui est si fin, et il m'a dit hier : « Il faudra que je fasse la conquête de votre sœur. »

– Il y aura beaucoup de peine, riposta froidement Gemma.

Quand Mahault eût quitté la chambre, Gemma s'habilla pour le déjeuner, puis elle s'assit près de la fenêtre et appuya son front contre sa main. Elle pensait à ce que venait de lui dire Mahault. Invention de Lionel, certainement, pour expliquer son aversion à l'égard de son cousin. Ou bien, peut-être, Salvatore avait-il témoigné de la compassion à la jeune femme malheureuse, et Juliette y avait-elle été trop sensible... Oui, ce pouvait être cela. Gemma se souvenait de l'émotion qui avait un instant adouci la voix de Salvatore, tandis qu'il disait : « Elle était si vivante ! » Il aurait eu pitié d'elle – une pitié un peu amoureuse, peut-être... Mais si Lionel l'avait deviné, cela suffisait pour qu'il jetât de la boue

sur sa femme et son cousin.

Et dire qu'il était impossible d'ouvrir les yeux de Mahault ! Non, Gemma sentait bien que, dût-on lui prouver que Lionel avait été mauvais mari, elle s'obstinerait à ce mariage, miroir éblouissant pour cette alouette.

Avec un soupir, Gemma releva la tête. Devant elle, dans la pure lumière du midi, s'étendait la belle perspective des terrasses et des bois. Dans une allée errait la naine, aujourd'hui vêtue de rouge. Elle traînait après elle, au bout d'une laisse, le pékinois de M^{me} de Camparène. Gemma détourna la tête. La vue de cette créature anormale, traitée en mascotte par la comtesse, lui était singulièrement désagréable. Zorah ajoutait encore à l'atmosphère un peu trouble de cette demeure, dont elle avait ressenti le malaise dès son arrivée. L'inquiétant Lionel, cette vieille dame au cœur sec, assez mystérieuse, cette Lætitia énigmatique dont les yeux semblaient renfermer tant de ténèbres...

Et il y avait aussi Aurélie. Cette calme et douce Aurélie qui était entrée ici peu de temps

avant la mort de la première femme, qui avait servi Juliette. Dans les yeux de la mulâtresse, Gemma voyait parfois comme une inquiète tristesse, surtout depuis les fiançailles de Mahault. Celle-ci avait dit à sa sœur qu'elle pouvait se renseigner près de l'ancienne femme de chambre de Juliette. Certes, Aurélie devait être au courant de bien des choses. Mais elle semblait d'une inviolable discrétion. Jamais un mot concernant ses anciennes maîtresses n'était sorti de ses lèvres. Et Gemma aurait jugé indélicat de l'interroger à ce sujet.

Quant à Salvatore... Peut-être lui aurait-il dit quelque chose si elle lui avait montré son anxiété. Peut-être... Mais à quoi bon ? Mahault ne se rendrait à aucune raison, et surtout pas à ce que pourrait dire le cousin, adversaire déclaré de Lionel, dont celui-ci avait pris soin de ruiner par avance le témoignage en le calomniant.

Il n'y avait qu'à laisser le destin s'accomplir, en priant pour la folle Mahault.

VIII

Gemma reprit dès le lendemain son travail avec le vieux comte. Elle lui fit part du résultat de ses recherches, lui communiqua les résultats obtenus. Ensemble, ils commencèrent l'ouvrage que M. de Camparène avait en vue depuis longtemps, et que ses continuels déplacements l'empêchaient jusqu'alors de mettre en train. À propos de ces voyages, il confia un jour à Gemma que cette manie ambulatoire de sa femme avait été pour lui une grande épreuve.

– Ces continuels séjours dans les hôtels, les paquebots, les trains de luxe, quelle dispersion de la pensée, quelle existence harassante pour le corps et pour l'esprit ! Mais Cynthia ne pouvait demeurer au même endroit plus de deux ou trois mois.

– M. Lionel ne vous accompagnait pas ?

– Si, jusqu'à sa vingtième année. Alors, il a

refusé de quitter Brussols. Il s'est d'ailleurs marié à ce moment-là. Sa femme lui tenait compagnie – du moins pendant les deux années de sa courte vie conjugale. Plus tard, ce fut la petite Juliette. Gentille enfant, si gaie, si heureuse d'abord. Et puis, la maladie... Ce pauvre Lionel a eu bien du malheur jusqu'ici. Espérons que votre charmante sœur l'en dédommagera.

Gemma comprit ainsi que M^{me} de Camparène avait fait mener à son faible mari une vie tout à fait opposée à ses goûts et que M. de Camparène, lui aussi, avait eu dans le mariage, au milieu de sa richesse, une pénible existence près d'une femme féroce et égoïste.

Dans la bibliothèque, les travailleurs n'étaient pas, généralement, dérangés. Achille Bardoux, le secrétaire à tête de rat, écrivait dans l'embrasement d'une fenêtre, à l'autre extrémité de la pièce. Parfois, Lætitia venait chercher un livre, échangeait quelques mots avec le comte et Gemma. Un après-midi, Salvatore entra, rapportant un ouvrage sur l'ancienne Corse qu'il venait de terminer. Il s'assit et causa un moment,

interrogeant son grand-père, Gemma, sur le travail en cours. Il semblait fort au courant de ces questions. Comme Gemma le faisait remarquer, M. de Camparène dit, en frappant sur l'épaule de son petit-fils :

– Oui, celui-là aurait été pour moi un collaborateur incomparable. Mais il déteste Brussels et n'y fait que de très courts séjours... Au moins, resteras-tu jusqu'au mariage de Lionel ?

– Certes non ! Je serai en Corse à ce moment-là !

M. de Camparène prit un air embarrassé, en tourmentant un volume entre ses longs doigts maigres.

– Mais, mon enfant, chaque fois...

Salvatore ne parut pas l'entendre. Il regardait un rayon du couchant qui s'étendait jusqu'au fauteuil de Gemma, éclairant les boucles blondes, le teint nacré, les beaux yeux pensifs derrière leurs cils demi-baissés.

M. de Camparène toussota.

– M^{lle} de Rambertin, que ton cousin veut demander comme témoin, va encore faire une remarque...

– Laissez-la dire, grand-père, ou plutôt accusez-moi d'originalité, de loufoquerie, de tout ce que vous voudrez, enfin. Elle déversera quelques louanges de plus sur Lionel, voilà tout.

En se levant, Salvatore ajouta, s'adressant à Gemma :

– J'ai vu hier la petite Aube dans le jardin. Elle m'a paru avoir un peu moins mauvaise mine.

– Oui, il me semble. Mais je voudrais déjà la voir à l'air marin. Le docteur en espère un grand bien.

M. de Camparène soupira :

– Encore ces deux mois à Dinard qui vont interrompre notre travail !

Salvatore et Gemma rirent tous deux. (Salvatore avait un rire jeune et franc, très agréable, qui contrastait avec sa physionomie froide.)

– Emportez quelques paperasses, grand-père.

M^{lle} Gemma trouvera bien un peu de temps pour travailler avec vous.

– Oui, mais nous n’aurons pas la tranquillité d’ici, et tout sous la main. Enfin !

Le vieillard soupira de nouveau.

– Ainsi donc, tu vas retrouver bientôt ta chère Corse ?

– Oui, grand-père, dans une quinzaine, probablement. Connaissez-vous mon pays, mademoiselle ?

– Malheureusement non !

Et Salvatore se mit à décrire des paysages, des coutumes, avec des mots chauds, colorés, avec une étonnante puissance d’évocation. Sa physionomie se transformait de nouveau, devenait plus vivante, avec une flamme dans les yeux noirs qui décelait un feu intérieur soigneusement dérobé à l’ordinaire. Gemma, charmée, un peu frémissante, songeait : « Sa froideur n’est qu’un masque. Il y a de la passion dans cette âme. »

Quand son petit-fils eût quitté la bibliothèque,

M. de Comparène demeura un instant silencieux. Puis il fit observer :

– Il est bien regrettable que ce garçon-là, si remarquable à tous égards, ne veuille pas se marier ! Mais rien à faire ! Sa grand-mère a échoué dans toutes ses tentatives, et ses amis personnels de même. Alors il faudra donc, chère enfant, que Mahault assure la descendance masculine des Comparène, ajouta-t-il en souriant.

Pour le moment, Mahault était en pleine agitation. Lionel faisait apporter quelques transformations à l'appartement occupé par ses deux premières femmes. Avec sa fiancée, il choisissait tentures, tapis, qu'on apportait de Nice à choisir. Il faisait remonter des parures, en achetait de nouvelles. En compagnie de M^{me} de Comparène, Mahault visitait les maisons de couture où se confectionnaient pour elle toute une série de toilettes – surtout toilettes du soir et très élégantes robes d'intérieur.

Elle en concluait qu'elle mènerait une vie très mondaine, fréquenterait théâtres, casinos, où, en ce moment, deux ou trois fois par semaine, la

conduisait M^{me} de Camparène, aux petits soins pour elle.

– Cependant, M. Lionel ne semble pas sortir jamais de Brussols, lui fit observer un jour Gemma, tandis qu'elle contemplait une cape de vison étendue sur le lit.

– C'est vrai. Mais il m'a dit que pour l'amour de moi, il surmonterait cette humeur sauvage due à son infirmité.

L'infirmité de Lionel... Gemma se demandait parfois si elle existait en le voyant marcher correctement avec ses deux cannes. Il faisait chaque matin une promenade dans les jardins, suivi de son domestique chinois, lui donnant parfois le bras. Certains jours, il rejoignait Lætitia dans son laboratoire. Puis il revenait s'asseoir pour le reste de la journée, les jambes enveloppées de fourrures ou de plaids, selon la saison. Il passait son temps à lire, à causer, à faire de la musique. Une de ses occupations favorites était de modifier la disposition des fleurs dans les vases et corbeilles préparés par le jardinier. Il y apportait un art délicat qui en faisait un émule des

Japonais.

Le second dimanche qui suivit son retour, Gemma, en sortant de l'église avec Mahault et Lætitia, vit s'avancer vers elle Salvatore. Après les avoir saluées, il répondit à une remarque de la comtesse Camparini :

– En effet, j'étais dimanche dernier à Nice. J'avais été entendre la veille *la Flûte enchantée* avec cet excellent orchestre viennois, et je ne suis revenu que dimanche soir.

– Ah ! *la Flûte enchantée* ! dit Mahault. J'aurais bien voulu aussi l'entendre. Il faudra que je demande à M^{me} de Camparène de m'y conduire si on la joue encore ?

– Oui, elle est à l'affiche pour la semaine.

– Nous en avons précisément joué certaines parties hier, Lionel et moi.

Salvatore eut un léger rire sarcastique.

– Oh ! Mozart joué par Lionel ! L'ange de lumière transformé en bête vénéneuse.

Mahault prit un air fâché :

– Mais, monsieur...

– Vous ne vous êtes pas aperçue qu’il transformait tout ce qu’il jouait ?

Salvatore regardait Mahault avec un mélange d’ironie et de pitié.

– Oh ! avec un incontestable talent ! Il est vraiment un artiste. Mais c’est sa pensée, à lui, c’est son esprit, son âme, qu’il introduit instinctivement dans les œuvres d’autrui... N’ai-je pas raison, Lætitia ?

La comtesse Camparini inclina affirmativement la tête.

– En tout cas, c’est un délice de l’entendre, dit Mahault, pinçant un peu les lèvres.

– Est-ce votre avis, mademoiselle ?

Salvatore s’adressait à Gemma.

– Certes non ! J’éprouve toujours un malaise en l’écoutant.

– Oh ! toi... Du moment où il s’agit de Lionel !

Et Mahault, en colère, tourna le dos pour se diriger vers la voiture.

– Elle trouve que vous n’avez pas assez de sympathie pour son fiancé ? dit Lætitia.

Un sourire assez énigmatique glissait entre ses lèvres.

Gemma ne répliqua rien. Peu lui importait que la comtesse Camparini eût deviné ses sentiments à l’égard de Lionel ; mais elle lui inspirait trop peu de confiance pour qu’elle les confirmât devant elle.

Salvatore jeta vers M^{lle} de Fonteillan un de ces regards curieux, intéressés, qu’il avait eus pour elle dès leur première rencontre. Puis il demanda, s’adressant à toutes deux :

– Remontez-vous en voiture ?

– Pas moi, en tout cas, par cette superbe matinée, dit Lætitia. Et vous, mademoiselle ?

– Oh ! moi non plus !

– Alors, remontons ensemble. Je suis venu à pied, en faisant un détour par les Cordières. Y avez-vous mené M^{lle} de Fonteillan, Lætitia ?

– Non, pas encore. Je me proposais de l’y conduire cette semaine. La végétation est

magnifique en ce moment.

Tout en causant, les trois jeunes gens s'engageaient dans la montée. Devant eux s'avancait Paola, enveloppée dans sa longue mante noire. Lætitia dit avec un petit rire bref :

– Elle me fait ainsi l'effet d'un grand corbeau, votre Paola. Quand vous êtes seul avec elle, je ne pense pas que ce soit très gai.

– La gaieté n'a jamais été le fait de ma bonne Paola. Je dois me contenter de son dévouement absolu.

– Un dévouement qui va peut-être jusqu'à la jalousie, car on prétend que c'est elle qui vous engage à garder le célibat.

Salvatore tourna vers sa cousine un regard où l'impatience se mêlait à l'ironie.

– Qui prétend cela ? Lionel ?

– Lui et M^{me} de Camparène.

– Elle déteste Paola. Mais à l'occasion vous pourrez l'assurer que je ne suis pas homme à subir une influence quelconque, sur ce point-là encore moins que sur d'autres.

Et après un petit temps de silence, Salvatore ajouta, avec une intonation sarcastique :

– Si elle croit Paola capable de me pousser dans cette voie, elle devrait au contraire la bénir, puisqu'en ce cas tous les biens de Comparène reviendraient à Lionel et à sa descendance ?

– La logique n'existe pas beaucoup dans les cerveaux humains, vous le savez, mon cher.

Ils durent tous trois à ce moment se ranger le long de la route étroite pour laisser passer la voiture ramenant Mahault, Aurélie et Anna, la cuisinière. Après cela, ils parlèrent d'autre chose jusqu'à l'arrivée au château. Salvatore prit congé de ses compagnes. Gemma monta chez elle pour changer de vêtements, puis elle se rendit dans la chambre des enfants où Auberte demeurait couchée tard dans la matinée, avant d'aller s'étendre dans une partie ensoleillée des jardins.

Comme elle en sortait un quart d'heure plus tard, elle croisa sur le palier Aurélie, qui tenait une lettre à la main. Remarquant des larmes dans ses yeux, elle demanda :

– Avez-vous reçu de mauvaises nouvelles ?

– C’est un mot de M^{me} Shepherd, la mère de l’institutrice anglaise qui a précédé Mademoiselle. Elle m’annonce que la pauvre petite miss est morte la semaine passée.

– Quoi ? Était-elle donc si mal quand elle est partie d’ici ? Quelle maladie avait-elle ?

– On ne sait pas, mademoiselle. C’était une langueur, une tristesse. On espérait que le retour dans son pays lui ferait du bien. Hélas !

Un léger grincement fit tourner la tête de la mulâtresse. Dans l’entrebâillement d’une porte apparaissait la figure fardée de Zorah. Ses grosses lèvres s’ouvraient, ricanantes, ses petits yeux noirs luisaient de joie.

– Qu’est-ce que tu fais là, toi ? dit brusquement Aurélie.

– J’écoute... j’écoute... Ah ! encore une, encore une !

La porte fut brusquement refermée, non sans qu’on eût le temps d’entendre une sorte d’affreux éclat de rire.

– Que dit-elle ? demanda Gemma, péniblement impressionnée.

– Oh ! je ne sais... Elle a le cerveau dérangé.

Aurélie semblait avoir peine à parler, et son teint prenait une couleur cendreuse.

– Quand donc serons-nous débarrassés de cette créature ? C'est une vraie calamité !

Personne ne comprend l'entêtement de Madame la comtesse...

Tout en parlant, Aurélie s'en allait vers la chambre des enfants dont elle ouvrit la porte où elle disparut.

De cet incident, il resta à Gemma un malaise qui fut long à se dissiper. La présence de Brigida Tchernine au déjeuner l'y aida un peu. La jeune femme était gaie, contait assez drôlement les potins de la Côte. Gemma la jugeait bonne, mais d'intelligence médiocre et d'esprit assez superficiel. Comme elle ne dissimulait pas sa déception de ne point voir apparaître Salvatore, Lionel dit narquoisement :

– Eh bien, ma chère, allez le relancer chez lui !

– Oh ! je n’oserais jamais !

– Là, vous voyez quel aimable et galant personnage est mon cousin ! Brigida, une amie d’enfance, recule à la pensée de l’accueil que lui ferait cet ogre dans sa tanière.

Brigida leva les épaules.

– N’exagérez pas, Lionel ! Salvatore ne me recevrait pas mal, naturellement, mais il prendrait peut-être un certain air...

– Eh ! c’est ce que je dis ! Un certain air qui vous ferait comprendre que vous êtes indésirable. Ainsi donc, mieux vaut demeurer parmi nous, qui sommes des gens aimables et sans complications.

Gemma songea : « Sans complications ! Oui, Mahault, M. de Camparène, mais les autres !... »

Mahault dit impétueusement :

– Votre ennuyeux cousin fait aussi bien de ne pas nous honorer de sa présence, Lionel ! Je ne sais ce que lui trouve d’intéressant M^{me} Tchernine, mais moi je le déteste !

– Vous avez bien raison, ma très chère. Mais ne savez-vous pas que l’amour est aveugle ?

Lionel regardait ironiquement Brigida. Celle-ci rougit sous son fard, fit la moue d'une personne vexée, mais ne protesta pas.

Gemma la regardait avec une indulgence mêlée d'un peu de pitié. Elle ne s'imaginait pas un homme tel que Salvatore pouvant aimer cette aimable femme insignifiante. Pauvre Brigida, elle ferait peut-être bien de ne pas conserver d'illusions à ce sujet.

M^{me} de Camparène, ce soir-là, emmena à Nice Mahault, Gemma et M^{me} Tchernine. Après un dîner au restaurant, elle devait les conduire au Casino pour entendre *la Flûte enchantée*.

– Quel dommage que vous ne vous décidiez pas à venir avec nous, dit Mahault en prenant congé de Lionel. Cela aurait tellement augmenté mon plaisir ! Pourquoi vous confiner ainsi, alors que vous pourriez jouir de tant de choses ?

Il rit doucement en prenant sa main pour la baiser.

– Oui, oui, je suis un original. Ne vous occupez pas de moi, ma chérie ; profitez bien de

ce plaisir. Profitez de ces belles heures de fiançailles, qui resteront indélébilement dans votre souvenir.

Sa voix n'était que tendre douceur. Son regard caressait Mahault, vraiment d'une beauté parfaite dans cette robe de crêpe d'un rose très pâle, avec, autour du cou, le fil de perles d'un orient très pur qu'il lui avait offert quelques jours auparavant.

– Profitez, chère Mahault, répéta-t-il.

Et ses lèvres se posèrent longuement sur les doigts de Mahault.

Gemma eut un singulier coup au cœur. Pourquoi ? Elle en chercha vainement l'explication au cours de la soirée, tandis que, reprise d'une singulière angoisse, elle écoutait distraitement les propos de ses compagnes et tressaillait en entendant le rire léger de Mahault, heureuse, triomphante, exultante de l'admiration qu'elle sentait autour d'elle.

IX

Gemma revit Salvatore quelques jours plus tard dans la bibliothèque. Cette fois, ils parlèrent surtout de l'ouvrage en cours. M. de Camparène était enthousiasmé de sa collaboratrice.

– Elle a le don de l'ordre, de la clarté. Aussi, avançons-nous rapidement dans notre travail. S'il n'y avait pas ces deux maudits mois de Dinard, nous aurions tôt fait de le terminer.

– Et après, vous n'auriez plus rien à faire, grand-père ?

Le vieillard leva les bras au plafond.

– Plus rien à faire ! Mais au contraire, des masses de choses ! Je voudrais aussi que M^{lle} Gemma compulse nos archives. Peut-être y trouverions-nous matière à quelque ouvrage intéressant. Elle a déjà commencé un petit classement ; mais tout cela est en désordre,

personne n'ayant eu la curiosité d'y mettre le nez depuis longtemps. Mon père me disait :

« Fouiller dans ces vieux papiers, ce n'est pas dans mes goûts. » Moi, je me suis marié jeune et je n'ai habité Brussols qu'en passant. Ton père n'avait pas d'attrait pour ces sortes d'études, ton oncle Richard non plus. Alors, les vieux papiers sont restés dans leurs caisses, d'où ces charmantes mains vont les exhumer.

Et galamment, M. de Comparène baisa les doigts de Gemma qui souriait.

– Espérons que vous n'y découvrirez pas quelque lourd secret de famille, mademoiselle, dit Salvatore, mi-plaisant, mi-sérieux.

– Des secrets plus ou moins pénibles, je pense qu'il y en a dans beaucoup de familles, répliqua M. de Comparène. Certains sont venus au jour, d'autres demeureront enfouis dans les archives ou bien n'auront été connus que de quelques contemporains, qui ont gardé le silence. Nous avons un lourd poids d'hérédité, mon enfant, et parfois une tare, morale ou physique, qu'on croyait disparue, se manifeste à longue échéance

dans la descendance.

– Oui, et c’est angoissant, grand-père.

– Est-ce pour cela que tu ne veux pas te marier ? demanda le vieillard en posant sa main sur celle de son petit-fils.

– Non, je n’ai pas le droit de m’arrêter à cette crainte. Je dois faire confiance à Dieu.

Ma résolution de célibat, qui d’ailleurs n’est pas irrévocable, n’a rien à voir avec ces troublantes questions d’hérédité.

Sur ces mots, Salvatore prit congé de son aïeul et de Gemma. Comme à chacun de ses entretiens avec lui, il restait à la jeune fille une impression rafraîchissante de loyauté, de noblesse d’âme qui parut bonne à son esprit anxieux.

Elle le revit quelques jours plus tard, le dimanche qui précédait son départ, au sortir de la messe. Lætitia n’était pas là. Elle assistait à un congrès de chimistes, à Paris, et devait ensuite passer par l’Italie où l’appelaient quelques règlements d’affaires. Salvatore salua les jeunes filles au passage. Mahault lui jeta un regard noir,

en disant entre ses dents :

– Si on pouvait ne jamais le revoir, celui-là !

Gemma pensa avec un serrement de cœur :
« Quelle influence a pris sur elle ce Lionel ! C'est presque de la haine qu'elle a maintenant contre son cousin. »

M^{me} Dorfier arriva quatre jours avant la cérémonie. Elle était restée mince, alerte, mais sous le maquillage se devinait la flétrissure des traits fins causée par la cinquantaine, et surtout par une trépidante existence mondaine. Ainsi que l'avait prévu Gemma, Lionel lui inspira aussitôt le plus vif enthousiasme, d'autant mieux qu'il se montra à son égard prodigue de flatteries et d'amabilités.

– Quelle chance tu as, ma petite Mahault ! répétait-elle. Quelle merveilleuse chance !

Il voulut lui faire visiter la serre, et après lui avoir fait admirer la fameuse rose « Cynthia », coupa pour elle celle qui venait de s'épanouir.

– Les suivantes seront pour ma chère Mahault, ajouta-t-il avec son plus caressant sourire.

Mahault avait dû apprendre à sa mère les sentiments de Gemma à l'égard de Lionel, car M^{me} Dorfier attaqua sa fille cadette sur ce sujet, la veille du mariage, tandis qu'elles se promenaient toutes deux dans les jardins.

– Tu parais singulièrement froide à l'égard de cet homme charmant ! Que lui reproches-tu donc ?

– Sa fausseté, répondit nettement Gemma.

M^{me} Dorfier rit ironiquement.

– Voilà un beau jugement ! Parce qu'un homme est aimable, toujours doux et souriant, Mademoiselle le déclare sans franchise ! Vraiment, Gemma, tu as un caractère impossible !

Et je crois surtout que tu es jalouse de la chance inespérée qui échoit à ta sœur.

Gemma eut un sursaut de protestation.

– Moi, jalouse de ce mariage ? Ah ! maman, comme vous me connaissez peu ! Mon seul espoir est de me tromper sur cet homme, et je vous assure que j'aurais un grand poids de moins

sur le cœur si, dans quelque temps, je voyais Mahault heureuse comme elle l'est aujourd'hui.

– Eh bien, tu peux le déposer dès maintenant, ton poids sur le cœur. Le bonheur futur de Mahault ne fait pas question... Ah ! qui est donc cette belle personne ?

La personne en question était Lætitia, arrivée le matin même. Gemma les présenta l'une à l'autre et les laissa en conversation tandis qu'elle rejoignait Auberte étendue sur une chaise longue, dans l'ombre de la loggia. Elle s'assit près de la petite fille et prit un ouvrage de broderie. Auberte attachait sur elle son doux regard songeur. Elle dit tout à coup :

– Vous êtes triste, mademoiselle ? Quelqu'un vous a fait du mal ?

Un sourire mélancolique vint aux lèvres de Gemma.

– Oui, ma petite Aube, quelqu'un m'a fait un peu de mal ; ce n'est pas la première fois. Mais cela passera, ne vous inquiétez pas, ma petite enfant.

Rien n'était changé. La partialité maternelle pour Mahault restait semblable à autrefois. Comme autrefois aussi, tout ce que disait ou faisait Gemma était tourné à mal.

Jalouse, elle ? Jalouse de la « chance » de Mahault ? Un amer mépris soulevait le cœur de Gemma. Là-bas, à l'autre extrémité de la loggia, elle voyait sa sœur occupée à faire la lecture à Lionel. Assise tout près de lui, elle lui abandonnait sa main qu'il couvrait de baisers, sa main dont il avait la veille orné un des doigts d'une nouvelle bague, « une merveille » disait M^{me} Dorfier avec une admiration mêlée d'envie.

Gemma détourna la tête en retenant un soupir. Elle pensa, en regardant Auberte qui fermait ses paupières sur ses yeux trop graves : « Pauvre petite, nous nous ressemblons sous ce rapport. Toutes deux nous sommes « celles qu'on n'aime pas », celles dont l'affection est dédaignée, celles, pourtant, qui savent aimer, dans le vrai sens du mot. »

La cérémonie nuptiale fut célébrée le

lendemain dans la chapelle du château. Située dans la partie la plus ancienne, elle ne servait plus guère depuis longtemps. Le mariage de Lionel et de Juliette y avait eu lieu aussi. Les fleurs et les lumières lui enlevaient pour un moment cet aspect d'abandon, d'obscurité, dont Gemma avait ressenti la désagréable impression quand elle l'avait visitée au début de son séjour à Brussols. D'épais tapis couvraient le sol, jusqu'aux degrés du petit autel de pierre. Sur eux se déploya la longue traîne de Mahault, éblouissante dans les soyeuses blancheurs de sa robe, sous le voile de précieuse dentelle que Lionel avait voulu disposer lui-même sur les boucles brunes, avec cette adresse, ce sens artistique qu'on ne pouvait lui dénier.

– Un magicien ! disait son enthousiaste belle-mère.

Un prélat italien, ami des Camparène, donna la bénédiction nuptiale. Le curé du village célébrait la messe. Il n'y avait pas d'invités en dehors de Brigida Tchernine et de M^{lle} de Rambertin, arrivée deux jours auparavant. Les relations

plutôt cosmopolites des Camparène ne se trouvaient pas à cette époque sur la Côte, et la parenté anglaise de Lionel avait seulement envoyé félicitations et cadeaux. Ce fut donc un lunch tout intime, et le soir un dîner semblable, qui réunirent autour des nouveaux mariés les hôtes de Brussols. M^{me} de Camparène, son mari, Gemma et les petites filles devaient partir le lendemain matin. Tout était prêt, les bagages envoyés à l'avance. En prévision de la fatigue du voyage, Auberte restait couchée. Joyce jouait avec Oleg Tchernine. Lætitia proposa à M^{lle} de Rambertin et à Gemma une promenade aux alentours de Brussols. Elles revinrent par le bois et passèrent devant le pavillon de Salvatore. Avec une exclamation, M^{lle} de Rambertin s'arrêta devant une des statues.

– Mais c'est Juliette !

– Oui, c'est Juliette, dit Lætitia.

– Admirable de ressemblance, de vérité ! Qui a fait cela ?

– Salvatore.

– Quel artiste ! C’est bien elle, telle qu’elle était au moment de son mariage, si finement jolie, si pleine de vie.

– Cette statue a été faite après sa mort.

– Après sa mort ? Comment, elle n’a pas posé ?

– Salvatore ne fait jamais poser ses modèles.

– C’est inouï ! Quelle mémoire visuelle ! Cette chère petite Juliette semble véritablement prête à s’avancer vers nous, à nous parler. Voyez, il y a même cette fossette près de la joue qui donnait tant de charme à son sourire. Et ce petit clin d’œil qu’elle avait parfois, si amusant ! Vraiment, il fallait que votre cousin ait étudié minutieusement cette physionomie, saisi, retenu tous ses changements d’expression, si variés.

– Comme aurait pu le faire un amoureux, dit Lætitia.

Gemma tressaillit et jeta un coup d’œil vers elle. Mais l’impénétrable visage ne révélait rien.

– Comme un amoureux ? répéta M^{lle} de Rambertin.

Elle se mit à rire.

– Mais je pense bien qu’il ne s’agissait pas de cela, de lui à elle ?

– Chère mademoiselle, nous ne connaissons pas le secret des cœurs – surtout d’un cœur tel que celui de Salvatore, très fermé.

– Ah ! vous supposez que... ?

M^{lle} de Rambertin semblait très intéressée.

– Heureusement, cette gentille Juliette était très amoureuse de son mari, sans quoi la situation eût pu être très délicate.

– Très délicate, en effet, dit Lætitia.

Un bref sourire, nuancé de sarcasme, entrouvrit ses lèvres. Puis elle parla d’autre chose et reprit avec ses compagnes le chemin du château.

Mais la curiosité de M^{lle} de Rambertin avait été éveillée. Avant le dîner, tandis qu’elle se promenait dans les jardins avec Gemma, elle lui demanda :

– Aviez-vous déjà entendu parler de ce que

nous a dit donna Lætitia ?

– La comtesse Comparini n’aimait pas cette pauvre Juliette, je m’en suis aperçue. Il ne faut donc pas accorder de crédit à ses insinuations, assez déplacées, il faut le reconnaître.

– Elle n’aimait pas Juliette ? Pourquoi donc ?

– Je l’ignore, mademoiselle.

Mais Gemma, en se rappelant certains regards des yeux sombres glissés vers Salvatore, se doutait au contraire du motif de cette aversion. À tort ou à raison, Lætitia croyait son cousin épris de Juliette, et elle, qui l’aimait, ne le pardonnait pas à la jeune femme.

À tort ou à raison ? Gemma se le demandait toujours et elle en éprouvait une certaine perplexité.

Dans la matinée du lendemain, M. de Comparène, sa femme, Gemma et les petites filles quittèrent Brussols dans la voiture conduite par Ali, le chauffeur noir. M^{lle} de Rambertin était partie quelques instants auparavant dans sa petite voiture. Sur le seuil du château se tenaient Lionel

et Mahault. La jeune femme était éblouissante de beauté, de joie, dans une robe vaporeuse couleur d'aurore. Lionel, souriant, appuyait une main sur son épaule. C'était une vision de parfait bonheur. Mais en levant la tête, Gemma aperçut à une fenêtre du premier étage la face grimaçante de Zorah. La naine riait, riait, en agitant ses petites mains. Gemma ferma les yeux, le cœur étreint par l'angoisse. Près d'elle, M^{me} de Comparène disait avec satisfaction :

– Ces chers enfants, les voilà heureux. Nous pouvons partir tranquilles, Gemma.

X

Une nièce de M^{me} de Camparène, lady Heldon, lui avait cédé pour deux mois sa belle et grande villa de Dinard. Une véranda ouverte sur la mer permettait à Auberte de demeurer à l'air une grande partie de la journée. Joyce jouait avec de petites Anglaises dont les parents étaient en relations de famille ou d'amitié avec sa grand-mère. Gemma avait donc peu à s'occuper d'elle et partageait son temps entre Auberte et M. de Camparène qui, suivant les conseils de Salvatore, avait apporté les éléments nécessaires pour la continuation de l'ouvrage entrepris. Tous les matins, avant de se mettre au travail, elle faisait une longue promenade le long de la côte, s'enivrant de l'air marin, contemplant l'Océan dont elle aimait la mouvante, capricieuse beauté. Enfants, adolescentes, Mahault et elle passaient leurs vacances à Paramé, où M. de Fonteillan possédait une villa. Il l'avait vendue après le

départ de sa femme, et ses filles avaient dû se contenter de l'accompagner dans les stations thermales, aux Pyrénées et en Auvergne, où les médecins l'envoyaient. C'était donc une joie pour Gemma de se retrouver devant cette mer dont elle avait aimé jusqu'aux fureurs, tandis que Mahault, les jours de tempête, s'enfermait en se bouchant les oreilles.

M^{me} de Comparène sortait peu, mais recevait volontiers. Gemma l'aidait à faire les honneurs. Elle la présentait comme « une jeune amie, la sœur de ma nouvelle petite-fille ». Les femmes la trouvaient généralement charmante, parce qu'elle n'était pas coquette, montrait en tout beaucoup de tact et de simplicité. Les hommes l'admiraient, lui eussent volontiers fait la cour. Mais sa réserve les retenait, les laissait hésitants sur le succès d'une tentative.

L'un d'eux, cependant, semblait disposé à se montrer plus audacieux. C'était sir Christopher Temple, beau garçon, aimable et gai, grand amateur de sports. Gemma jouait parfois avec lui et d'autres jeunes gens au tennis, sur le court de

la villa « Flower », où habitaient les Comparène. Il voulait lui enseigner le golf, l'emmener en mer sur son canot à moteur. Elle refusait en souriant, avec fermeté.

– Non, sir Christopher, le golf ne me dit rien. D'ailleurs, j'ai à travailler.

– Mais on ne travaille pas, ici ! Voyez, moi je m'amuse tout le temps.

– Ce n'est peut-être pas ce que vous faites de mieux, ripostait-elle, moitié plaisantant, moitié sérieuse.

Un après-midi, on eut la surprise de voir apparaître Salvatore. Il venait de faire une croisière dans l'Atlantique sur le yacht d'un de ses amis qui arrivait à Dinard pour y passer une quinzaine de jours. Cet ami, Robert Grandier, possédait en Amérique du Sud des propriétés, héritage de sa mère. Salvatore le présenta le lendemain à M^{me} de Comparène, ainsi que sa femme, agréable personne dont la simplicité, la grâce enjouée, plurent aussitôt à Gemma.

– Il faudra venir faire une promenade sur le

yacht avec la petite Aube, dit Salvatore à M^{lle} de Fonteillan. Elle a déjà meilleure mine, mais quelques heures en pleine mer feront merveille. Nous avons combiné cela, M^{me} Granger et moi. Vous n’y voyez pas d’inconvénient, grand-mère ?

Non, M^{me} de Camparène n’en voyait aucun. Les Granger étant des gens fort riches, elle les tenait en suffisante estime pour les accueillir avec toute l’amabilité dont elle était capable, bien qu’ils fussent les amis de Salvatore.

Gemma se rendit donc le lendemain sur le *Myrtô*, où elle fit la connaissance des trois enfants de M^{me} Granger. L’aîné, âgé de quatre ans, avait servi de modèle à Salvatore pour « l’Enfant endormi », que Gemma avait vu dans l’atelier du pavillon. C’était un bel enfant vif et gracieux, qui se prit aussitôt d’affection pour la jeune fille et, le soir, prétendait la suivre à terre.

– Elle reviendra demain, lui dit sa mère. Il faut continuer cette cure pour votre petite malade, mademoiselle. Rien ne lui sera plus favorable.

Gemma ne demandait pas mieux. L’atmosphère, ici, la changeait de celle qui lui

pesait tant à Brussols. Elle était, moralement, saine, aérée. La discrète sympathie de Cécile Granger trouvait en elle un écho et elle pensait : « J'aimerais l'avoir pour amie. »

– Je savais bien que cette charmante femme vous plairait, lui dit Salvatore quelques jours plus tard, tandis qu'il l'accompagnait avec Auberte jusqu'à la villa « Flower ». Et je puis vous assurer que ce sentiment est réciproque.

– Oui, j'aime cette nature, qui semble si simple, si droite. Elle inspire confiance, irrésistiblement.

Salvatore eut un de ses brefs sourires, en répliquant :

– Elle m'a dit de vous la même chose, presque dans les mêmes termes.

Ils marchèrent un moment en silence, puis Salvatore demanda :

– Avez-vous des nouvelles de votre sœur ?

– Oui, un mot hier. Elle paraît en pleine félicité.

Gemma se tut, hésita un moment, puis

demanda en baissant la voix :

– Croyez-vous qu'elle puisse être heureuse près de votre cousin ?

À son tour, Salvatore hésita ; enfin il répondit :

– Je ne le crois pas.

– Pourquoi ?

– Parce qu'il est le plus monstrueux égoïste qui existe.

Ils arrivaient près de la villa. Salvatore ajouta, en jetant un coup d'œil sur la physionomie anxieuse de Gemma :

– Mais, après tout, nous n'en savons rien. Peut-être que cette jolie Mahault le transformera quelque peu. Et puis, son cœur ne doit avoir qu'une petite capacité de souffrance, si j'en crois l'impression qu'elle m'a produite.

– Ses premières femmes... elles ont beaucoup souffert ?

– Laura, je l'ignore, car je l'ai peu connue. Juliette, j'en suis sûr. Mais elle avait une âme

singulièrement sensible... une âme comme la vôtre.

Il s'inclina, prit la main que lui tendait Gemma et s'éloigna en disant : « À demain. » Sa voix venait d'avoir des vibrations adoucies, un peu frémissantes.

Gemma entra machinalement dans la villa, suivie d'Auberte. Elle éprouvait une émotion singulière, dont elle ne distinguait pas la nature. Dans le hall, vaste et bien aménagé, M^{me} de Camparène achevait de lire une lettre.

– C'est un mot de Lionel. Il me dit que tout va bien à Brussols, que Mahault est délicieuse. Lætitia est repartie pour l'Italie. Ces chers jeunes amoureux sont donc seuls maintenant.

Le cœur de Gemma se serra. Elle pensait à ce que venait de lui dire Salvatore. Juliette avait été malheureuse. L'âme légère de Mahault serait-elle préservée d'un sort semblable ?

Dans la matinée du lendemain, comme Gemma quittait le tennis où elle venait de jouer une partie avec deux jeunes Anglaises et sir

Christopher, elle fut rejointe par celui-ci dans le hall de la villa, désert à cette heure.

– Je voudrais vous demander quelque chose, Mademoiselle de Fonteillan.

– Et quoi donc, sir Christopher ?

Il dit sans ambages :

– Je vous demande de devenir ma femme. Je suis très amoureux de vous et je crois que nous serions très heureux.

Gemma sourit, pour cacher l'embarras et l'ennui que lui causait cette brusque demande en mariage.

– Je regrette de ne pouvoir vous répondre que par un refus. J'ai beaucoup de sympathie pour vous, sir Christopher, mais je n'ai pas du tout le désir de me marier, du moins pour le moment. En outre, je n'épouserai pas un étranger.

La physionomie du jeune Anglais laissa paraître une vive déception.

– Oh ! ne me répondez pas tout de suite ! Il faut réfléchir...

– Non, je n’ai pas besoin de réfléchir. Demain comme aujourd’hui, ce serait la même chose.

Il prit congé d’elle, visiblement déçu, mais avec au front un pli d’entêtement témoignant qu’il n’avait pas renoncé.

Dans la soirée, tandis que Gemma préparait le jeu d’échecs pour la partie de M. de Comparène, la comtesse lui dit :

– Il paraît que vous avez désespéré ce pauvre Christopher, mon enfant ? Il est venu me conter sa peine. C’est un si charmant garçon ! Un beau parti, en outre. De la fortune, un avenir dans la politique, avec la protection de son oncle. Vous ne pouvez trouver mieux, Gemma.

– Je ne veux pas me marier encore, Madame. Et comme je l’ai dit à sir Christopher, je n’épouserai pas un étranger.

– Cela n’est pas sérieux. Considérez la situation qui vous est offerte, l’aimable mari que serait Christopher. Il est très épris de vous, le pauvre garçon, et vous le désespéreriez en écartant sa demande.

Gemma comprit que le jeune homme avait demandé à M^{me} de Camparène de prendre sa cause en main. Elle vit aussi que le ferme maintien de son refus la mécontentait profondément. Par contre, M. de Camparène laissa voir une satisfaction qui lui attira cette sèche remarque de sa femme :

– Vous vous réjouissez de conserver votre collaboratrice. Cela prouve que vous êtes un égoïste, mon cher.

Dans l'après-midi du lendemain, après avoir installé Auberte sur le pont du yacht, Gemma s'assit près d'elle et prit un ouvrage de broderie. M^{lle} Granger était allée à terre pour voir une amie de passage. Salvatore, sortant du salon, vint à Gemma, serra la main qu'elle lui tendait et prit un siège, après avoir donné une caresse à la joue d'Auberte.

– Ainsi donc, vous avez refusé le jeune Christopher, mademoiselle ?

Elle leva les yeux, un peu surprise.

– Oui. Qui vous l'a dit ?

– J’ai rencontré mon grand-père ce matin, et il m’a raconté cela. Il paraît que M^{me} de Camparène n’était pas contente ?

– En effet, elle ne peut pas comprendre que je refuse de tels avantages de fortune, de situation, dans ma position surtout. Mais ces considérations ne viennent pour moi qu’en seconde ligne. J’aime mieux demeurer célibataire que de me marier ainsi.

– Je ne peux que vous approuver.

Pendant un long moment, ils gardèrent le silence. Puis Salvatore parla de la Bretagne, qu’il aimait, et qu’il avait visitée dans toutes ses parties. Il disait : « Je suis sûr que vous prendriez grand intérêt à cela... Il faudra voir ce coin si curieux, demeuré tel qu’autrefois. »

Gemma, comme toujours, avait l’impression d’un unisson parfait entre eux. Et aussi une impression de sécurité, née de cette force morale, de cette loyauté, de cette noblesse d’âme qu’elle avait si vite reconnues chez lui, dès leurs premières rencontres.

Il partit à la fin de juillet. Ses amis le reconduisaient en Corse avant de regagner l'Argentine. En prenant congé d'elle, il lui dit avec ce sourire qui éclairait si bien sa physionomie, que beaucoup jugeaient froide : « Je serai à Brussols en octobre et j'espère y rester quelque temps. »

Après son départ, elle eut une sensation d'isolement. Auberte aussi regrettait son oncle, et les promenades en mer. Sa santé se raffermissait, mais elle restait volontiers silencieuse, quoi que fît Gemma pour la rendre plus expansive. La tendresse pensive de son regard disait cependant à la jeune fille qu'elle était aimée de cette enfant dont le besoin d'affection avait dû toujours être refoulé.

– Que cette petite est désagréable ! disait M^{me} de Comparène.

Et elle jetait des regards de complaisance vers Joyce, débordante de santé, d'entrain, d'une sorte de joie animale.

Dans la première semaine d'août, Gemma reçut une lettre de sa sœur. Elle n'en avait pas eu

de nouvelles depuis le court billet où la jeune femme montrait tant d'allégresse ; mais elle ne s'en étonnait pas, sachant combien Mahault aimait peu écrire. Cette fois, le ton changeait : « J'ai hâte que vous reveniez tous ; je m'ennuie dans ce grand château vide. Lætitia est partie pour l'Italie. D'ailleurs, elle n'est pas intéressante, et elle passait la plupart de son temps dans le laboratoire. J'ai été deux fois à Nice chez le dentiste. Après, j'ai goûté chez Rumpelmayer, et j'ai flâné en faisant quelques achats. Mais Lionel a trouvé que je rentrais trop tard. J'ai tâché de le décider à se rendre au concert, au théâtre. Il me répond : « Plus tard, plus tard... nous verrons. » Quand M^{me} de Comparène sera là, je pourrai au moins y aller avec elle. Puis elle me présentera à ses relations et je pourrai aller me distraire un peu à Nice et à Cannes. Mais quel dommage, en pleine saison d'été, d'être retenue ici par l'entêtement de Lionel ! »

« Voilà déjà une fissure ! pensa Gemma. L'enchantement n'a pas été long, hélas ! »

XI

Les voyageurs arrivèrent à Brussols à la fin d'une journée pluvieuse. Ils montèrent aussitôt à leur appartement, afin de s'habiller pour le dîner. Gemma venait de revêtir la robe de crêpe blanc, discrètement décolletée, qu'elle mettait pour le repas du soir, quand Mahault entra et vint se jeter à son cou.

– Enfin, te voilà ! Tu m'as bien manqué, chérie !

Elle embrassait Gemma avec plus de chaleur qu'elle n'en avait coutume.

– Voilà enfin ma solitude finie... Si tu savais comme je me suis ennuyée !

– Ennuyée avec ton mari ? dit doucement Gemma.

Mahault eut une moue de colère.

– Lionel est trop exigeant ! Il me veut sans

cesse près de lui. Voici quinze jours, Brigida est venue. Elle a déjeuné avec nous. Elle voulait m'emmener à Nice, où nous aurions passé la soirée au Casino. Martin serait venu me prendre avec la voiture. Eh bien, Lionel a refusé, sous prétexte qu'il ne pouvait se passer de moi. Voyant que j'étais de mauvaise humeur, il m'a dit : « Mais, ma chère amie, si je vous ai épousée, c'est afin que vous soyez la fidèle compagne de l'infirmes que je suis. Vous devriez comprendre combien il serait peu... délicat de votre part de prendre un plaisir que je ne puis partager. » Et en disant cela, il avait un sourire... un sourire détestable !

Elle crispait les poings et son teint se colorait sous l'effet de la colère.

– Un infirmes ! Il ne l'est pas tant que cela ! Et quand même, ce n'est pas une raison pour me priver de toute distraction. Ces toilettes qu'il m'a fait faire... eh bien, c'est simplement pour lui, pour le plaisir de ses yeux, dit-il.

Gemma regardait la jeune femme, en grand décolleté, un collier de rubis au cou, un cercle de

rubis retenant ses boucles brunes. Son cœur se gonflait d'angoisse. Mais que pouvait-elle puisque sa sœur n'avait pas voulu l'écouter lorsqu'il était temps encore ?

– Mais maintenant que sa grand-mère sera là, tout cela va changer, je pense. Elle va plusieurs fois par semaine à Cannes, à Nice, pendant la saison d'été, et elle m'emmènera, naturellement. Puis, avec toi, je ferai des excursions en voiture. Oui, il était temps que vous reveniez tous, car un peu plus vous m'auriez trouvée momifiée par l'ennui.

Elle riait, d'un rire un peu nerveux. Puis elle prit le bras de Gemma.

– Tu es prête ? Descendons. Demain, tu me raconteras ton séjour à Dinard. Ah ! que j'aurais voulu y être aussi !

Dans le salon jaune, Lionel accueillit Gemma le plus aimablement du monde. Il lui fit compliment de l'excellente mine due à l'air marin, et se déclara enchanté d'apprendre que la santé d'Auberte s'améliorait. Comme M^{me} de Camparène, en parlant des amis et relations

fréquentés par elle à Dinard, mentionnait Salvatore, il eut un ricanement sardonique.

– Ah ! notre grand artiste vous a honorés de sa présence ? Et quand aurons-nous le plaisir de le revoir.

– Il m’a parlé du mois d’octobre, dit M. de Comparène. Je crois qu’il compte rester ici une partie de l’hiver, pour faire du ski.

– Oh ! il faudra qu’il m’apprenne ! s’écria Mahault. J’en ai envie depuis si longtemps !

– Allons, allons, chère ! dit la douce voix de Lionel. Croyez-vous que je voudrais voir ma précieuse Mahault risquer de se briser quelque membre ? Laissons à d’autres ce jeu dangereux et choisissons d’autres distractions.

– Quelles distractions ?

Il y avait une note acerbe dans l’accent de Mahault.

– Je pense, au moins, que vous ne verrez pas d’inconvénients à ce que je fasse quelques excursions en compagnie de Gemma ? Nous ne connaissons rien des beautés de cette contrée.

– Mais non, pas d'inconvénients du tout. Peut-être même vous accompagnerai-je, puisque vous me faites le reproche de sauvagerie.

– Ce serait une bonne résolution de votre part, dit Mahault d'un ton radouci.

Pendant le repas, et toute la soirée, Lionel se montra aimable et brillant causeur. Mahault avait repris sa gaieté. Gemma songeait : « Peut-être, maintenant que ses grands-parents et moi-même sommes là, Lionel se montrera-t-il moins exigeant, moins égoïste. »

Il le parut, en effet, les jours suivants. Il accompagna les deux sœurs à Saint-Martin de Vésubie, et une autre fois dans la vallée de la Tinée. M^{me} de Camparène emmena Mahault à Cannes, où elles passèrent vingt-quatre heures. Mais quand la jeune femme revint, heureuse, animée, elle se heurta à une humeur chagrine, à des reproches amers.

– Vous vous êtes amusée, et pendant ce temps je me rongerais d'ennui !

– Oh ! pour vingt-quatre heures, Lionel...

Vous exagérez !

– Je n'exagère rien du tout. Je ne puis me passer de vous, Mahault bien-aimée, même pour un jour.

Mahault se rebiffa.

– Vous ne prétendez tout de même pas me tenir ici prisonnière ?

– Prisonnière ! Quel mot ! Est-on prisonnière près d'un mari qu'on aime et qui vous adore ? Mais, chère petite Mahault, si je vous ai épousée, c'est pour que vous soyez toute à moi. Rien ne vous manque ici. Vous êtes entourée à la fois de luxe et d'affection. Que pouvez-vous désirer de plus ?

– Rien, peut-être, si j'avais quatre-vingts ans. Mais à mon âge...

– Il faudra cependant vous habituer, ma très chère, car sauf nécessité, vous ne me quitterez plus.

« Il avait un air de jubilation vraiment odieux, en parlant ainsi ! » disait un peu plus tard

Mahault en racontant cette scène à Gemma. « Et quand, indignée, j'ai essayé de protester, il a eu une façon de me faire comprendre qu'il m'avait épousée pauvre et que je devais m'estimer trop heureuse d'être comblée, comme il dit, comblée de luxe, de toilettes, de bijoux... qui me servent à quoi ? »

Elle avait les yeux pleins de larmes. Mais la révolte faisait monter à ses joues une rougeur brûlante.

– S'il croit que je me laisserai faire ! Dès demain, je descends à Nice, je vais au cinéma, je me promènerai...

Mais quand le lendemain, avant le déjeuner, Mahault annonça ce projet à son mari avec un air de bravade, il eut un sourire moqueur en répliquant :

– Je ne vous vois pas, ma chère, descendant à pied jusqu'à Nice !

– J'ai fait prévenir Martin de se tenir prêt pour deux heures.

– Martin ne vous conduira pas sans que je lui

en donne l'ordre.

Le visage de Mahault s'empourpra. Elle se leva du fauteuil où elle était assise, tellement brusquement qu'il tomba derrière elle.

– Quoi ! je ne puis pas même me servir de la voiture et du chauffeur ?

– Sans mon autorisation, non. Je vous l'ai dit, ma chère amie, je ne veux pas que vous me quittiez, du moins sans motif valable. Pliez-vous donc de bonne grâce à ma volonté...

– De bonne grâce ! Ah, certes non ! C'est odieux, de me priver ainsi de tout ! C'est...

M^{me} de Camparène entra à ce moment. Mahault se tourna vers elle, en continuant avec véhémence :

– Oui, c'est odieux ! Vous ne pouvez admettre cela, grand-mère ?

– Quoi donc, ma chère enfant ?

M^{me} de Camparène regardait la physionomie agitée de la jeune femme avec un air de surprise mêlée de désapprobation.

– Que Lionel m’empêche de me rendre à Nice, de prendre quelques distractions. Qu’il prétende me river ici, sous prétexte qu’il ne peut se passer de moi.

La comtesse toisa Mahault d’un regard dur.

– Lionel est votre mari, dit-elle sèchement. Votre devoir est d’accéder aimablement à son désir, qui prouve son grand attachement pour vous. Je pensais que vous auriez assez de cœur et de... reconnaissance pour le comprendre.

Là-dessus, M^{me} de Comparène s’assit et sonna, pour ordonner au valet de chambre de relever le fauteuil de Mahault. La jeune femme était demeurée abasourdie par cette mercuriale. Elle prit machinalement la main de Lætitia, revenue de la veille, qui entrait, bientôt suivie du vieux comte. Puis apparut Gemma, qui jeta sur le visage empourpré de sa sœur un regard inquiet. Pendant le déjeuner, Mahault ne dit pas un mot et refusa de tous les plats. M. de Comparène s’en aperçut, en dépit de sa distraction habituelle, et demanda :

– Êtes-vous souffrante, chère petite ?

– Non, pas du tout, grand-père, répondit-elle brièvement.

Lionel dit d'un ton bénin, avec le plus doux sourire à l'adresse de sa femme :

– Nous avons eu une toute petite discussion. Les jeunes femmes ont quelquefois des caprices. Mais Mahault est au fond très raisonnable et ce nuage se dissipera vite.

Mahault lui jeta un regard noir et serra les lèvres, comme pour retenir une trop vive riposte. M. de Camparène eut un rire indulgent en disant :

– Eh oui, jeunes gens, vous vous réconciliez vite !

Gemma ne vit sa sœur seule que le soir, un peu avant le dîner. Elle entra dans sa chambre en coup de vent et se jeta sur un fauteuil, sans souci de froisser la robe de satin laine dont elle était vêtue.

– Enfin ! pas un moment de liberté depuis le déjeuner ! Il a fallu faire sa partie d'échecs, lui lire je ne sais quel livre idiot, lui servir son thé, déchiffrer avec lui de nouvelles musiques. Jamais

il n'avait été si exigeant, comme s'il voulait bien me démontrer ma dépendance, ou me punir de ma révolte. Peut-être les deux ! Ah ! s'il continue ainsi, je vais le détester ! Et M^{me} de Camparène ! Quelle hypocrite ! Toutes ses amabilités sont finies, maintenant, et elle ne s'est pas gênée non plus pour me faire entendre que je dois être très reconnaissante, que je dois m'incliner devant les caprices de Lionel, qui prouvent son amour pour moi, paraît-il !

Gemma, intimement désolée, l'exhorta à la patience. Mais celle-ci n'était pas la vertu principale de Mahault. L'esprit d'indépendance, chez elle, se heurterait sans cesse aux exigences de Lionel et les conflits seraient continuels.

M^{me} de Camparène aurait pu, peut-être, agir efficacement sur son petit-fils pour obtenir qu'il tempérât un peu son égoïsme. Mais elle n'y semblait pas disposée, bien au contraire. Lætitia ? Aurait-elle quelque influence sur lui ? Il semblait la tenir en assez grande considération. L'écouterait-il, si elle lui représentait le danger de pousser à bout sa jeune femme ?

Quelle que fût son antipathie à l'égard de la comtesse Camparini, Gemma se décida à lui parler, un dimanche où elles revenaient toutes deux à pied de l'église, tandis que Mahault, toujours paresseuse, remontait en voiture comme de coutume, en compagnie d'Auberte.

Lætitia écouta Gemma sans l'interrompre, puis elle dit de sa voix lente et froide :

– Je reconnais que Lionel exagère. Mais c'est un infirme, et comme tel il croit que tous les sacrifices lui sont dus.

– Je crains que Mahault se prête difficilement à une telle abnégation. Il faudrait que Lionel comprît qu'en agissant ainsi, il nuit gravement à la paix de leur ménage.

– La paix de leur ménage ? Je ne crois pas qu'il s'en soucie. Il considère que Mahault lui appartient et qu'il peut la tyranniser comme bon lui semble. C'est très regrettable, je le répète, mais nous n'y pouvons rien.

Après un petit temps de silence, elle ajouta :

– Conseillez-lui de se montrer docile,

d'accepter son sort sans révolte. Cela vaudra infiniment mieux pour elle.

Ainsi, il n'y avait pas à compter sur Lætitia pour faire entendre raison à son cousin. Comme, d'autre part, la soumission de Mahault restait fort problématique, Gemma ne voyait pas d'issue favorable à cette situation.

En rentrant au château, elle alla comme chaque matin faire avec Auberte une promenade dans les jardins. Les petites filles avaient depuis quelques jours une nouvelle institutrice, une Anglaise dont M^{me} de Comparène avait eu les meilleurs renseignements par des amis de Dinard, mais Gemma avait obtenu de surveiller la santé d'Auberte, qui demandait encore des soins, de la vigilance. Ainsi, elle pouvait continuer d'entourer de son affection discrète la silencieuse enfant dont le cœur inquiet s'était donné à elle.

En revenant, elles furent appelées par Lionel, assis sous la loggia. Près de lui, sur une table, se trouvait une corbeille de vieux saxe dans laquelle il disposait des fleurs. Gemma reconnut celle qui se trouvait dans le petit salon de Mahault,

toujours garnie par ses soins.

– Voyons la mine de cette petite convalescente... Pas mauvaise, vraiment... Un peu pâlotte encore, mais je ne pense pas qu'elle ait jamais les joues roses de Joyce.

Il tapotait la joue d'Auberte, qui s'inclinait vers lui en murmurant : « Bonjour, papa. »

– Ce séjour à Dinard a été réellement très favorable. Vos bons soins y sont aussi certainement pour quelque chose, Gemma... Voulez-vous des œillets ?... Tenez, choisissez...

Sa main longue, étroite, aux ongles aigus, éparpillait sur la table des œillets énormes, couleur de pourpre, de citron, certains d'un rose d'aurore, d'autres d'un blanc crémeux délicatement panaché de carmin ou de rose.

– Voyez, je prépare la corbeille pour Mahault. Regardez la « Cynthia ». Elle est plus belle aujourd'hui que jamais.

Il montrait la grande, la splendide rose aux tons d'or et de feu.

– Je la mets toujours dans la corbeille de ma

chère Mahault. Je le lui ai promis pendant nos fiançailles.

Cette voix douceuse, ce sourire... Gemma contenait avec peine sa répulsion. Elle dit en s'efforçant de sourire, elle aussi :

– Vous êtes un peu sévère pour elle en ce moment, Lionel, permettez-moi de vous le faire remarquer.

– Sévère ?

Il parut chercher.

– Ah ! c'est à propos de son désir d'aller se distraire hors d'ici ? Mais, Gemma, est-ce que vous avez besoin, vous, d'aller prendre le thé, papoter, passer vos soirées au Casino ? Vous vous contentez de l'existence qu'on mène à Brussols, et qui a bien ses agréments. Pourquoi Mahault ne le ferait-elle pas aussi ?

– Mahault a une nature différente. Vous avez pu vous en rendre compte, Lionel, et elle vous a plu ainsi.

– Certainement, elle m'a plu, puisque je l'ai épousée. Mais elle aussi a eu tout loisir de me

connaître, de voir que je déteste toutes les mondanités, que je n'ai pas le goût des déplacements. Elle pouvait donc prévoir quelle serait sa vie près de moi. Ainsi elle a accepté en connaissance de cause. Que pourrait-elle me reprocher ?

Strictement, il avait raison. Gemma devait le reconnaître. À ceux qui ne considéraient que la surface des choses, Mahault semblerait toujours dans son tort. Lionel, avec les habiletés de l'hypocrisie, savait mettre le bon droit de son côté.

De ses longs doigts aux ongles brillants, il maniait les fleurs éparpillées devant lui. Puis, prenant la belle « Cynthia », il en aspira lentement le parfum.

– Non, je n'ai rien à me reprocher. Mais Mahault deviendra plus raisonnable bientôt. Elle se contentera de notre bonne vie de Brussols... Oui, elle sera plus raisonnable, la chère Mahault.

Il souriait toujours. Ses paupières s'abaissaient, voilant à demi les yeux au trouble regard. Le malaise de Gemma s'accentua. Elle dit

froidement :

– J’espère que vous le serez tous deux, pour votre bonheur mutuel. À tout à l’heure. Je vais ramener Auberte à miss Blenton.

Et, prenant la main de l’enfant, elle s’éloigna avec une sorte de précipitation.

XII

Salvatore arriva à Brussols dans les premiers jours d'octobre. Gemma travaillait dans la bibliothèque quand il vint voir son grand-père. De nouveau l'impression de sécurité la pénétra en sa présence, calma les inquiétudes qui hantaient son esprit au sujet de Mahault. Sa froideur première à l'égard de M^{lle} de Fonteillan avait décidément disparu. Il lui témoignait un empressement discret, auquel se mêlait aujourd'hui une amicale gaieté.

S'informant des nouvelles d'Auberte, il dit qu'il viendrait la voir le lendemain, et comme Gemma mentionnait qu'elle faisait avec elle tous les matins une promenade dans les jardins, il déclara :

– J'irai vous tenir un instant compagnie, si vous le permettez.

Puis il fut question de l'ouvrage que M. de

Camparène terminait avec l'aide de sa collaboratrice. Salvatore s'y intéressait beaucoup ; il en avait lu à Dinard nombre de pages et certaines de ses observations, de ses suggestions avaient été retenues par le comte et par Gemma, qui appréciaient la sûreté de son jugement.

– Si j'entreprends une autre œuvre après celle-ci, je te demanderai comme collaborateur supplémentaire, lui dit M. de Camparène.

– Je ne refuserai pas, grand-père ! répliqua Salvatore en souriant. J'aurai le temps cet hiver, puisque je le passerai en partie ici.

– Il y a plusieurs années que nous n'avions eu ce plaisir. Tu aimais cependant les sports d'hiver.

– Je les aime toujours. Je serai heureux de m'y remettre.

Salvatore parlait distraitement. Il regardait le pur profil de Gemma, penchée sur des feuillets manuscrits qu'elle remettait en ordre.

Une porte fut ouverte à ce moment, un pas foula le tapis de haute laine. Lætitia s'avançait,

vêtue de soie couleur de rubis.

– Ah ! vous voilà, Salvatore !

Le jeune homme se leva, baisa la main qu'elle lui tendait.

– Je suis arrivé hier. Grand-mère est-elle dans le salon jaune ? Je vais la saluer.

– Oui, je le pense. Attendez-moi une minute, le temps que je prenne un livre dont j'ai besoin. Je vous accompagne. J'ai promis à Lionel de faire avec lui une partie d'échecs. Il a essayé d'apprendre ce jeu à Mahault, mais elle ne s'y met pas du tout.

– Il ne faut pas l'ennuyer avec cela, cette enfant, dit M. de Camparène. Il y a des choses plus intéressantes pour une jeune femme.

– À Brussols, pas beaucoup, quand on ne s'intéresse pas aux occupations intellectuelles.

Cette réflexion était faite par Lætitia. Tout en parlant, elle allait à un rayon garni de livres, en prenait un et revenait vers la table près de laquelle se tenaient le vieillard, Gemma et Salvatore.

– L’existence, ici, est agréable pour ceux qui ont des ressources dans l’esprit. Je ne crois pas que Mahault...

Elle suspendit sa phrase. Gemma dit franchement :

– Non, Mahault n’en a pas beaucoup.

– Alors, elle souffrira. Mais il n’y a rien à faire. Elle a accepté ce destin, elle est liée jusqu’à la mort.

Gemma eut un léger frisson. Elle ne savait quoi, dans l’accent de Lætitia, venait de l’émouvoir péniblement.

– Elle a accepté..., dit Salvatore.

Il n’acheva pas sa phrase et prit congé de son grand-père. Lætitia et lui sortirent de la bibliothèque. Gemma remarqua inconsciemment comme ils formaient un beau couple, si bruns tous deux, grands et d’allure souple, noble, élégante.

Comme s’il devinait sa pensée, M. de Comparène murmura :

– Quel dommage que Salvatore ne veuille pas

se marier ! Elle aurait été pour lui une compagne si parfaite !

Gemma songea : « Oh ! non ! Il y a en elle une sombre énigme. Lui, dont l'âme semble si droite, si claire... Non, non ! »

Mais plus d'une fois, au cours de la soirée, elle revit en pensée la comtesse Camparini, vêtue de cette robe dont la nuance éclatante seyait à sa beauté brune, et près d'elle Salvatore... Avec un singulier serrement de cœur, elle se demandait : « Se laissera-t-il convaincre un jour ? Il est très froid à son égard, il ne semble pas avoir de sympathie pour elle. Mais qui sait ?... »

Dans la matinée du lendemain, au cours de sa promenade avec Auberte, Gemma vit apparaître Salvatore. Il embrassa la petite fille, lui parla affectueusement. Puis, tandis qu'elle marchait devant eux, il demanda en baissant la voix :

– Et Mahault ? Est-elle toujours au septième ciel ?

– Hélas ! ce que j'avais prévu s'est bien vite réalisé.

En peu de mots, Gemma mit son interlocuteur au courant de la situation.

– Vous ne m'étonnez pas. Lionel est un fieffé égoïste, mais en outre il y a chez lui le plaisir pervers de faire souffrir. La pauvre Juliette en a fait la triste expérience. Il l'a martyrisée moralement, avec d'autant plus de délectation, je suppose, qu'il connaissait la sensibilité de son cœur.

Un âpre mépris passait dans la voix de Salvatore. Il répéta :

– Il l'a martyrisée. Elle en est morte, je crois.

Gemma dit avec angoisse :

– Je me demande comment Mahault supportera cette tyrannie sournoise. En tout cas, ce sera un conflit perpétuel.

– Évidemment. Oui, vous qualifiez bien la manière d'agir de Lionel : la sournoiserie, la subtile méchanceté sous le sourire. Il est infiniment habile et ne se met pas dans son tort. Quels griefs sérieux sa femme pourrait-elle invoquer devant un tribunal ? À première vue, ce

n'en est pas un de vouloir qu'elle ne le quitte pas, qu'elle le fasse jouir constamment de la vue de sa beauté, rehaussée par les toilettes, les bijoux dont il lui a fait présent. On dira : « Elle a trouvé dans ce mariage fortune et luxe. Il est équitable qu'en retour elle accepte de bonne grâce des exigences qui prouvent l'amour de son mari. »

– Oui, murmura Gemma. Oui, on dira cela. Pauvre Mahault, je crains qu'elle paie cher cette situation qui lui apparaissait tellement merveilleuse. Mais rien de ce que j'ai pu dire n'a réussi à la persuader.

– Elle avait horreur du travail, d'une vie simple, n'est-ce pas ? Mais l'esclavage où elle s'est engagée lui paraîtra sans doute plus dur encore.

Comme les jeunes gens approchaient du château, ils se turent. Salvatore prit congé de Gemma et s'éloigna dans la direction de son logis. Sous la loggia, Mahault, étendue dans un fauteuil, tenait à la main un livre qu'elle ne lisait pas. Elle interpella sa sœur :

– Puisque tu étais avec Salvatore, tu aurais pu

me l'amener. Nous aurions causé un peu.

– Je croyais qu'il ne te plaisait pas ?

Mahault leva les épaules.

– Il déplaît à Lionel. C'est tout différent. Je ne suis pas obligée d'être hostile aux gens que mon mari déteste. Au fond, je me demande ce qu'il y a de vrai dans ce qu'il m'a raconté au sujet de sa seconde femme et de son cousin. Tu avais peut-être raison en traitant cela de calomnie.

Ainsi, déjà, la légère Mahault elle-même doutait de la véracité de Lionel.

Il y eut une trêve pour elle à la fin d'octobre, quand il s'agit de commander et d'essayer des toilettes d'hiver. Elle se rendit plusieurs fois à Nice avec M^{me} de Camparène. Mais il n'y eut pas de soirées passées au Casino ou ailleurs, comme pendant les fiançailles. Tout au plus Lionel tolérait-il un déjeuner chez Brigida. Mais il fallait que sa femme fût rentrée pour le dîner.

Gemma, avec Joyce et Auberte, accompagnait aussi sa sœur et la comtesse. Elle avait des achats à effectuer, soit pour elle, soit pour les petites

filles que M^{me} de Camparène la chargeait de faire habiller pour l'hiver. Un après-midi, elles rencontrèrent Salvatore qui remontait à Brussols. Il pleuvait. Gemma avait terminé ce qu'elle avait à faire, mais M^{me} de Camparène et Mahault se trouvaient retardées par un essayage. Salvatore offrit d'emmener ses nièces et Gemma. Les enfants s'installèrent à l'arrière et Gemma prit place près de lui.

Pendant la première partie du trajet, ils n'échangèrent que peu de paroles. Puis Salvatore demanda à Gemma si elle avait commencé à examiner les archives de Brussols.

– Oui, celles qui proviennent des premiers possesseurs de votre château. Jusqu'ici, je n'y ai trouvé rien de saillant. Les documents sont d'ailleurs peu nombreux. Y en eut-il de détruits au cours des siècles ? Peut-être. Ces Brandas paraissent avoir été une race guerrière...

– Un peu pillarde, si l'on en croit la tradition, interrompit Salvatore. Ils n'étaient pas les seuls dans ce cas... Au commencement du dix-septième siècle, Maguelienne de Brandas épousa Tomaso

Camparini. Dernière descendante de cette famille, elle lui apportait en dot Brussols et d'autres seigneuries. Le fils aîné de Tomaso, Salvatore, francisa son nom, qui devint Camparène. Il était le petit-neveu de ce Césaire Camparini que la légende – du moins je veux croire que c'est une légende – accuse d'avoir été fort expert dans la fabrication des poisons. Depuis, notre famille a toujours eu de bons rapports avec ses cousins d'Italie. Une de mes arrière-grand-tantes a épousé un Camparini au siècle dernier. C'est d'elle que descend Lætitia.

– Donna Lætitia a une réputation comme chimiste, m'a dit M^{me} de Camparène.

– Oui, c'est une femme de valeur, au point de vue intellectuel. Un cerveau. Une âme obscure.

Une âme obscure... Il la jugeait ainsi, lui qui avait dit un jour, au cours d'une causerie sur le yacht des Granger : « J'aime les âmes claires, sans détours. » Gemma sentit en elle un contentement subtil, dont la nature lui échappait.

XIII

En novembre, M. et M^{me} de Camparène allèrent passer un mois à Paris. Ils emmenaient Gemma, le comte ayant l'intention de continuer son travail avec elle. Ce fut un nouveau crève-cœur pour Mahault. Elle eut presque un accès de désespoir en embrassant Gemma au moment du départ.

– Dire qu'il me séquestre ici, alors que rien ne l'empêche de voyager ! En tout cas, il pourrait se passer de moi pendant trois ou quatre semaines. Quoi qu'il prétende, je ne lui suis pas indispensable ! Ah ! ce château, ce pays, je les ai en horreur !

Gemma ne s'en allait pas sans appréhension, en voyant sa sœur en de semblables dispositions. Les deux lettres qu'elle reçut pendant son absence la confirmèrent dans ses craintes. L'amertume, la colère s'y donnaient libre cours.

Dans la seconde, Mahault disait :

« Je m'ennuie ! Je m'ennuie ! La musique elle-même m'excède. Je ne vois personne, en dehors de Lætitia, qui n'a rien de récréatif. Brigida n'est pas montée à Brussols depuis votre départ. Salvatore ne paraît pas au château. Dimanche, en sortant de la messe, je lui ai dit : « J'ai bien envie d'aller vous rendre visite cet après-midi, pour voir vos statues. » Il m'a répondu : « Je vous recevrai avec plaisir, ma cousine, pourvu que vous ayez l'autorisation de Lionel. » « Comment, ai-je répliqué, il faut que je demande à mon mari la permission d'aller voir son cousin ? Ce serait un peu fort ! » « Avec un autre, peut-être, mais pas avec Lionel. Ne voyez dans mon refus rien d'offensant pour vous, Mahault, mais simplement une précaution que je prends contre lui, contre ses interprétations... fantaisistes des faits les plus simples. »

« J'ai compris qu'il faisait allusion à ce qu'on racontait au sujet de Juliette. Mais je n'ai pas osé lui en parler. Enfin, voilà, à cause de Lionel

encore, j'ai dû me priver de cette petite distraction. Car je ne le lui ai pas demandé. Je n'ai pas envie de m'entendre dire, avec ce sourire que je trouve maintenant crispant : « Décidément, chère, la société de votre mari ne vous suffit pas ? Combien vous me peinez, petite ingrate ! »

M^{me} de Camparène, de son côté, fit un jour allusion devant Gemma au « mauvais caractère de Mahault ». Lionel en souffrait beaucoup, ainsi qu'il le lui disait dans une récente lettre.

– Il a cependant une nature si patiente, si aimable ! ajouta la vieille dame. Cela vaut bien quelques sacrifices de la part d'une femme.

Gemma pensa : « Et vous, qui avez traîné votre mari sur toutes les routes du globe, sans souci de ses goûts, de sa fatigue ? » Ces réflexions de la vieille dame la blessaient, mais que pouvait-elle dire ? La patience, l'amabilité de Lionel... tout son entourage les attesterait, comme il accuserait Mahault de maussaderie, d'ingratitude, d'égoïsme. Et elle-même, Gemma, si elle n'avait si bien pénétré le caractère de

Lionel, n'en jugerait-elle pas ainsi ?

En revenant à Brussols, elle éprouvait une anxiété mêlée de soulagement. Bien qu'elle n'eût que peu d'emprise sur cette nature à la fois légère et volontaire, elle sentait que sa sœur trouvait en elle un appui, en tout cas une confidente aux heures pénibles. Elle eut la surprise de la voir gaie, satisfaite. Lionel l'avait autorisée, deux jours auparavant, à passer vingt-quatre heures à Nice, chez Brigida Tchernine.

Dans les semaines suivantes, quand M^{me} de Camparène descendit en ville, elle emmena aussi Mahault radieuse, toute fière d'avoir enfin vaincu la résistance de Lionel.

– Toi qui me conseillais la patience, la soumission ! disait-elle à Gemma. Tu vois comment il faut agir avec des hommes ! Où en serais-je si j'avais tout accepté placidement ?

Elle avait retrouvé son entrain. Cependant, Gemma lui trouvait parfois mauvaise mine.

– Oui, je me sens assez souvent fatiguée, je n'ai plus guère d'appétit, répondit-elle un jour à

une question de sa sœur. Mais cela passera. Je me suis tant ennuyée pendant quelque temps !

Salvatore venait dîner le dimanche au château. Il jouait ensuite aux échecs avec son grand-père, mais il ne s'attardait pas, chassé, pensait Gemma, par la musique détestée de Lionel. En revanche, il venait presque chaque jour dans la bibliothèque, à l'heure où M. de Comparène travaillait avec sa secrétaire. Ils s'entretenaient de sujets littéraires ou autres, et les heures passaient trop vite, au gré de Gemma.

Donna Lætitia passait une partie de ses journées dans le laboratoire. Elle étudiait un nouveau procédé de teinture et, rentrée dans son appartement, préparait une communication qu'elle devait faire dans un prochain congrès.

Un matin, Gemma, en entrant au rez-de-chaussée de la tour où elle reportait dans les armoires aux archives des documents déjà examinés, trouva Zorah étendue sur le sol, sans connaissance. Un filet de sang coulait de son front qui avait dû heurter l'angle très aigu d'un meuble voisin. Gemma se pencha, souleva la tête

inerte. Ce mouvement ranima Zorah, qui ouvrit les yeux.

– Vous... Ah ! pas elle !... Elle me tuerait...

Ses grosses lèvres peintes tremblaient en balbutiant ces mots.

« Que faisait-elle ici ? » pensait Gemma, tout en arrangeant un pansement sommaire.

– Si vous pouvez marcher, dit-elle, je vous emmènerai chez moi pour vous refaire cela un peu mieux.

Elle aida la naine à se lever, lui mit le bras sous le sien. Toutes deux quittèrent la tour, passèrent par la bibliothèque où se trouvait seul Achille Bardoux, le secrétaire, et gagnèrent la chambre de Gemma. Zorah, sans mot dire, laissa la jeune fille faire un pansement dans les règles. Ses yeux noirs suivaient attentivement tous les mouvements des doigts fins, si habiles. Quand ce fut fait, Gemma déclara :

– Voilà ! Ce ne sera rien. Vous pouvez maintenant retourner dans votre chambre. Demain, je vous referai cela, ou bien Aurélie s'en

chargera.

– Non, vous...

Une sorte de douceur passait dans le regard de la naine.

– Vous, vous êtes bonne... Pas votre sœur. Mais elle paiera, elle paiera !

Une joie sauvage, tout à coup, passait dans ses yeux.

– Et Lætitia... Elle a voulu me tuer, elle m'a jetée par terre. Mais je me vengerai !

Gemma contint avec peine un mouvement de répulsion devant ce visage tout à coup convulsé par la haine. Elle dit d'un ton de reproche :

– On ne doit pas se venger, Zorah. Et ne prêtez pas aux autres des intentions qu'ils n'ont pas eues. Venez maintenant dans votre chambre.

La naine se laissa conduire chez elle. La pièce qu'elle habitait était un fouillis de robes, d'objets de toilette, de boîtes de confiserie vides. Elle était saturée de parfums trop forts qu'aimait Zorah. Gemma s'empressa d'installer celle-ci dans un fauteuil et de se retirer, en se promettant

d'envoyer le lendemain Aurélie renouveler le pansement.

Qu'y avait-il de vrai dans ce que disait cette petite créature effrontée ? Oui, il était possible que donna Lætitia, la surprenant à errer dans cette partie du château où elle n'avait que faire, l'eût rudoyée, repoussée brusquement, sans s'inquiéter ensuite de ce qu'il était advenu. Elle détestait la naine et Gemma se rappelait qu'elle l'avait accusée de lui voler des papiers. Mais de là à vouloir la tuer... Quant à Mahault, il était également vrai qu'à l'exemple de Lionel, elle traitait Zorah avec un mépris fort insultant. Or la naine, au nombre de ses défauts, comptait une vanité extrême qui, pour risible qu'elle fût, pouvait la rendre dangereuse quand on la blessait.

Ce même jour, après le déjeuner, tandis que l'on prenait le café dans le salon jaune, Mahault dit à son mari :

– J'ai envie d'aller cet après-midi avec Gemma voir les sculptures de Salvatore. Vous n'y voyez pas d'inconvénient, je pense ?

Lionel eut son petit rire sarcastique habituel

quand il était question de son cousin.

– Aucun, chère amie. Allez admirer les chefs-d’œuvre de Salvatore. J’espère qu’il sera dans un bon jour et ne vous fera pas trop grise mine. À moins que Paola vous mette à la porte...

M. de Comparène protesta :

– Voyons, Lionel ! On croirait parfois à t’entendre que ton cousin est un sauvage ou un malotru, alors qu’il n’y a pas plus gentilhomme que lui.

– Gentilhomme, soit, mais à sa façon, qui n’est pas toujours fort agréable.

– C’est un original, ajouta M^{me} de Comparène. Je n’ai jamais bien compris sa nature. Il est très renfermé, par orgueil, je pense...

– Salvatore n’est pas orgueilleux, dit Lætitia.

Elle reposait sur une table, près d’elle, la tasse qu’elle venait de porter à ses lèvres.

– Il n’est pas non plus si compliqué que vous le supposez, ma cousine. En réalité, c’est un sensible qui craint les chocs et se fait une armure de froideur.

Le rire désagréable de Lionel s'éleva de nouveau.

– Un sensible ? Tu crois ? Après tout, tu le sais peut-être mieux que moi, s'il t'a fait confiance des secrets de son cœur.

– Salvatore ne fait pas de confidences de ce genre, dit sèchement Lætitia.

Ses sourcils noirs se rapprochaient, une lueur d'orage semblait passer dans ses yeux sombres.

– Naturellement ! C'est un trop discret personnage. Quoi qu'il en soit, je vous autorise à aller admirer ses œuvres, Mahault, quoique, en vérité, je me demande ce que vous y trouverez d'intéressant, car vous m'avez dit un jour que peinture et sculpture vous laissaient assez froide.

– Je suis quand même capable d'apprécier ce qui est de la beauté ! riposta Mahault, piquée par le ton railleur de son mari.

– Tant mieux, tant mieux ! Je n'ai pas l'intention de vous reprocher cette petite distraction bien innocente... Et maintenant, chère Mahault, ayez l'amabilité de nous apporter le jeu

d'échecs, pour la partie de grand-père.

Un peu plus tard, Gemma et Mahault se dirigèrent vers le logis de Salvatore. Il avait neigé quelques jours auparavant. La sombre verdure des sapins et des mélèzes disparaissait sous cette blancheur glacée. Mahault s'enveloppait dans sa cape de vison. Elle, qui n'était pas frileuse, le devenait maintenant.

Au pavillon, Paola leur apprit que son maître était descendu au village, pour rendre visite au curé. Il ne rentrerait probablement pas avant la nuit.

Mahault laissa voir sa déception.

– Moi qui voulais voir ses statues ! Peut-être qu'un autre jour Lionel ne sera pas disposé à me laisser venir.

– Je peux vous les montrer, madame, si vous le désirez ?

Mahault accepta et Paola introduisit les deux sœurs dans l'atelier. Tandis que Gemma montrait à Mahault les œuvres déjà connues d'elle, la servante disparut et revint peu après, apportant du

vin d'Espagne et des pâtisseries de sa confection.

– Cela réchauffera ces dames, de goûter un peu, dit-elle.

Tout en gardant des manières réservées, elle n'était plus la femme rigide, peu avenante, que Gemma apercevait à la sortie de l'église et qui répondait avec une si sèche brièveté à Lætitia, quand celle-ci lui adressait la parole. Dans ses yeux noirs, il y avait une certaine bienveillance, surtout quand ils se posaient sur Gemma.

Mahault venait de s'asseoir, après avoir fait le tour de l'atelier. Elle se fatiguait vite, maintenant, ainsi que Gemma l'avait remarqué.

– Vous ne vous ennuyez pas, dans ce pavillon perdu ? demanda-t-elle, tout en prenant un gâteau dans le plat d'argent que lui présentait Paola.

– Mais non, madame, je travaille, et j'aime la solitude.

– Et M. Salvatore ? Pour un jeune homme, ce n'est pas gai, ici !

– Lui, il a sa sculpture, ses livres, ses promenades. Il sait toujours s'occuper.

– Comme ma sœur. Ils ont bien de la chance, les gens qui ne s’ennuient pas !

Elle commença de mordre dans le gâteau, visiblement sans appétit.

– M^{lle} Auberte va bien, maintenant ? demanda Paola, s’adressant à Gemma.

– Beaucoup mieux, tout au moins. Mais je crains qu’elle ait toujours une frêle santé.

– D’après mon mari, elle tient cela de sa mère, dit Mahault.

Paola secoua la tête.

– M^{me} Juliette était fine, délicate d’apparence, mais elle avait très bonne santé quand elle est arrivée ici. Elle a commencé à changer environ un an après son mariage. C’était peu de chose, mais elle n’était plus la même. Après la naissance de la petite Auberte, son état s’est aggravé ; elle a été plus mal, mais elle a traîné encore assez longtemps avant de mourir. Les médecins n’ont pu dire ce qu’elle avait eu, à cause des symptômes contradictoires, ont-ils prétendu.

Paola soupira en ajoutant :

– Elle était si charmante ! Quelle tristesse de...

Sa phrase resta en suspens. Gemma pensa qu'elle avait voulu dire : « Quelle tristesse de l'avoir vue si malheureuse ! »

– Et lady Laura, de quoi est-elle morte ? demanda Mahault.

– Je l'ignore ; je sais seulement que ce fut un mal subit qui l'emporta. Une belle femme, très fière, du moins à l'apparence. Car je l'apercevais seulement de temps à autre.

Mahault porta à ses lèvres le verre de fin cristal, but une gorgée de vin, puis le reposa sur la table que Paola avait avancée entre les deux sœurs.

– Que je me sens fatiguée ! dit-elle.

– Reposez-vous bien, madame... Et si vous voulez, je puis téléphoner au château pour demander la voiture ?

– Oui, je crois que ce sera mieux, dit Gemma.

Elle regardait avec inquiétude la physionomie un peu altérée de sa sœur. Mahault acquiesça du geste. Elle resta sans parler jusqu'au moment où

arriva la voiture, qui emmena les deux jeunes femmes jusqu'au château.

Gemma accompagna Mahault jusqu'à sa chambre et aurait voulu qu'elle se couchât, mais Mahault s'y refusa.

– Ce n'est rien. Je vais me reposer jusqu'au dîner. Préviens seulement Lionel, car je crois qu'il avait l'intention de faire de la musique.

Gemma trouva son beau-frère dans le salon jaune, près de la cheminée où brûlait un grand feu de bois. Il lisait une copie de l'ouvrage sur les familles nobles de Provence, que M. de Camparène et Gemma avaient terminé récemment. Ce fut avec une mine attristée qu'il accueillit la communication de sa belle-sœur.

– Cette chère Mahault ! Oui, qu'elle se repose. C'est le froid qui a dû l'indisposer.

– Elle ne semble pas bien depuis quelque temps. Ne l'avez-vous pas remarqué, Lionel ?

Il parut réfléchir, les paupières un peu abaissées.

– Oui, elle n'a pas très bonne mine. Je ferai

venir le docteur Gendre. Nous la soignerons bien, notre Mahault, ma bonne Gemma.

Gemma ne sut pourquoi un frisson de malaise la saisit, devant ce mince visage aux yeux mi-clos, dont les lèvres s'entrouvraient, montrant de fines dents aiguës.

XIV

M^{me} de Comparène souffrait depuis plusieurs années d'une affection hépatique qui, en ces jours de décembre, prit tout à coup un caractère plus sérieux. Sur le conseil du médecin, elle renonça à aller passer trois mois à Cannes, ainsi qu'elle l'avait projeté. Il lui fallait un régime sévère et beaucoup de tranquillité, ce qu'elle n'aurait pu trouver à l'hôtel. Comme elle se sentait affaiblie et craignait la souffrance, elle s'y résigna, sans trop de bonne grâce. Par contre, Gemma en éprouva un soulagement, car elle appréhendait cette absence. La santé de Mahault l'inquiétait de plus en plus. Le docteur Gendre parlait d'anémie. En fait, il semblait ne pas trop savoir à quoi attribuer cette faiblesse, ces vertiges, un manque total d'appétit, un sommeil agité, traversé de rêves affreux d'où la jeune femme sortait anéantie, baignée de sueur.

Maintenant, elle ne semblait plus désireuse de distractions. À part quelques périodes d'excitation fébrile, elle restait étendue sur sa chaise longue, presque toujours inactive. Lionel l'entourait d'attentions, veillait à ce que la femme de chambre lui donnât exactement les remèdes ordonnés par le médecin. Mahault semblait réconciliée avec son mari, ne se plaignait plus de lui. Gemma devait reconnaître qu'on ne pouvait maintenant rien lui reprocher. Pourquoi donc éprouvait-elle cette impression si pénible – dont elle ne définissait pas la nature – quand elle le voyait près de sa sœur ?

Un soir où elle était restée quelque temps près de Mahault, qui s'était retirée plus tôt chez elle à cause d'un fort mal de tête, Gemma, en regagnant sa chambre, rencontra Aurélie qui venait de faire coucher les petites filles. La mulâtresse demanda :

– Madame Mahault va-t-elle un peu mieux, mademoiselle ?

– Non, pas du tout. Voici maintenant qu'elle souffre de maux de tête. Et cette faiblesse

m'inquiète de plus en plus.

– C'est comme M^{me} Juliette... comme Miss Shepherd...

La voix d'Aurélie était basse, un peu tremblante.

– Que dites-vous ?

Gemma, un peu saisie, regardait la femme de chambre, qui baissait les yeux avec embarras, tandis que ses lèvres hésitaient à répondre.

– Que dites-vous, Aurélie ?

– C'est peut-être une idée à moi... mais il me semble que la maladie de M^{me} Juliette a commencé comme cela..., et celle de l'Anglaise aussi...

– Oh ! murmura Gemma.

Tout à coup, l'angoisse lui serra le cœur.

– Et les médecins n'ont jamais pu savoir ce que c'était... pour toutes les deux, acheva Aurélie de la même voix troublée.

Déjà, Gemma se reprenait.

– Le docteur Gendre parle d'anémie. Ce doit

être cela, en effet. Il reviendra ces jours-ci, et j'espère qu'il trouvera le moyen de la remonter...
Bonsoir, Aurélie.

– Bonsoir, Mademoiselle. Oui, c'est certainement de l'anémie, et ça se guérit très bien.

Gemma ne dort guère cette nuit-là. Ce que venait de lui dire Aurélie ne quittait pas son esprit. Cette femme remarquait chez Mahault les mêmes symptômes que chez Juliette, que chez la jeune Anglaise, jolie fille blonde dont Lionel s'était occupé plus que de raison, d'après certaines réflexions faites par Joyce, précoce observatrice. De ces troublantes coïncidences, que conclure ?

Coïncidences fortuites, certainement. Il ne manquait pas de cas sur lesquels les médecins hésitaient à donner un diagnostic. D'ailleurs, Lionel et sa grand-mère avaient parlé de demander en consultation un réputé praticien de Nice. Celui-ci y verrait peut-être plus clair, en la circonstance.

Gemma essayait ainsi d'écarter la sourde

angoisse qu'elle ressentait depuis quelque temps, et que les remarques d'Aurélié venaient de rendre plus sensible. Elle n'y avait guère réussi quand, dans la matinée, elle se rendit chez Mahault pour prendre de ses nouvelles. Elle la trouva levée, étendue sur sa chaise longue. Son visage parut à Gemma plus creusé, son teint un peu jauni. Cependant, elle déclara se sentir mieux que la veille.

Sur une table, près d'elle, se trouvait la corbeille de fleurs préparée par les soins de Lionel, qu'on venait de lui apporter. Elle prit la rose « Cynthia », y enfouit ses narines.

– Quel parfum ! On ne peut se lasser de le respirer. Sens cela, Gemma.

Elle tendait la rose à sa sœur. Celle-ci respira la senteur subtile, d'une douceur enivrante. Elle ne ressemblait à nulle autre qu'elle connût.

– Tu ne devrais pas garder cette fleur près de toi, Mahault. Ce parfum suffirait à te donner des maux de tête.

– Oh ! non ! je me sens mieux, au contraire,

après l'avoir respirée – plus légère, un peu grisée. Je l'aime, ma rose, et son parfum me manquerait.

Gemma insista encore, mais elle se heurta à l'obstination bien connue de sa sœur.

En la quittant, elle alla s'habiller pour faire avec Auberte une promenade dans les jardins. Les beaux parterres, les fontaines et les bassins de marbre disparaissaient sous la neige. Les bois environnants n'étaient plus que blancheur glacée. Sur les hauts monts couverts de leur manteau immaculé, le soleil d'hiver étendait sa discrète lumière.

– Que c'est beau ! dit la douce voix d'Auberte.

Elle avait mis son bras sous celui de Gemma et levait sur sa compagne un visage légèrement rosé.

– J'aime la neige ! Maman l'aimait aussi, m'a dit un jour Aurélie.

C'était la première fois qu'elle parlait de sa mère. Ce cœur fermé semblait s'ouvrir un peu pour Gemma depuis quelque temps.

– Eh bien, vous n'en manquez pas ici, ma

chérie ! dit Gemma, en s'efforçant de prendre un ton enjoué. J'avoue que pour mon compte je trouve sa vue un peu écrasante, à la longue – et monotone aussi.

– Pas moi !... Quand je serai plus grande, je ferai du ski. L'oncle Salvatore m'apprendra... Il est revenu hier, l'oncle Salvatore. Vous le saviez, Mademoiselle ?

Oui, Gemma l'avait entendu dire la veille au dîner. Le jeune homme avait été passer une quinzaine de jours à Beuil, où des amis à lui se trouvaient pour les sports d'hiver. Sans bien s'en rendre compte, Gemma avait ressenti le vide de sa présence presque quotidienne, depuis quelque temps, dans la bibliothèque, au cours des après-midi.

– Mademoiselle, entrons voir les fleurs, voulez-vous ? demanda Auberte.

Elles se trouvaient près de la serre. Gemma acquiesça et elles pénétrèrent dans la tiède atmosphère humide, qui fit courir en elles un frisson de bien-être. Le vieux jardinier, qui travaillait là, les salua, et Gemma échangea en

italien quelques mots avec lui. Auberte parcourait les étroites allées, s'arrêtait devant les plantes rares qui lui plaisaient. Gemma la rejoignit devant le fameux rosier « Cynthia ».

– Comme elle sent bon, Mademoiselle !

Son petit nez frémissait encore de plaisir.

Gemma se pencha machinalement pour aspirer l'odeur de la rose. L'arôme en était délicat, un peu vanillé, mais n'avait rien de commun avec celui de la fleur semblable que Mahault lui avait fait sentir tout à l'heure.

Elle en fit la remarque au jardinier. Il la regarda d'un air surpris.

– Elles ont toutes le même parfum, mademoiselle. Je le sais bien, car je me donne le plaisir de les sentir chaque fois que j'en cueille une.

– Pourtant, c'était si différent... murmura Gemma.

En rentrant au château, elle trouva une lettre de sa mère, à qui elle avait écrit pour l'informer du mauvais état de santé de Mahault. M^{me}

Dorquier se répandait en phrases banales, où il était un peu question de sa fille, mais beaucoup plus d'elle-même, mal portante aussi, disait-elle.

Gemma soupira. Elle n'avait personne à qui confier la sourde inquiétude qu'elle sentait grandir en elle. Personne...

La fière, loyale physionomie de Salvatore se présenta à son esprit. Oui, à lui, elle aurait pu confier son tourment, s'il avait été son parent. Peut-être même l'aurait-elle fait quand même si elle avait pu lui parler seule à seul. Mais elle ne le voyait que dans la bibliothèque, avec M. de Comparène présent, ou, plus rarement, quand il venait dîner au château.

Les jours suivants, Mahault parut se remettre un peu. Puis, de nouveau, les maux de tête reparurent, et une plus grande lassitude. Le médecin appelé en consultation parut aussi dérouté que son confrère. Il prescrivit une analyse du sang, qui ne donna aucune indication. Lionel montrait maintenant une grande inquiétude. Il dit un jour à Gemma, en quittant avec elle la chambre de Mahault :

– Vais-je donc aussi la perdre, ma bien-aimée Mahault ? Ce serait une malédiction !

– Oui, une étrange malédiction ! répliqua Gemma, dont la voix tremblait.

Il leva les yeux sur elle et elle vit, l'espace d'une seconde, la lueur trouble de son regard.

– Non, non, nous la sauverons, nous la garderons ! Ne vous tourmentez pas, Gemma !

Elle ne répondit rien et le quitta brusquement. Devant cet homme, de plus en plus, elle éprouvait une répulsion invincible, et il n'était pas jusqu'à ses attentions, ses caressantes paroles à l'égard de Mahault qui ne lui inspirassent une secrète colère.

Comme elle atteignait le palier du second étage, une porte entrebâillée – celle de la chambre de Zorah – s'ouvrit tout à fait. La naine appela à mi-voix :

– Mademoiselle !

Gemma s'approcha. Zorah, enveloppée dans une robe de velours jaune, la devisageait à sa manière habituelle.

– Elle est plus malade, la madame Mahault ?

– Oui, dit brièvement Gemma.

La grande bouche de Zorah s'étira en une sorte de rictus.

– Ah ! ah ! elle aussi !... Mais vous, vous êtes bonne. Alors, je vais vous dire... Jetez la belle rose... la belle rose qui tue.

Avant que Gemma eût pu prononcer un mot, la naine se recula et ferma violemment sa porte.

Gemma resta un moment stupéfaite. Que racontait-elle, cette étrange créature ? De quoi voulait-elle parler ?

Puis la jeune fille leva les épaules. Cette Zorah avait le cerveau un peu dérangé. Il n'y avait pas lieu d'accorder d'attention à ses propos décousus. Gemma rentra chez elle et, peu après gagna la bibliothèque pour essayer d'oublier, dans le travail, l'inquiétude qui s'insinuait en elle de plus en plus – depuis surtout qu'elle savait, par Aurélie, que pour Juliette et la jeune Anglaise s'étaient présentés les mêmes symptômes existant chez Mahault, et que les médecins n'avaient pu également donner un nom à cette maladie.

XV

Lætitia, absente depuis une quinzaine de jours, revint le lendemain. Elle apparut à l'heure du déjeuner, et Lionel l'accueillit avec de grandes démonstrations d'amitié.

– Moi aussi, je suis contente d'être revenue, dit-elle. Mon laboratoire me manquait.

– J'ai bien travaillé pendant que tu n'étais pas là, dit Lionel, et j'ai mis au point un nouveau parfum. J'en ai donné un échantillon à grand-mère, qui le trouve parfait.

– Exquis ! déclara M^{me} de Camparène.

– Si tu avais besoin de gagner ta vie, tu ferais fortune en montant une fabrique, dit Lætitia. Mais le travail d'amateur te suffit... Mahault est-elle plus souffrante, que je ne la vois pas ?

– Mahault ne va pas du tout ! répondit Lionel, d'un air chagrin.

Les sourcils de Lætitia se rapprochèrent et ses yeux parurent s'assombrir.

– Ah ! qu'a-t-elle donc ?

– Une grande faiblesse, des maux de tête...
Nous sommes très inquiets.

– Très inquiets ! répéta Gemma, d'autant plus que les médecins ne savent qu'en penser.

– Ah ! dit encore Lætitia.

Après un court silence, elle ajouta :

– J'irai la voir cet après-midi.

Gemma se trouvait près de sa sœur quand la comtesse Camparini fut introduite dans le petit salon de Mahault. Elle s'assit près de la jeune femme, s'informa de sa santé, de ce qu'elle ressentait. Tout en parlant, elle regardait la corbeille de fleurs posée près de Mahault. À un moment, elle étendit la main, prit la grande rose couleur de feu, l'approcha de ses narines. Gemma crut la voir pâlir. D'un brusque mouvement, elle se leva, alla à la fenêtre, l'ouvrit et lança la rose au dehors.

Mahault jeta une exclamation :

– Que faites-vous ?

Lætitia referma la fenêtre et revint près de la jeune femme. Oui, réellement, elle avait pâli ! Sa voix, cependant, restait calme et glacée, tandis qu'elle disait :

– Vous allez me promettre, Mahault, de ne plus toucher à aucune de ces roses et de les traiter comme je viens de le faire ?

Mahault ouvrait des yeux stupéfaits.

– Mais... pourquoi ?

– Ne me demandez pas d'explications. Faites ce que je vous dis, simplement, si vous voulez que votre santé se remette.

Et comme si elle craignait de nouvelles questions, elle sortit brusquement de la chambre.

– Mais que lui prend-il ? Mais que lui prend-il ? répétait Mahault.

Gemma frissonnait un peu sous la poussée de l'émotion. Elle essaya de raffermir sa voix pour répondre :

– Tu vois ce que je te disais ? Ce parfum est

mauvais pour toi. Il est certainement cause de tes malaises, et donna Lætitia l'a compris aussitôt.

– Ça, par exemple ! En tout cas, elle aurait pu s'y prendre d'autre façon !

Gemma s'efforça de sourire.

– Avec toi, ma chérie, un peu... rétive, il est bon d'agir avec décision. Tu n'as pas voulu me croire quand je te disais de ne pas respirer constamment cette fleur...

– Mais enfin, le parfum des roses n'a jamais passé pour être nocif ! Tu me parlerais de tubéreuses, encore, ou autres fleurs aux arômes analogues... mais une rose !

– C'est un produit nouvellement obtenu. N'as-tu pas remarqué que le parfum en était changé, depuis un certain temps ?

Après un instant de réflexion, Mahault déclara :

– Oui, c'est vrai, les premières n'avaient pas le même parfum. Je ferai remarquer à Lionel...

– Peut-être vaudrait-il mieux que tu ne lui parles pas de cela ? Il serait mécontent de savoir

que l'on jette cette rose à laquelle il attache un si grand prix, et qu'il réserve pour toi.

– Oui, tu as raison. Je ne dirai rien et la jetterai moi-même quand il sera venu me voir. Mais je persiste à croire que c'est là une idée bizarre de Lætitia.

– Mieux vaut, en tout cas, faire ce petit sacrifice pour n'avoir rien à se reprocher. D'ailleurs, je crois que l'avis d'une femme comme donna Lætitia, intelligente et ayant fait des études très poussées, n'est pas à dédaigner.

– Évidemment. Et je voudrais tant guérir, ne plus sentir cette affreuse faiblesse, ne plus souffrir de ma pauvre tête ! Mais c'est vraiment bien singulier, pour cette rose !

Oui, plus que singulier ! En présence de sa sœur, Gemma avait pu garder un air à peu près normal, par un grand effort de volonté. Mais quand elle fut revenue dans sa chambre, l'angoisse qui l'étreignait se refléta sur son visage.

Cette rose... ce parfum inaccoutumé. Elle

n'avait osé demander à Mahault depuis quand elle s'était aperçue de la différence, de peur d'éveiller sa méfiance. Était-ce à partir de ce moment qu'elle avait commencé à sentir quelque atteinte dans sa santé ? Et alors... alors ?

Gemma frissonna. Qu'allait-elle penser là ?

Le timbre de la pendule sonnant cinq heures la fit tressaillir. M. de Camparène devait l'attendre dans la bibliothèque, pour modifier quelques passages sur les dernières épreuves envoyées par l'éditeur de *Familles nobles de Provence*.

Quand elle entra dans la grande pièce éclairée par deux lustres, elle vit Salvatore assis près de son grand-père. Il se leva pour la saluer et, en rencontrant son regard, elle y vit une lueur de surprise inquiète. Sans doute remarquait-il l'altération de sa physionomie. Il demanda :

– Comment va Mahault ?

– Pas mieux, hélas ! Je suis de plus en plus tourmentée.

– Que peut-elle avoir, la pauvre petite ? dit M. de Camparène. Ces médecins ne peuvent donc

pas découvrir la cause de son mal ?

Lionel parlait hier de faire venir de Lyon le professeur Guesbre.

– J’espère que ce sera inutile... qu’elle va aller mieux, murmura Gemma.

Salvatore se taisait. Il regardait la jeune fille qui avait pris place à la table, près du comte. Lui ne se rassit pas. Il prit congé de son grand-père et de Gemma et s’éloigna, le front soucieux.

Quand elle eut terminé son travail avec M. de Comparène, Gemma alla s’asseoir à une autre table sur laquelle étaient déposées quelques pièces des archives de Brussols, qu’elle avait eu l’intention de compulsier aujourd’hui. Elle les feuilleta d’abord machinalement, puis s’efforça d’y accorder quelque attention pour écarter les lancinantes pensées qui hantaient son cerveau. C’étaient des lettres datant du XVII^e siècle à son début. Elles étaient adressées au comte Louis-Bénigne de Comparène par le comte Maria Comparini. Il y était surtout question de leurs ancêtres, sur lesquels Louis-Bénigne avait dû demander des renseignements à son cousin, qui

possédait les archives de la famille Camparini. Gemma parcourait distraitement du regard ces feuillets jaunis. Mais son attention, tout à coup, se fixa sur l'un d'eux. Don Mario écrivait :

« Ce que vous me demandez là, mon cher cousin, touche un point pénible dans l'histoire de notre race. Don Césaire Camparini, notre aïeul, fut-il un grand empoisonneur, comme on l'a prétendu sans jamais apporter aucune preuve à l'appui ? Je dois, hélas ! répondre par l'affirmative.

« En examinant un meuble qui lui avait appartenu, avant de le faire réparer, je découvris un petit compartiment secret où se trouvait cette note : « Manière de préparer le poison infallible, qui ne laisse pas de traces, que l'on respire comme un délicieux parfum sur une fleur, sur un gant dont on l'imprègne. » Suivait le détail de la préparation. J'ai brûlé cet horrible papier. Mais il était indiqué que ce n'était qu'une copie. Où se trouve l'original ? Malheureusement, je l'ignore.

« Vous voyez donc, mon cher cousin, que les

accusations contre Don Césaire étaient bien fondées... »

Le papier tremblait entre les mains de Gemma ; dans cette pièce si bien chauffée, elle se sentait tout à coup glacée. Le poison sur une fleur... Le poison... Était-ce possible ?

Cependant, cet affreux soupçon n'avait-il pas pénétré en elle, depuis quelques jours, sans qu'elle osât s'y arrêter ?

Et ces paroles de Zorah : « La belle rose qui tue... » Elle savait donc, elle ?

– Dans quel volume avez-vous pris ces renseignements sur M^{me} de Croyat, Gemma ? demanda M. de Camparène.

Elle eut l'impression d'être réveillée d'un cauchemar affreux. Pendant un moment, elle fut incapable de répondre. Enfin, elle se ressaisit, donna le renseignement demandé, mais d'une voix si troublée que le comte demanda :

– Qu'avez-vous, mon enfant ?

– Je me sens un peu souffrante... de la

migraine, je crois.

– Alors, allez vite vous reposer. Laissez ces paperasses... Toujours rien de sensationnel ?

– Mais non, Monsieur.

Rien de sensationnel ? Grands dieux !

Elle remit les papiers dans la chemise où ils se trouvaient précédemment, mais conserva le feuillet révélateur, qu'elle put glisser dans son sac pendant que M. de Comparène lui tournait un instant le dos.

Quand elle fut dans sa chambre, elle s'affaissa dans un fauteuil, le cœur battant, les tempes humides de sueur. Il fallait agir, prendre des mesures pour préserver, pour sauver Mahault. Mais que pouvait-elle faire seule ?

Salvatore... Il n'y avait que lui, ici, qui pût lui venir en aide. Il fallait lui confier l'affreuse chose. Ce soir, il était trop tard, mais demain elle irait lui révéler tout.

Demain ! Ah ! que d'heures encore à passer ! Que d'heures pendant lesquelles, dans son cerveau plein de fièvre, reviendrait sans trêve la

pensée du drame horrible qui s'était déroulé ici !
– peut-être depuis le premier mariage de Lionel ?

Il s'occupait depuis longtemps de recherches sur les parfums. Il en avait composé dont il vendait les formules à des fabricants. Gemma en avait là, dans d'élégants flacons, qu'il lui avait offerts. N'était-il pas possible que l'original de la note découverte par don Mario fût tombé entre ses mains ? Et alors...

Gemma se couvrit le visage de ses doigts glacés. Non, ces imaginations étaient trop horribles ! Il fallait les chasser, en attendant que Salvatore eût donné son avis.

Elle sonna, demanda à Aurélie d'aller l'excuser près de M^{me} de Camparène si elle ne paraissait pas au dîner, à cause d'une migraine. La femme de chambre l'enveloppa d'un coup d'œil soucieux et demanda :

– Mademoiselle prendra quand même quelque chose, pour dîner ?

– J'essayerai de prendre un potage.

– Madame Mahault n'est pas plus malade,

mademoiselle ?

– Mais non. J’espère même qu’elle ira mieux maintenant.

– Ah ! je voudrais tellement la voir guérir ! Parce que, elle aussi... elle encore...

Aurélie n’acheva pas sa phrase. Mais Gemma comprit que le soupçon était entré dans son esprit.

XVI

Une tempête de neige s'éleva dans la soirée, et elle n'était pas calmée encore quand, au cours de la matinée, Gemma sortit pour gagner le pavillon.

Elle avait vu auparavant sa sœur, qui avait passé une nuit moins mauvaise qu'à l'ordinaire. Serait-il temps encore de la sauver, si vraiment ?...

En arrivant au pavillon, Gemma alla frapper à la porte de l'atelier. Salvatore ouvrit et eut un vif mouvement de surprise à sa vue.

– Qu'y a-t-il, mademoiselle ? Entrez vite ! Par ce temps !

Il l'introduisit dans l'atelier où flambait un beau feu de bois. Elle rejeta en arrière le capuchon de sa mante et il vit son visage bouleversé, ses yeux fiévreux.

– Qu'est-il arrivé ? Mahault ?

– Il s’agit de Mahault, en effet... et de...
Lionel.

Il lui enleva sa mante couverte de neige, approcha un fauteuil près du feu et l’y fit asseoir. Elle dit, la voix tremblante :

– Je viens à vous parce que seul vous devez apprendre ce que j’ai découvert... ce que je crois avoir découvert, du moins, et que seul vous pouvez nous venir en aide.

Alors, elle lui dit tout : les singulières paroles de Zorah, la révélation d’Aurélie sur la maladie de la jeune Anglaise, l’intervention de Lætitia au sujet de la rose, et enfin la découverte de cette terrible lettre. Il avait attiré un siège et s’était assis près d’elle. Les flammes du foyer éclairaient son visage tendu, ses yeux où l’émotion se faisait plus violente, à mesure que se dévoilait l’affreux drame. Ses doigts tremblaient un peu tandis qu’il lisait la lettre de don Mario... Gemma, épuisée par l’angoisse, appuyait sa tête au dossier du fauteuil. Il dit à mi-voix :

– Ce serait épouvantable !

Pendant un moment, un tragique silence pesa sur eux. On n'entendait que le craquement du bois incandescent. Gemma serrait l'une contre l'autre, sur ses genoux, ses mains glacées.

– Pourtant, il ne peut guère y avoir de doute. Tout s'explique ainsi... La pauvre Juliette, l'institutrice...

– Il faut sauver Mahault, s'il en est temps encore !

Gemma se redressait, attachait sur Salvatore un regard où montait l'affolement.

– Oui, il faut l'éloigner sans tarder de cet être pervers ! Ne craignez rien pour elle maintenant, Gemma... Mademoiselle ! Nous sommes avertis, nous empêcherons Lionel de nuire. Mais, avant de rien décider, je dois voir Lætitia. Elle sait quelque chose, certainement, pour avoir agi comme elle l'a fait.

– J'ai pensé que c'était par elle, peut-être, que Lionel a eu connaissance de l'original de cette affreuse formule.

– Oui, elle l'aura trouvée dans quelque

cachette, chez elle, et l'aura imprudemment communiquée à Lionel. C'est vraiment horrible !... horrible de penser que...

Salvatore parlait d'une voix un peu rauque, qui semblait sortir avec peine de sa gorge contractée.

Gemma se leva lentement :

– Il faut que je rentre. On s'étonnerait de me voir dehors par ce temps.

– Je vais vous accompagner jusqu'à la sortie du bois, et je me rendrai chez Lætitia en passant par les jardins.

Il se levait à son tour. Un jet de flammes, dans le foyer, jeta sa lueur sur ces visages bouleversés.

D'un mouvement vif, Salvatore prit entre ses mains celles de la jeune fille.

– Ne vous tourmentez plus ! De toutes façons, nous écarterons de Mahault ce péril – fallût-il, pour cela, dénoncer mon cousin.

– Oh ! ce serait terrible !

– Terrible, oui ! Mais s'il n'y avait que ce

moyen...

Leurs mains tremblaient. Salvatore laissa retomber les doigts glacés de Gemma, prit la mante et en enveloppa la jeune fille. Quand il eut revêtu un vêtement, ils sortirent et se retrouvèrent dans la tourmente blanche. Salvatore avait offert le bras à sa compagne, et elle avançait ainsi plus facilement qu'à l'aller. Quand ils furent hors du bois, Salvatore s'arrêta en disant :

– Je vous laisse ici. Mais je puis avoir besoin de vous parler sans témoins. Convenons donc de nous retrouver ce soir, un peu avant sept heures, dans la bibliothèque. Le secrétaire a fini son travail, et grand-père fait sa partie d'échecs.

Elle acquiesça et ils se séparèrent, après que Salvatore eût fortement serré la main qui tremblait toujours.

L'appartement de Lætitia se trouvait au-dessus de la bibliothèque. Dans la pièce où elle avait fait son cabinet de travail, elle était occupée à écrire quand Salvatore frappa. À sa vue, elle eut un mouvement de surprise vite réprimé.

– Vous, mon cher ! Qu’y a-t-il ? Vous avez l’air bien ému !

Comme s’il n’avait pas entendu, Salvatore, s’avançant, demanda presque brutalement :

– Lætitia, c’est vous qui avez donné à Lionel la formule du poison de César Camparini ?

Elle eut un sursaut, mais ne baissa pas ses sombres yeux sous le regard durci de Salvatore.

– Oui, je la lui ai communiquée autrefois.

– Et vous saviez qu’il s’en était servi ?

– Non, certes ! J’ai brûlé aussitôt la formule, ne tenant pas à ce que subsistât ce souvenir des crimes de notre aïeul... Mais Lionel a une mémoire extraordinaire. Il aura aussitôt noté les indications et, ses connaissances en chimie aidant, réussi à reconstituer...

– Mais vous avez bien soupçonné, en voyant mourir ses deux premières femmes, qu’il avait pu...

Les mots s’arrêtèrent dans la gorge de Salvatore.

– Je n’ai rien soupçonné du tout.

Elle se levait en écartant d’un geste machinal les feuillets étalés devant elle.

– Pourquoi me parlez-vous de cette formule ? Comment la connaissez-vous ?

– M^{lle} Gemma en a trouvé hier une copie dans une lettre adressée par un Camparini à l’un de nos ancêtres.

– Ah ! Elle avait déjà des soupçons, sans doute ?

– Oui... cette rose... Vous saviez, puisque vous l’avez jetée.

– J’ai supposé, par déduction. Après Laura, Juliette, la jeune Anglaise, c’était Mahault qui allait mourir de la même manière...

– Vous croyez que Laura aussi ?... Elle est morte presque subitement, elle ?

– Peut-être. Il ne savait sans doute pas encore doser le poison pour obtenir une mort lente.

Cette voix froide, cet impassible visage amenèrent une explosion chez Salvatore.

– Comment pouvez-vous parler ainsi de cette épouvantable chose ? Et comment aussi, sachant que Lionel fabriquait ce poison, n’avez-vous pas pensé plus tôt qu’il aurait pu s’en servir pour des fins criminelles, après avoir vu ces morts inexplicables de jeunes femmes auparavant bien portantes ?

Les lourdes paupières s’abaissèrent un instant sous le regard étincelant. Mais Lætitia répondit avec la même froideur :

– Je n’avais pas trouvé de motifs suffisants pour le soupçonner jusqu’alors. Mais cette maladie de Mahault... Et j’ai pensé à cette rose, qu’il réservait pour elle, comme il l’avait fait pour Juliette, pour Laura.

Salvatore passa la main sur son front, que mouillait un peu de sueur.

– Il faut éloigner la malheureuse jeune femme de cet assassin ! Mais comment expliquer à mes grands-parents ?

Lætitia songea un moment. Elle appuyait au dossier d’une chaise sa main mutilée. Autour

d'elle tombaient les plis d'une robe d'intérieur en velours noir, que retenait à la taille une lourde ceinture d'orfèvrerie ancienne qui datait peut-être du temps de don Césaire, l'empoisonneur.

– Je me charge d'arranger cela, dit-elle enfin. Je vais apprendre à Lionel que ses crimes sont connus, et que s'il ne consent pas au départ de Mahault, sa sœur portera plainte.

– Eh bien, soit ! Il n'aura pas le châtement qu'il mérite, et, à moins qu'il récidive, nous ferons le silence, laissant à Dieu le soin de le juger. Mais je ne pourrai jamais me retrouver devant lui !

– Sa mère était une Brasleigh, et il y a eu d'étranges aberrations chez quelques membres de cette famille. Cette délectation dans la préparation du crime est le fait d'un être anormal.

– Anormal ou non, il ne faut pas qu'il fasse d'autres victimes !

– Il n'en fera pas.

Cette affirmation tomba, nette et sèche, des lèvres de Lætitia.

– Je veux l’espérer. Quand lui parlerez-vous ?

– Tout à l’heure.

– Je viendrai savoir cet après-midi ce que vous avez obtenu.

– Si vous voulez !

Elle tendit sa main à Salvatore. Il la prit sans la serrer. Comme il faisait un pas en arrière pour se retirer, elle demanda, du même ton froid qu’elle conservait depuis le début de cet entretien :

– Vous croyez que j’ai été la complice de Lionel ?... Tout au moins en gardant le silence ?

– Je ne sais, Lætitia... Vous êtes une nature impénétrable. Il est bien difficile de vous connaître.

– Bien difficile ! répéta-t-elle.

Ses lèvres s’entrouvrirent, en une sorte d’amer sourire.

– Mieux vaut ne pas essayer. Vous feriez peut-être des découvertes déplaisantes, d’après vos principes. Je vous demande seulement de croire

que je n'ai rien su des criminels desseins de Lionel.

– Soit ! Je vous crois.

Il se détourna et gagna la porte. Lætitia le suivait d'un lourd regard qui se chargeait de passion. Elle murmura, la bouche crispée en un rire silencieux :

– Mais si j'avais su, pour Juliette... je n'aurais rien empêché.

XVII

Dans le salon de son appartement, Lionel fumait, étendu sur le divan de brocart couleur lie de vin. Il y avait sur sa physionomie une sorte de béatitude. Il souriait même au moment où, sans frapper, Lætitia entra.

– Ah ! tu viens me faire une petite visite, chère cousine ? Enchanté de te voir.

Il se soulevait, lui tendait une main qu'elle ne prit pas.

– Quoi donc ? Qu'as-tu ?

Il regardait avec surprise le froid visage où les yeux semblaient plus ténébreux que jamais.

– Pourquoi as-tu commis tous ces crimes, Lionel ?

Il eut à peine un léger sursaut à cette question directe, faite d'un ton dur.

– Des crimes ? Quels crimes ?

Le sourire s'était effacé de ses lèvres, mais il ne paraissait aucune émotion dans les yeux bleus si doux, un peu troubles seulement.

Sans répondre, Lætitia s'avança jusqu'à toucher le divan, et se pencha vers son cousin :

– Lionel, tu es un monstre ! Il faut que tu meures, car tu déshonorerais le nom de Camparène.

La bouche de Lionel trembla un peu, le regard se troubla davantage. Étendant la main, il laissa tomber sa cigarette dans le cendrier. Pendant quelques secondes, ils se regardèrent. Il y eut un silencieux, tragique échange de pensées.

– On sait ?

– Oui. Salvatore, Gemma... Elle a trouvé dans les archives une lettre où il est question du poison de don Cesare. Déjà, elle avait des soupçons, probablement. Elle s'est confiée à Salvatore. J'ai compris que celui-ci n'hésiterait pas à t'accuser, s'il le fallait, pour empêcher d'autres crimes.

Une lueur de haine passa dans le regard de Lionel.

– Ah ! lui !

Ses doigts se crispaient sur la fourrure qui couvrait ses jambes. Il murmura :

– Il faut donc que je meure...

D'un sac pendu à son bras, Lætitia sortit un flacon. Elle en versa le contenu dans un verre posé sur la petite table près du divan. Lionel la regardait faire avec une sorte d'indifférence. Elle prit le verre et le lui tendit.

– Bois, tu ne souffriras pas.

Il baissa les paupières, ébaucha un geste de refus, puis, saisissant le verre, avala d'un trait le liquide opalin.

– Voilà ! dit-il.

Il reposa le verre sur la table, appuya plus fortement sa tête aux coussins du divan. Son teint frais blêmissait. Sa bouche s'entrouvrit, ses yeux se convulsèrent. Il y eut une contraction de tout son corps, puis il ne bougea plus.

Lætitia, un peu pâle, enferma le flacon dans son sac et y joignit le verre. Elle posa son doigt sur le pouls, qui ne battait plus, ferma les

paupières sur le regard sans vie. Puis elle quitta la pièce embaumée par le parfum des lis rouges et blancs, les fleurs que préférait Lionel.

Au début de l'après-midi, Martin, le second chauffeur, se présenta au pavillon. Il annonça à Salvatore :

– M. Lionel est mort.

– Mort ? Lionel ?...

Salvatore se levait brusquement de son fauteuil.

– Oui, Monsieur, son domestique l'a trouvé sans vie quand il est entré dans son salon à l'heure du déjeuner.

– Par exemple ! Dites que je viens tout de suite !

Quand le chauffeur eut tourné les talons, Salvatore resta un moment immobile, le front barré d'un pli profond. Il avait, depuis la veille, une physionomie altérée dont s'était inquiétée Paola. Mais elle n'avait reçu que des réponses évasives et, avec sa discrétion habituelle, n'avait

pas insisté.

Quand, un quart d'heure plus tard, Salvatore entra dans la chambre où reposait le corps de Lionel, il n'y trouva que son grand-père. Le vieillard, affaissé dans un fauteuil, leva vers lui un regard désolé.

– Quel coup, mon enfant ! Notre pauvre Lionel ! Cette mort subite...

Salvatore s'approcha du lit. Le fin visage de Lionel ressortait, très blanc, sur un coussin de soie pourpre. Ses mains se croisaient sur un crucifix d'ivoire. Il avait un air de douceur, d'innocence. Salvatore s'inclina, pria un instant pour cet être de sa race, pour ce criminel qui venait de paraître devant la justice divine.

Il pensait : « Nous ne savons jusqu'à quel point il était responsable. Ce n'est pas à nous de juger... » Son antipathie à l'égard de Lionel s'effaçait devant la mort. Puis il songeait que celle-ci n'avait peut-être pas été entièrement volontaire...

Il se tourna vers M. de Camparène.

– A-t-on téléphoné, grand-père, pour les constatations ?

– Oui, Lætitia s'en est occupée. Je ne puis comprendre cette mort ! Il avait bien le cœur un peu faible, d'après les médecins, mais ils ne nous avaient jamais donné de craintes sérieuses à ce sujet. Ta pauvre grand-mère est dans un état !... Elle a dû s'aliter. Pourvu, Seigneur, que sa maladie ne s'aggrave pas !

– Espérons que non, grand-père. Je viendrai vous retrouver tout à l'heure. Mahault a-t-elle été prévenue ?

– Oui, Gemma le lui a dit. Pauvre enfant ! Quelques mois de mariage...

Salvatore songea : « C'est la délivrance pour elle. » Il sortit de la chambre, traversa le salon où s'exhalait l'entêtant parfum des lis qu'avait aimé Lionel. Sur le palier, il rencontra Gemma qui sortait de chez sa sœur. Sa pâleur, ses yeux cernés, témoignaient des angoisses par où elle venait de passer depuis la veille.

– Quelle chose imprévue ! dit-elle à mi-voix.

Avait-il appris qu'il était découvert et se serait-il donné la mort ?

– Oui, il l'a su par Lætitia. Il ne nous reste qu'à prier pour ce malheureux. Comment Mahault a-t-elle accueilli la nouvelle de cette mort ?

– Elle a presque perdu connaissance d'abord, étant donné sa faiblesse, puis elle a pleuré en me disant : « Il m'a fait souffrir, mais je lui pardonne. » Elle est calme, maintenant, et... je pense qu'elle oubliera vite.

– Mieux vaut cela. Elle se remettra peu à peu, je l'espère. Maintenant, je vais chez Lætitia. Je veux savoir ce qui s'est passé entre Lionel et elle. Tout à l'heure, je reviendrai là...

Il désignait l'appartement de Lionel.

– Moi, je me rends chez M^{me} de Camparène, qui m'a fait demander, dit Gemma. Je redoute fort pour elle les suites d'un tel coup !

Il prit la main qu'elle lui tendait, et la retint un moment dans les siennes.

– Il faut vous reposer aussi. Vous avez été

durement secouée par ces événements terribles.

Il attachait sur elle un regard de tendre sollicitude. Oui, il pouvait être tendre, le regard de ces fiers yeux noirs.

Un peu de couleur monta aux joues pâlies de Gemma.

– Je me reposerai plus tard. Mes nerfs sont encore trop tendus, pour le moment. À bientôt !

Elle s'éloigna, et Salvatore se dirigea vers l'appartement de sa cousine. Mais la femme de chambre lui apprit que Lætitia se trouvait au laboratoire.

Il la trouva debout devant une table, une éprouvette à la main. Elle tourna un peu la tête vers lui et lui dit : « Bonjour », sans lui tendre la main.

– Vous avez poussé Lionel à se tuer, Lætitia ?

La brusque question la laissa impassible. Elle répondit froidement :

– Oui, je l'ai fait.

– Peut-être aussi lui avez-vous procuré les

moyens ?

– C’est exact.

Il s’approcha, lui saisit le poignet...

– Alors, vous tuez par le poison ?

– Par le poison, oui.

Elle avait posé l’éprouvette sur la table et il le regardait en face, avec un air de sombre défi.

– Pourquoi pas ? On tue une bête dangereuse. Et il aurait déshonoré notre famille.

– De quel droit vous posez-vous en justicière ?

Elle s’écarta un peu, en retirant son poignet des doigts qui le meurtrissaient.

– Si je ne l’avais, ce droit, je l’ai pris ! Oh ! je sais, votre conscience de croyant ne l’admet pas ! Mais je n’ai pas vos scrupules. Peu m’importe votre jugement sur moi. Peu m’importe tout, puisque...

Les lourdes paupières s’abaissèrent, la voix au timbre de contralto frémit un peu.

– Puisque celui que j’aime ne peut m’aimer.

– Non, Lætitia, il ne vous aime pas... et eût-il ce malheur, qu’aujourd’hui ce serait fini.

Elle releva ses paupières, montrant des yeux où s’éteignait la flamme de passion un instant allumée.

– Ce serait fini, oui. Alors, mieux vaut... Mais j’ai détesté Juliette, Salvatore, à cause de votre amour pour elle.

– Je n’ai pas eu d’amour pour Juliette, dit-il froidement. Je n’en avais pas le droit. Ce que j’ai éprouvé à son égard était une tendre amitié, un désir de la protéger contre la tyrannie perverse de Lionel. La pauvre enfant venait vers moi pour chercher cette protection...

– Et elle vous a aimé, elle !

– Je l’ignore.

– Vous voulez l’ignorer, plutôt !

– Soit ! Mais tout ceci n’a pas de rapport avec la mort de Lionel. Or, c’est au sujet de cette mort que je suis venu vous trouver.

– Eh bien, nous avons tout dit sur ce sujet-là. Je ne regrette pas ce que j’ai fait. Je le

recommencerais encore. Voilà tout ! Pensez-en ce que vous voudrez, je vous le répète, peu m'importe !

Elle redressait sa belle taille enserrée dans une blouse de toile bise. De nouveau, son regard défiait Salvatore. Il dit avec une froide tristesse :

– Je crains que vous ne connaissiez jamais le remords, Lætitia. L'orgueil habite en vous. Votre conscience est muette...

– J'ai pourtant sauvé Mahault, dit-elle sèchement.

– Oui, c'est vrai.

– Et elle est cependant la sœur de Gemma... que vous aimez.

Il ne répondit pas, mais son visage avait eu un léger frémissement.

– Je partirai après les obsèques, reprit Lætitia avec calme. Je ne reviendrai plus ici. Vous n'aurez donc pas le désagrément de me revoir. Ainsi que je vous l'ai dit, j'ai détruit autrefois la formule de don Cesare. Mais vous ferez bien de chercher si, chez Lionel, il n'existe pas une note à

ce sujet, et sans doute du poison préparé.

– Je les chercherai, dit Salvatore.

Et il sortit. Pendant quelques minutes, Lætitia demeura immobile, les traits figés, les yeux pleins de sombres pensées. Puis, se détournant, elle reprit l'éprouvette et continua le travail commencé.

XVIII

Les obsèques de Lionel eurent lieu trois jours plus tard, dans la vieille chapelle dont la crypte renfermait les tombes des Comparène. Brigida Tchernine, lady Bredwill, l'amie de M^{me} de Comparène, qui villégiaturait à Cannes, y assistaient.

Au déjeuner qui suivit, Lætitia fit les honneurs à la place de la comtesse, retenue au lit. Sa parfaite aisance, son impassibilité ne se démentirent pas un instant, pendant cette journée. Le soir, elle dîna avec M. de Comparène et Gemma. En prenant congé d'eux, elle annonça :

– Je pars demain. Je suis rappelée chez moi par des affaires pressantes.

Le vieillard parut affligé.

– Quoi ? Tu nous laisses, mon enfant ?

– J'y suis obligée, mon cousin. Mais vous

avez Salvatore et M^{lle} Gemma.

M. de Camparène eut un coup d'œil affectueux vers Gemma.

– Oui, et j'apprécie infiniment sa compagnie. Enfin, ma chère Lætitia, si tu as affaire là-bas... Mais reviens-nous vite, n'est-ce pas ?

Lætitia répondit par un geste évasif. Gemma pensa : « Elle s'en va à cause de Salvatore. Que s'est-il passé entre elle et lui ? » Car le jeune homme ne lui avait pas appris le résultat de son entretien avec sa cousine.

De ce départ de Lætitia, elle éprouva un soulagement. Tout en appréciant sa valeur intellectuelle, elle ressentait toujours un malaise devant cette physionomie impénétrable, ce lourd regard sombre. L'atmosphère lui parut allégée quand la comtesse Camparini eût quitté Brussols.

Huit jours plus tard, M^{me} de Camparène, dont la maladie avait empiré depuis la mort de son petit-fils, rendait à son tour le dernier soupir.

L'état de Mahault restait sérieux, sans qu'il y eut d'aggravation. Sur le conseil du médecin,

accueilli avec enthousiasme par la malade, Salvatore loua une villa à Antibes et y alla installer les deux sœurs et les petites filles. M. de Camparène, désespéré par ces morts successives, se laissa persuader d'aller y passer les derniers mois d'hiver. Il emportait des documents, afin de continuer avec Gemma ses travaux d'historien.

– Et puisque je reste à Brussols, grand-père, je vous apporterai les ouvrages dont vous avez besoin, disait Salvatore.

Il descendait chaque semaine et passait une partie de la journée à la villa « Alba ». Mahault, maintenant, l'avait en grande sympathie. Il lui apportait des fleurs, des bonbons, et la remontait aux heures de découragement. Elle parlait rarement de Lionel. Comme l'avait dit naguère Gemma à Salvatore, elle oubliait vite, même les jours pénibles qui avaient si tôt suivi son mariage. Mais sa santé restait précaire, les forces revenaient bien lentement.

– Je crains qu'il y ait chez elle quelque chose d'irréremédiablement atteint, dit un jour Gemma à

Salvatore.

Le jeune homme arrivait de Brussols et l'avait rejointe sur la terrasse de la villa, où elle était seule à cette heure. Elle avait laissé tomber sur ses genoux la lingerie qu'elle cousait et levait sur son interlocuteur un regard soucieux.

– Sait-on quels ravages a déjà pu faire ce poison ? Quelle chose épouvantable !

– Épouvantable, oui. Mais elle est jeune, elle a une bonne constitution. J'ai espoir qu'elle se remettra.

Il regardait Joyce et Auberte qui s'amusaient avec un petit chiot, cadeau du grand-père. L'aînée devait partir le lendemain pour l'Angleterre, où la demandaient les parents de sa mère.

Salvatore dit pensivement :

– Juliette avait déjà dû ressentir les effets du poison avant la naissance d'Auberte. Peut-être faut-il attribuer à cela cette santé délicate de l'enfant.

– Je l'ai pensé aussi.

Ils se turent un moment. Salvatore regardait les fines mains de Gemma, abandonnées sur l'ouvrage interrompu. Puis, répondant à une question de la jeune fille, il dit qu'il avait congédié une partie du personnel de Brussols, d'accord avec son grand-père, ne gardant que le vieux Sylvestre, le chauffeur Martin, la cuisinière et une femme de chambre. Quant à Zorah, il avait pu la faire hospitaliser dans une maison religieuse.

– Je me demande toujours comment elle a pu apprendre ce qu'elle savait, au sujet de « la rose qui tue », comme elle disait.

– Cette triste créature, dévorée de curiosité, avait un talent particulier pour se cacher. Je l'ai trouvée moi-même un jour dans mon atelier, derrière une tenture. Lætitia disait qu'elle fouillait dans son appartement, dans le laboratoire. Elle a pu ainsi surprendre Lionel quand...

Il n'acheva pas sa phrase. Tous deux eurent un frémissement d'horreur, comme chaque fois qu'involontairement ils évoquaient le souvenir du

criminel penché vers la rose couleur d'or et de feu pour y répandre le parfum mortel.

Pendant un long moment, ils restèrent silencieux. Autour d'eux, s'exhalait le parfum des orangers qui fleurissaient dans les jardins voisins. Les petites filles s'étaient éloignées avec leur chiot. La chaude lumière de midi se répandait sur la terrasse, éclairait le visage pensif de Gemma, ses boucles blondes, son teint nacré. Salvatore la considérait avec une ardente flamme dans les yeux. Il dit enfin, presque à mi-voix :

– Gemma, pensez-vous que je puisse vous demander de devenir ma femme, malgré les crimes de Lionel ?

Elle le regarda. Une joie profonde, tout à coup, éclairait ses yeux.

– Vous le pouvez, Salvatore.

– Et vous acceptez ?

– Oui, avec bonheur ! Chez qui trouverais-je plus de loyauté, plus de noble énergie dans le devoir ? Oh ! non, quoique Lionel fût un de Camparène, vous n'êtes pas de la même race

morale que lui ! Je serai votre femme, je serai à vous dans la bonne comme dans la mauvaise fortune.

Il prit sa main, la baisa longuement.

– Je vous ai aimée très vite, Gemma. Je vous ai hautement estimée quand j’ai compris que vous étiez si opposée au mariage de votre sœur avec Lionel, quels que fussent les avantages pécuniaires. Vous êtes d’une autre trempe qu’elle et que beaucoup d’autres femmes. Votre âme était celle que je cherchais pour l’épouse qui partagerait ma vie. Je désespérais de la rencontrer, et ma bonne Paola me disait : « Vous êtes trop difficile, vous ne vous marierez jamais. » Quelle heureuse surprise pour elle quand je lui annoncerai ce soir nos fiançailles !

– On prétendait pourtant que c’était elle qui empêchait votre mariage, dit Gemma en souriant.

Il répliqua avec un peu d’ironie :

– Je ne suis pas de ceux qui subissent une influence de ce genre. Mais M^{me} de Camparène n’aimait point Paola, et d’autres aussi...

Une ombre passa dans son regard. Lionel, Lætitia... Eux aussi détestaient la servante fidèle, discrète, qui lui était si entièrement dévouée.

Gemma reprit après un court silence :

– Je devrai sans doute pendant assez longtemps m’occuper de Mahault, dans son état...

– Nous nous en occuperons ensemble. Je louerai une villa au Cap-Ferrat – j’en ai une en vue, grande et confortable – et Mahault y aura son appartement. Mon grand-père aussi, pour les périodes qu’il ne passera pas à Brussols. Il y aura de la place pour Auberte et son institutrice. Nous y habiterons quand nous ne serons pas en Corse. Mais c’est là-bas, dans ma vieille maison de famille, que nous résiderons le plus souvent. Vous verrez quel pays admirable ! C’est là que je vous emmènerai, aussitôt notre mariage. C’est là, Gemma bien-aimée...

Il la regardait avec une ardente tendresse. Et elle se souvint du jugement porté un jour par Lætitia sur son cousin : « C’est un sensible. Il craint les chocs, et pour se protéger il se fait une armure de froideur. »

Oui, il était sensible et passionné. Il saurait aimer, profondément, fidèlement. Une grande joie envahit le cœur de Gemma et fit évanouir l'ombre qui demeurait encore après le drame secret dont Brussols venait d'être le témoin.

Cet ouvrage est le 339^e publié
dans la collection *Classiques du 20^e siècle*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.